

Souvenirs d'une jeune fille, par Étienne Marcel


BnF Gallica


A. FERRET 1979

SOUVENIRS

D'UNE

JEUNE FILLE

PAR

ÉTIENNE MARCEL



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
LYON, RUE MERCIÈRE, 47, ANCIENNE MAISON PERISSE

SOUVENIRS

D'UNE

JEUNE FILLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



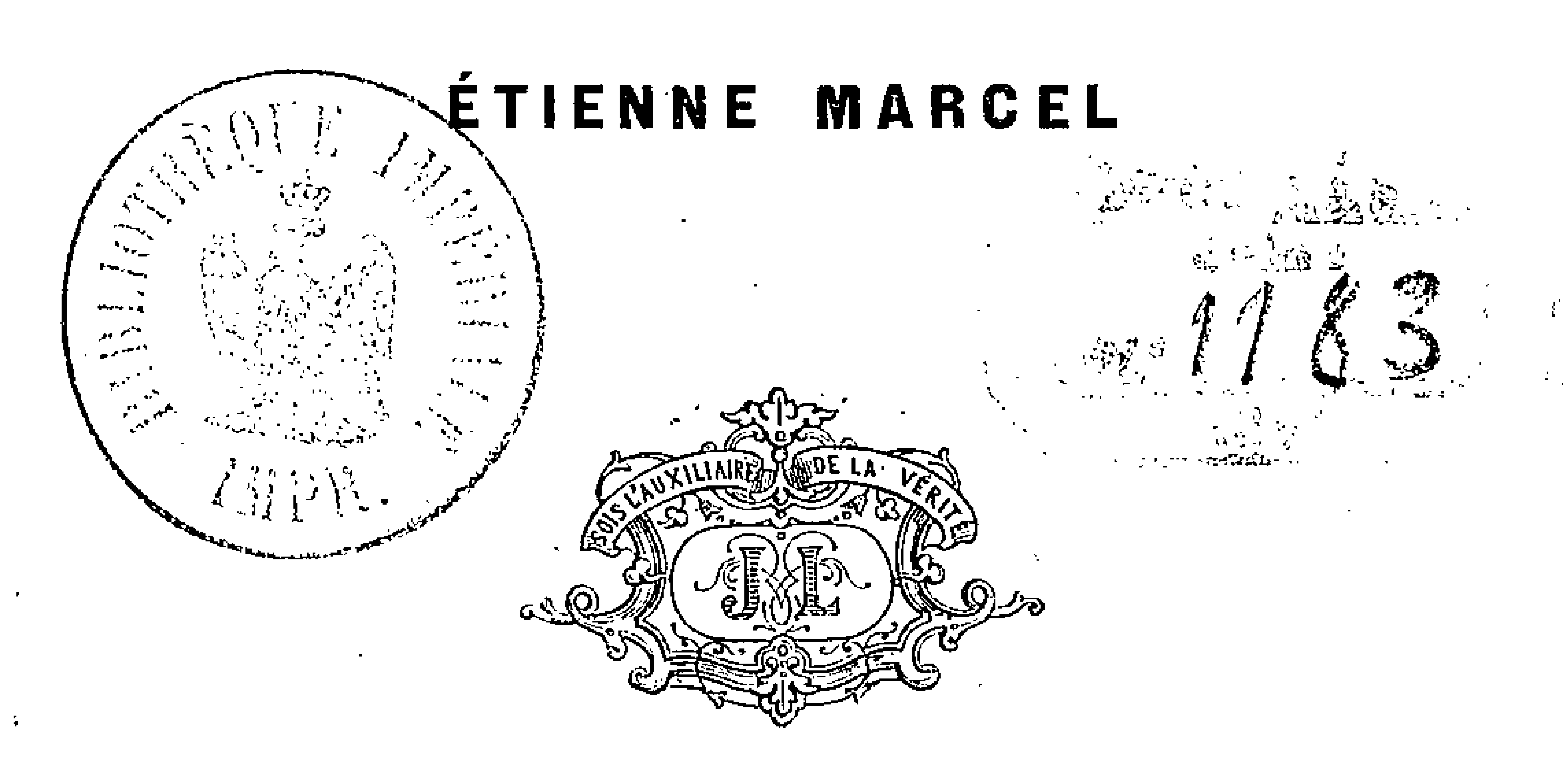
SOUVENIRS

D'UNE

JEUNE FILLE

PAR

ÉTIENNE MARCEL



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
LYON, RUE MERCIÈRE, 47, ANCIENNE MAISON PERISSE

1869

PREMIÈRE PARTIE

SOUVENIRS
D'UNE JEUNE FILLE

PREMIÈRE PARTIE

J'ai seize ans ; je suis naturellement vive, franche et résolue, et je pourrais être joyeuse. Les bonnes mères du couvent m'aiment beaucoup, et mes compagnes aussi. La prochaine distribution de prix m'apportera, je le sais, quelques couronnes ; l'an dernier déjà, monseigneur m'a publiquement félicitée pour m'être montrée studieuse et active ; j'ai surpris notre maîtresse de musique disant que je joue les sonates de Beethoven et les fugues de Bach de façon à lui faire plaisir ; le crayon me réussit peut-être mieux encore, et je ne sens plus la fatigue venir ni les heures s'envoler, lorsque je vois naître peu à peu, sous mes doigts, l'horizon d'un paysage lointain et voilé, ou les traits rayonnants d'un doux visage de vierge. Voilà bien des raisons d'être heureuse et contente pourtant ; mais je

ne suis pas heureuse, je ne puis pas être entièrement contente... Pauvre maman chérie ! On me dit, pour me consoler, de porter mes regards en haut, et de vous chercher près de Dieu ; je le veux bien, mais... mais... je vous cherche près de moi aussi ; j'ai besoin d'entendre votre voix, de sentir votre regard protéger mon front et votre main presser la mienne, et je ne trouve plus rien, ni caresse, ni voix, ni regard ; j'ai perdu tout cela, et je suis seule, toute seule !

Comme nous étions bien lorsque nous étions ensemble ! Nous étions pauvres, je le sais, et bien des gens disaient que notre pauvreté devrait nous rendre tristes, parce que nous sommes de famille ancienne, de noble race, et que nous avions dû être habituées au luxe et à l'éclat. Mais nous pensions bien au luxe et à l'éclat, dans notre maisonnette de la Barre, où il faisait si tiède en hiver et si clair en été ! Notre grand luxe n'était-il pas de voir, sur notre table, les bons fromages à la crème que nous donnait notre vieille vache Manette, nos bonnes pêches fondantes et nos raisins dorés, et d'empeser, le samedi, une robe de jaconas pour paraître le dimanche à l'église ! Avec cela, mère, nous nous aimions, nous nous suffisions ; nous ne demandions rien de plus au temps ni à la vie. J'écoutais avidement vos conseils, je vous rendais au centuple vos caresses, et en vous aimant, vous écoutant et vous caressant, je parvenais presque à vous faire oublier le passé, et la ruine, et le chagrin, et la mort de mon père... Maintenant, vous êtes allée le rejoindre, et je suis seule à pleurer, seule à me souvenir...

Seule, bien seule, en effet. Ne l'ai-je pas bien senti, aux vacances dernières ? Toutes mes compagnes m'avaient dit au revoir en riant, et s'étaient joyeusement envolées. J'avais eu plus de couronnes qu'elles, et mes couronnes ne me causaient ni joie ni orgueil ; je ne savais qu'en faire. A qui les montrer, à qui les offrir à genoux, à qui dire : « Je les ai gagnées en pensant à vous ? »

Et ces longues semaines si moroses, si vides, si lentes, qui ont dû paraître bien courtes à des familles joyeuses, et qui ne m'ont apporté à moi que désenchantement, tristesse et abandon. Oh ! j'ai connu les joies de la famille, moi aussi, et même au milieu de la douce paix et de la sainte tendresse du couvent, je sens que mon cœur appelle et demande impérieusement le chez-soi, le foyer, la famille, la patrie.

J'ai encore une famille pourtant... Quand mes pensées s'envolent par delà les murailles du cloître, et cherchent à se représenter ce monde, ce vaste monde qu'à vrai dire je ne connais point, j'y aperçois d'abord... Quoi... devinez bien... les grosses moustaches et les grosses épaulettes de mon oncle de Ferrières, le capitaine de vaisseau. Les unes et les autres m'ont fait grand'peur jadis ; elles m'effrayeraient, je crois, moins aujourd'hui ; je suis devenue plus brave, ou plus curieuse peut-être, et je sais bien que si je dois jamais entrer dans ce grand monde inconnu, qui paraît si brillant et si charmant à notre âge, ce sera la main de mon oncle qui m'en ouvrira l'entrée, sa grosse voix qui m'annoncera au seuil du premier salon, disant avec

un accent plus militaire que paternel : « Madame la comtesse ou madame la marquise, je vous présente ma nièce, mademoiselle Marie. » La perspective n'est pas toute couleur de rose; assurément, la société des comtesses et des marquises me fait bien envie, mais celle de mon oncle me fait en même temps bien peur. Enfin, il faut s'attendre à voir se mêler, dans les choses d'ici-bas, les rayons et les ombres; il faut se résigner à son destin, surtout, et ce pauvre destin inconnu, si triste peut-être, et peut-être si souriant, c'est mon oncle, mon brave oncle, qui s'est chargé de le faire. Est-ce que sa lettre ne me le dit pas, sa grosse lettre que j'ai reçue l'autre jour?

« Ma petite, les forces commencent à me manquer, et l'envie de courir aussi! Cela fait que mes campagnes sont finies, et que je vais soigner définitivement mes vieux os à la Trèche, où je n'ai fait depuis longtemps que de rares apparitions. Comme nous ferions à nous deux, Emmanuel et moi, un triste ménage à la campagne, j'ai prié de se joindre à nous, pour diriger notre maison, Mme Letellier, la sœur de ma chère défunte, qui est veuve d'un avocat général et de très-bonne famille. Elle amènera avec elle sa fille, Nathalie, qui est de ton âge à peu près, mais qui n'a pas été élevée au couvent, et qui, depuis un an déjà, va dans le monde. Or, le monde s'accorde à dire que c'est un bijou, une Grâce, une petite beauté, et, en compagnie d'un grand chasseur comme Emmanuel et d'un vieux grondeur comme moi, j'ai bien peur que cette beauté s'ennuie. J'irai donc te chercher pour l'hiver, petite.

Toutes les lettres de la mère supérieure contiennent à ton sujet tant d'éloges, que tu dois être maintenant capable, j'en suis sûr, de nous donner, à tous, des leçons de catéchisme et de chanter en latin tous les offices du couvent. C'est tout à fait assez; c'est peut-être même trop. Tu n'as pas de dot, c'est vrai, mais tu as un nom; quand on s'appelle Marie d'Aubars, et qu'on est nièce du baron de Ferrières, on doit savoir tenir sa place dans un salon. Ainsi, c'est convenu; Mme la supérieure est avertie. Dans le courant de cet hiver, tu reviendras au milieu de nous, Mme Letellier t'apprendra à faire la révérence; Nathalie t'apprendra à danser; c'est un vrai papillon que cette petite. Avec cela, si tu as soin de tenir en ordre les comptes du ménage, les livres d'Emmanuel et le trousseau du vieil oncle, tu nous rendras service à tous, et tu nous prouveras que le temps passé au couvent n'a pas été perdu. »

Une singulière lettre que celle-là! une étrange société peut-être! Hélas! pour moi, elle sera étrange assurément, d'abord parce qu'elle me sera étrangère. Les aimerai-je, pourront-elles m'aimer, ces deux dames que je ne connais point? Mlle Nathalie, qui est si recherchée, si élégante, rira de moi, j'en suis sûre. Je ne sais pas danser; mon oncle le devine bien. Et il paraît se moquer un peu de nos études religieuses, nos chants sacrés, qui apaisent l'âme et font tant de bien au cœur. On n'a donc pas besoin de connaître, d'invoquer Dieu dans le monde? Serait-ce parce que le monde est toujours heureux, ou parce qu'il est bien

profondément misérable?... Je ne le sais pas, mais rassurons-nous ; j'aurai toujours une main de parent et d'ami, une main loyale et forte, je le sais, pour m'y frayer un chemin.

Il y aura peut-être encore une autre main qui se tendra vers moi : plus douce celle-là, et sans doute plus affectueuse. Mon cousin Emmanuel !... Je ne me le rappelle qu'à demi ; je ne l'ai vu qu'une fois, lorsque nous étions tous deux enfants. Il a toujours été au collége, à Paris, pendant les voyages et les campagnes de son père. Mais, un jour, ma mère et moi, nous étions allés voir mon oncle à la Trèche. Il n'était pas de bonne humeur ce jour-là, je ne l'ai point oublié. D'abord, il avait grondé maman parce que je saluais mal ; ensuite parce que je n'étais pas assez élégamment habillée : « Tâche donc de ne pas oublier que tu es de très-ancienne famille, et que je suis baron, » avait-il répété deux ou trois fois, d'un ton qui me blessait au vif et faisait soupirer ma mère. Ces considérations brillantes ne me touchaient nullement ; je me sentais si humiliée, si triste en ce moment-là, que je n'aurais pu me consoler, eussé-je même été dix fois baronne. Alors, je m'en souviens, je vis entrer dans le salon un jeune garçon, qui me parut être bien plus élégant, bien plus beau et gracieux que moi, et qui me dépassait de toute la tête : « Tiens, Emmanuel, lui dit mon oncle, voici Marie. Elle a l'air un peu maussade, et il n'y a rien d'étonnant, je gronde... Fais donc connaissance avec elle et tâche de l'amuser. » Alors le bel enfant s'approcha de moi en m'examinant

des pieds à la tête avec ses grands yeux noirs si brillants et si doux, et en me souriant d'un si bon sourire : « Voulez-vous venir, petite cousine? me dit-il en me prenant la main. J'ai un beau jardinet, que je vous montrerai, et puis vous viendrez voir mes oiseaux, mon chien Fox, et mes livres d'images. » Ai-je besoin de dire si je le suivis promptement, si je me sentis soulagée et contente? Oh ! aujourd'hui encore, je me souviens de la bonne journée que nous avons passée, faisant des bouquets de roses et enfilant des fleurs de lilas, et jetant à Fox mes gants de fil d'Écosse qu'il rapportait si bien, et donnant des morceaux de sucre au linot qui nous chantait sa romance, et regardant sur la pelouse le grand album à tranche d'or qu'Emmanuel avait apporté. C'était, je m'en souviens bien, l'Histoire de France en images, je vois toujours une belle et fière Jeanne d'Arc, avec sa robe semée de fleurs de lis d'or, sa bannière blanche et ses tresses blondes dénouées. J'entendis alors son histoire pour la première fois de ma vie; Emmanuel me la conta; tandis qu'il me parlait de son dévouement, de ses combats, de son martyre, il avait de la flamme dans les yeux, et moi, j'avais des larmes. Il me disait qu'elle est morte pour son pays, pour son roi et pour son Dieu, qu'elle a immortalisé son nom et qu'elle a sauvé la France, et moi qui venais de trembler si fort en face des grosses moustaches de mon oncle et de ses premières rebuffades, il me semblait, en ce moment, que j'aurais pu saisir une épée, voler à la bataille, et sauver la France, moi aussi.

Mais laissons là les souvenirs; pensons au présent, d'abord. Pour le moment, ce n'est pas la France qu'il s'agit de sauver, c'est notre réputation; c'est celle aussi de ces bonnes mères, de ces maîtresses zélées qui ont certainement cherché à faire de moi une chrétienne avant tout, mais qui n'ont pas manqué non plus de développer mon esprit, mes talents, et de soigner mes manières. On vous prouvera, bon oncle, qu'on sait autre chose encore que son *Catéchisme de Fleury;* on vous chantera autre chose que les répons du salut et les psaumes des vêpres. En attendant, on va vous écrire une lettre autant que possible aimable, tendre, simple et enjouée, pour vous prouver qu'on peut tout à la fois prier ardemment et penser gentiment. Et puis, on se préparera à ce grand jour de l'hiver prochain, à ce jour redoutable, où je passerai encore une fois le seuil de la Trèche, rougissant beaucoup, tremblant bien fort, et saluant son châtelain redouté. Je me demande si le château me paraîtra aussi imposant et aussi beau qu'autrefois, et si mon ami Fox vit encore. Il n'y aura plus alors de roses et de lilas, mais je retrouverai peut-être l'album, et la belle Jeanne aux cheveux d'or, et j'essayerai le cotillon avec Mlle Nathalie. Ainsi, il est entendu que j'aurai beaucoup de plaisir... En attendant, la lune monte, la cloche sonne; la petite lampe brille toute dorée aux vitraux de la chapelle. Assez de pensées et de souvenirs; voici venir la prière et le sommeil.

L'imprévu et la soudaineté des événements com-

mença à fort diminuer ma confiance et à ébranler singulièrement mon courage. Il y a quinze jours, j'étais toute tranquille, et presque heureuse. Je croyais avoir devant moi encore trois mois d'été, peut-être autant de mois d'hiver, pour me préparer à quitter cette maison chérie, à paraître dans cette maison inconnue où je ne suis pas sûre d'être aimée comme je le suis ici, et où je ne me reposerai jamais aussi complétement, aussi bien. Mais, depuis lors, comme il est venu vite, le terme redouté, le terme peut-être fatal! Depuis quelques jours, il est vrai, j'entendais bien sonner plus fréquemment, plus tristement, les cloches des églises de la ville; à chaque instant c'était une voix funèbre, un glas lent et prolongé, qui s'élevait au loin et se perdait dans l'air. Puis, on nous a dit de prier pour les âmes des victimes; une épidémie violente régnait autour de nous, et, dans les ruelles étroites, dans les maisons indigentes, surtout, tous les secours étaient vains; on ne comptait plus les morts. Puis, parmi nous aussi, le fléau a pris ses victimes; le mal terrible, presque inconnu, s'est glissé jusque sous les fraîches voûtes du cloître, dans notre petit paradis de verdure, d'encens et de fleurs. Nous avons vu mourir une de nos mères, une de nos compagnes. Combien nous les avons pleurées, combien nous les pleurons encore! Mais je ne sais quel sentiment de joie mystérieuse et de confiance bénie s'est mêlé, au moment de l'épreuve, aux déchirements de nos regrets et de notre douleur. Nous avons bien senti alors qu'elles ne nous quittaient point pour toujours, mais qu'elles s'en

allaient un peu avant nous seulement, se reposer dans le monde de paix et d'amour, dans la vraie et douce patrie. La chère petite Louise dort dans son cercueil tout doucement, tout tranquillement, avec son joli sourire d'enfant sur les lèvres, comme elle s'endormait chaque soir dans son petit lit placé aux pieds de la Vierge, dans le coin le plus sombre du dortoir. La mère Sainte-Croix, qui disait adieu à ses filles, à ses sœurs, à la maison de Dieu et à ses nobles devoirs sur la terre, dans tout l'éclat et la force de ses vingt-cinq ans, est morte comme une véritable fille du Christ, comme une héroïne, comme une sainte. Les plus terribles douleurs la laissaient calme, patiente, presque enjouée : « Encore un lien de brisé, nous disait-elle lorsqu'une de ces douloureuses crises était finie. Bientôt le dernier de tous aura cédé; mon âme aura cessé d'être captive. Oh ! comme elle triomphera alors; comme elle s'élèvera, prompte, confiante, recueillie, détachée pour jamais de la terre, et rappelée par le Seigneur ! »

Voilà ce que nous avons vu, voilà ce que nous avons entendu, et ce qui, en nous comblant d'angoisses et de douleurs, nous a comblées, en même temps, de joie et de confiance. Et les longues prières et les larmes, dans la chapelle tendue de noir, et les cercueils chargés de bouquets et de couronnes, déposés au soleil couchant, sous le gazon humide, au pied des grands rosiers blancs qui parfument le petit cimetière du cloître. Telles devaient être donc les dernières images que j'emporterai en quittant cet asile béni.

La mère supérieure s'est, en effet, adressée à tous les parents de mes compagnes, les priant de rappeler leurs enfants auprès d'eux tant que durera l'épidémie. Presque toutes sont parties déjà ; leurs familles habitaient près d'elles. Mon oncle, auquel notre mère avait écrit aussi, a répondu hier, demandant qu'une des sœurs du couvent voulût bien se charger de me conduire à sa terre. Mme Letellier, sa belle-sœur, est un peu souffrante, et craint l'épidémie, et lui-même, tout vieux qu'il est, ne croirait pas convenable ou trouverait embarrassant d'accompagner, dans un aussi long voyage, une pensionnaire de seize ans qui fait ses premiers pas hors du cloître. Il joint à sa lettre un fort beau cadeau pour la chapelle, et prie Mme la supérieure, — dans le même paragraphe, — de me faire remettre mon trousseau et de me donner sa bénédiction et ses conseils, parce qu'il a l'intention de me garder définitivement auprès de lui, dans sa terre de la Trèche. La bonne mère a souri légèrement, en m'en faisant la lecture, mais ce sourire était triste, et s'est bientôt éteint dans une larme. Je vais la quitter, je l'aime ; depuis trois ans, elle remplace pour moi la mère que j'ai perdue ; je n'ai jamais manqué de gratitude pour ses soins si tendres, de déférence pour ses avis, de confiance dans son amour vraiment maternel. Elle le savait, elle le voyait, et m'en aimait davantage. Oh ! combien j'ai versé à ses pieds, sur ses mains tremblantes, de larmes pieuses, de larmes brûlantes et amères ! Que de douces leçons, que de prudents conseils elle m'a donnés avec ses caresses, et comme nous avons parlé du passé,

prié et béni Dieu ensemble ! Elle m'a donné son dernier baiser de mère ce soir, et je la quitterai demain... Adieu, bonne mère, adieu, vieux murs chéris, sœurs et compagnes aimées, je vous laisserai le meilleur de mon cœur, les plus chers de mes souvenirs, les plus tendres de mes larmes ; qui pourra ailleurs me protéger et m'aimer comme vous ?

C'est fini, je suis en voyage ; j'ai quitté ce vieux et cher couvent auquel je garde tant de tendresse. J'ai bien pleuré pendant la messe, cette dernière messe que j'entendais dans notre petite chapelle fraîche et sombre. J'ai pleuré surtout lorsque ma mère, élevant la voix après l'office, a récité tout haut à mon intention, en étouffant ses larmes, l'oraison à saint Julien, patron des voyageurs. La voiture déjà attendait à la grille, le moment fatal était venu. Mes préparatifs avaient été faits si vite ! Quelques livres, ma musique, mes crayons, mon petit trousseau de pensionnaire et mes trois robes d'uniforme à emballer. Tous comptes faits le paquet n'était pas gros, et assurément je n'arriverai pas à la Trèche en brillant équipage. Mais, quand j'ai vu transporter hors du parloir ce pauvre petit coffre, j'ai tant pleuré, tant souffert ! Je croyais que mon cœur allait se briser. Je me disais que bientôt, dans quelques mois, peut-être dans quelques jours, je ne serais plus rien qu'un nom, une vague image, un souvenir pour ces mères et ces sœurs qui m'ont aimée ; que, dans cet asile chéri, il ne resterait plus rien de moi que mon nom d'enfant de Marie, inscrit au

tableau d'honneur, et ma couronne de roses blanches, ma couronne de communiante déposée, il y a quatre ans, aux pieds de la sainte Vierge. Et puis notre mère me donnait sa bénédiction; mes amies me comblaient de caresses, en me suppliant d'écrire; les petites pleuraient à chaudes larmes et me tendaient les bras; et la bonne sœur Colette, l'infirmière, sanglotait tout haut en arrangeant le panier de provisions dans un coin de la voiture. Après cela, nous sommes montées, nous sommes parties. De loin encore des saluts, des baisers, des signes d'adieu. Et puis, je n'ai plus rien vu, j'avais assez à faire de prier Dieu tout bas et de contenir mes larmes. Quand j'ai pu enfin lever les yeux, que j'avais couverts de mon mouchoir; quand j'ai vu les grands arbres qui bordent la route fuir rapidement derrière moi; quand j'ai pensé que chaque tour de roue m'emportait toujours plus vite, toujours plus loin vers ce monde inconnu qui n'était plus la patrie, alors une profonde terreur a glacé mon cœur et séché mes larmes. J'ai laissé retomber mes mains sur mes genoux, et je me suis mise à trembler de peur, comme si je m'étais vue transportée tout à coup dans un désert sans limite, par une nuit froide et noire. Alors a sœur Thérèse, qui m'accompagne, a cherché à me rassurer et m'a dit :

— Il ne faut pas trembler, mademoiselle; est-ce que le bon Dieu n'est pas là pour veiller sur les orphelins, et pour donner l'espérance, la joie et la santé à tout le monde?... Tenez, voilà deux petits enfants qui passent sur le grand chemin, qui sont bien plus jeunes

et bien plus pauvres que vous, et qui cependant s'en vont en chantant, en riant, comme si les pierres du chemin ne blessaient pas leurs pauvres petits pieds... Et pourtant, ils doivent mendier leur pain, et c'est si dur ! Et peut-être ils ne prient pas le bon Dieu, et peut-être ils n'ont pas de mère !

A ces mots de la sœur Thérèse, j'ai tourné les yeux du côté de la route, et j'ai regardé avec attention, avec pitié les deux petits passants. C'étaient deux tout jeunes musiciens ambulants, venus des montagnes du Tyrol ou de la Savoie ; leurs pieds étaient nus, leurs vêtements étaient en haillons, et pourtant leurs petites figures basanées et chétives avaient une singulière expression de gaieté, de courage et de confiance qui me fit rougir de ma faiblesse et me fit du bien au cœur. Je leur jetai quelques sous, et ils se prirent aussitôt à gambader et à me saluer en me voyant leur sourire; puis l'un d'eux saisit sa vielle et murmura d'une voix demi-joyeuse, demi-mélancolique, une chanson de son pays. La voix d'une fauvette, cachée dans les lilas du parc voisin, s'éleva aussitôt pour lui répondre; puis ce doux concert lointain se perdit dans le bruit des roues de la voiture. Je pleurais encore et je priais, mais avec moins d'effroi et plus de douceur : « Mon Dieu, disais-je, vous qui faites fleurir les lis, chanter les oiseaux et sourire les enfants, ayez pitié d'un pauvre cœur qui vous implore et qui vous aime. Si vous ne lui ménagez pas les épreuves, donnez-lui au moins la force de les supporter ; faites qu'à chaque instant de ma vie je n'éprouve d'autre désir, je ne poursuive d'autre but que

celui de faire votre volonté, votre volonté sainte, votre volonté éternelle ! »

Quand j'ai eu prié ainsi, et que je me fus mise, pour ainsi dire, dans la main de la Providence, je me suis trouvée plus forte, plus joyeuse, et j'ai essuyé mes pleurs. Une demi-heure après, je me suis senti la force de rire, en face de la mine effarée de sœur Thérèse, qui, prise d'un subit accès de sommeil, s'était fait un doux oreiller d'un petit panier d'abricots mûrs couronnant l'édifice de nos bagages, et qui contemplait d'un œil navré les dommages faits à l'éclatante blancheur de sa cornette. La bonne sœur, elle disait que c'était là une juste punition pour s'être endormie au beau milieu d'une dizaine de Rosaire, et elle proteste qu'elle se souviendra toute sa vie de mon départ, de son voyage et de la catastrophe du panier d'abricots.

Et maintenant, je ne pleure plus, mais sœur Thérèse dort encore. Nous sommes à F..., dans l'hôtel de la *Couronne*, où nous devons passer la nuit, puis repartir demain. Cette vilaine chambre d'hôtel ne me plaît pas du tout, avec ses meubles voyants, dépareillés, fanés à demi, ses mauvaises gravures de batailles, ses fleurs artificielles sur la cheminée, et cette vague odeur de papiers brûlés, de cigares, de savon de toilette et de valises de cuir, qui en imprègne tous les coins. Qui me rendra mon cher grand dortoir si blanc, si frais, si lumineux et si paisible? Je ne le reverrai plus. Je dormirai demain, pour la première fois, chez mon oncle, au château, comme si j'étais baronne. Est-ce que ma chambre de la Trèche ressemble à celle-ci? Peut-être bien y

aura-t-il aussi des victoires de Napoléon et des meubles de damas rouge. Et j'entendrai peut-être aussi parfois les gros pas lourds de mon oncle ou ceux plus légers de mon cousin Emmanuel retentir le soir, au bout des corridors, comme le font ces pieds bottés qui frappent là-haut au-dessus de ma tête... Ah! voilà une voix de femme, claire et joyeuse, qui s'élève... Sans doute une habitante du logis, qui rentre chez elle en chantant. Pour me croire tout à fait à la Trèche, supposons que ce soit l'autre nièce de mon oncle, Mlle Nathalie... Au couvent, nous n'entendions plus, le soir quand nous sentions venir le sommeil, que le bruit du vent dans les arbres du jardin, le murmure de la sœur gardienne récitant ses *Ave*, et quelquefois les derniers tintements de la cloche de la chapelle. Là-bas, c'était la prière, la solitude, la paix; ici, on marche, on chante, on va, on vient; c'est l'action, la vie, la lutte peut-être... J'ai peur de lutter, j'ai peur de souffrir; ayez pitié de moi, mon Dieu!...

Enfin, je suis au château, chez mon oncle; je suis chez moi, c'est-à-dire dans ma chambre, dans ma belle et grande chambre, dont la majesté m'impose et dont le luxe me fait presque peur. Il est tard déjà, le voyage m'a fatiguée, et cependant je ne puis pas dormir : l'émotion, la curiosité, m'éveillent. Je ne connais pas bien encore mon futur domaine, dont j'ai à peine pris possession, et à chaque instant, quand je suis sur le point de détacher mes manchettes ou de commencer ma prière, je m'interromps, parce que l'envie me prend

d'aller regarder de près les ciselures du bahut antique, examiner le contenu du vieux bureau à pieds tournés ou contempler les peintures fantastiques des deux vases japonais qui décorent la cheminée. Allons, mademoiselle la pensionnaire, assez de curiosités, assez d'enfantillages; il faut pourtant se reposer, se composer et songer à aller dormir. Vous achèverez demain de passer la revue de vos propriétés. D'ailleurs, un si naïf ébahissement convient-il à l'habitante d'un château, qui doit se montrer froide et indifférente en présence des grandeurs, comme si elle en avait joui toute sa vie?

Déjà j'ai ouvert mon sac, défait les courroies de ma valise. Mon journal est là devant moi. Que de belles choses j'aurai maintenant à y raconter! Et d'abord, la fin du voyage, les aventures d'aujourd'hui, que je ne puis pas passer sous silence, qui m'avaient fait tant de peine d'abord, et qui m'ont ensuite laissée si contente, si reconnaissante aussi. C'est qu'il est bien pénible de voyager seules, surtout pour une religieuse timide et une pauvre petite pensionnaire comme moi. Nous l'avons bien vu lorsque, quittant le chemin de fer à C..., nous avons dû nous rendre au bureau des messageries pour y prendre la diligence. Hélas! le bureau était plein lorsque nous y sommes arrivées, et la foule nous regardait, et regardait en souriant. Une bonne religieuse en cornette blanche, en béguin noir, une pensionnaire en robe d'uniforme, rougissant bien fort et parlant bien bas, il paraît que cela est étrange, plaisant et ridicule. La foule trouve sans doute que les belles dames qui passent la tête haute, l'air fier, le regard assuré, ba

layant le trottoir des flots de leurs volants, et laissant flotter au vent les rubans de leurs parures et les franges de leurs dentelles, ont l'air plus convenable, plus respectable et plus intéressant. Comme nous avons souffert dans ce petit bureau étroit, obscur, poudreux, où l'on fumait, où l'on causait bruyamment, où l'on riait sans gêne ! Pas moyen de nous asseoir, toutes les banquettes étaient occupées. Nous étions debout dans un coin, toutes rouges, toutes tremblantes, sentant fixés sur nous des regards railleurs ou malveillants qui nous couvraient de honte, entendant malgré nous des paroles qui redoublaient notre embarras. Quelques messieurs surtout, dont un en costume militaire, semblaient prendre à tâche de nous effrayer. Ils envoyaient méchamment de notre côté la fumée de leurs cigares, et je voyais les pauvres yeux de la sœur Thérèse, qui ont beaucoup souffert l'hiver dernier, rougir à chaque instant de plus en plus et s'emplir de larmes ; ils étalaient leurs sacs et leurs manteaux sur les bancs, et ne nous auraient pas laissé la plus petite place.

— Drôle de compagnie que nous allons avoir là ! disait l'un d'eux. Je n'ai pas souvent vu de béguine en voyage. Je me demande pourquoi celle-ci se met en route.

— Sans doute elle va quêter pour sa chapelle ou endoctriner une douairière mourante, afin de frustrer une famille et de recueillir une succession.

— Ou plutôt elle emmène dans son couvent cette pauvre jeune fillette... Gentille enfant, ma foi (je ne transcris pas ceci par vanité ; j'ai presque honte, au

contraire, d'avouer que ce stupide railleur ait pu me trouver gentille). La pauvre petite, on va en faire une novice, une autre béguine sans doute. C'est dommage, en vérité !

— Probablement ; aussi voyez comme elle rougit, comme elle pâlit, comme elle a l'air effrayé ! interrompit l'officier en couvrant la sœur Thérèse d'un nouveau nuage de fumée de cigare. Aussi je vais lui faire place pour qu'elle puisse s'asseoir. Nous ne nous comportons pas vraiment en galants chevaliers français, acheva-t-il en écartant vivement la plupart des objets qui encombraient la banquette.

Après quoi il me la désigna de la main en me disant :

— Mademoiselle, vous paraissez fatiguée ; si vous voulez prendre place ?...

J'avais eu d'abord bien peur, bien honte, en vérité ; puis ces stupides railleries, en excitant de plus en plus mon indignation et mon dédain, m'avaient rendu un peu de courage. En ce moment, je me sentis redevenir tout à fait brave, et je ne tremblai pas à l'idée de donner, autant que j'en avais la force, une leçon à ces méchants insulteurs :

— Merci, monsieur, répondis-je donc froidement à l'officier, sans même détourner la tête.

Puis, désignant la banquette à ma compagne, je lui pris la main et je lui dis du ton le plus tendre et e plus respectueux qu'il me fût possible de prendre

— Ma bonne sœur Thérèse, je vous prie de vous asseoir.

— Et vous, Marie ? me dit-elle.

— Moi, ma sœur, je sais que je vous dois mes égards et mon respect; je ne suis pas fatiguée, et je me tiendrai debout.

Mon humble compagne me comprit et s'assit en me serrant la main. Il se fit un grand silence autour de nous; toutes les bouches s'entr'ouvrirent et tous les regards me cherchèrent. Par bonheur, la force de mon caractère et la conscience d'avoir bien agi me soutinrent en cet instant (mon oncle dirait que ce fut plutôt la fierté de ma race et la vaillance de mes ancêtres). Je restai donc debout, un peu pâle, mais calme, immobile, sans rougir et sans trembler, quoique je sentisse ma pauvre chère compagne trembler auprès de moi, et que j'eusse bien voulu fuir ces remarques, ces regards si pénibles pour moi, si insultants pour elle. Heureusement, un incident inattendu mit fin bientôt à une situation aussi embarrassante. Je vis devant moi la foule s'écarter pour faire place à un nouvel arrivant, à un jeune homme brun et svelte, aux traits réguliers et délicats, au visage souriant, qui s'avançait vers moi le regard affectueux, la main tendue.

— Mademoiselle d'Aubars!... ma bonne cousine Marie, me dit-il lorsqu'il fut parvenu près de moi.

Et je relevai les yeux avec confiance, et je rougis de plaisir alors, car nous n'étions plus seules et sans défense maintenant : c'était mon cousin Emmanuel qui arrivait au moment critique, comme un bon ange, pour nous sourire et nous sauver, qui saluait la sœur Thérèse, lui présentait le bras pour l'aider à se lever, et tenait affectueusement ma main dans la sienne.

— Mon père m'a permis de venir au-devant de vous, mesdames, nous dit-il en nous faisant traverser la foule, et je suis véritablement heureux qu'il m'ait confié cette mission. Quel voyage désagréable vous auriez fait! quelle triste société vous auriez eue!

Et, tandis que mon cousin parlait ainsi, ses yeux noirs, en ce moment dédaigneux et sévères, se fixaient sur le groupe des railleurs, et principalement sur l'officier en uniforme, avec une expression non voilée de dégoût et de mépris.

— Monsieur le nouveau venu, vous le prenez bien haut, dit celui-ci en s'avançant.

— Je ne le prends pas plus haut que vous tout à l'heure, monsieur le militaire, répondit mon cousin avec un sourire à la fois railleur et indifférent. Et il y a cette différence que je m'adresse à des hommes capables de me répondre, et non à deux femmes sans défense, à une respectable religieuse et à une enfant. Et c'est votre conduite surtout, monsieur, qui m'afflige et m'étonne. J'avais toujours cru que le soldat respectait la religieuse comme sa sœur, son amie, sa mère, parce qu'il lui doit souvent le bonheur de se guérir et de vivre ou la grâce de bien mourir... Mais, si je me suis trompé et si vous tenez beaucoup à me faire reconnaître mon erreur, je me nomme Emmanuel de Ferrières, et j'habite, à cinq lieues d'ici, le château de la Trèche. Et là-dessus, monsieur, j'ai l'avantage de vous quitter.

Et mon cousin, en achevant ces mots, nous entraîna à travers la foule, qui, devenue muette et respectueuse en l'entendant prononcer son nom, s'écartait pour nous

faire passage. Combien tous ces insulteurs furent plus étonnés et plus respectueux encore, lorsqu'ils aperçurent dans la cour la splendide calèche armoriée dans laquelle mon cousin nous fit monter, tandis que son laquais ouvrait respectueusement la portière, et qui nous entraîna au grand galop de deux chevaux superbes! Ah! désormais nous n'avions plus rien à craindre; tous les rieurs étaient de notre côté. L'humble habit de la religieuse figurant sur les coussins de velours d'une calèche ne devenait-il pas par cela même respectable? L'héritier d'un baron pouvait-il avoir tort?

Je ne saurais dire combien le dénoûment de cette petite scène me faisait honneur et plaisir; j'étais toute contente, toute souriante et émue; je sautai dans la calèche avec la légèreté d'un petit oiseau. Mais sœur Thérèse était moins émerveillée et plus grave.

— Combien je vous remercie, monsieur, dit-elle en prenant place, du secours inattendu que vous nous avez apporté! Mon pauvre habit, qui m'est si cher, était pour moi la cause d'un embarras bien pénible, et, me trouvant sans protecteur...

— Oh! pardon, ma sœur, vous en aviez un, un excellent, répliqua mon cousin avec un de ses bons sourires.

— Lequel donc?

— Ma cousine Marie. Ne l'ai-je pas bien vue... et admirée? J'étais sur le seuil, depuis un moment, cherchant à vous apercevoir au milieu de la foule. Eh bien, vraiment, avec son air fier, résolu et modeste, avec son attitude calme et brave, et ce mélange d'indignation et

de dédain dans les yeux, ma cousine avait tout à fait l'air d'une reine, ou plutôt d'une héroïne...

— Tenez, cousine, dit-il en me souriant, vous m'avez presque rappelé cette Jeanne d'Arc que nous avons admirée ensemble jadis, dans votre visite à la Trèche... Vous la rappelez-vous, avec sa bannière dorée, sa cuirasse à fleurs de lis et sa fine lance à la main?

— Mais la comparaison pèche par plus d'un point, répondis-je en souriant, car, d'abord, je ne portais pas de lance à la main, je n'avais que mon parapluie.

— Parapluie ou lance, cela n'y fait rien, répondit Emmanuel en affectant un air grave; mais l'intention y était, et l'expression aussi. Et il faut bien tenir compte des inconvénients du ridicule costume moderne, qui ne nous permet plus d'arborer le voile blanc des châtelaines ou le pennon des chevaliers. Allons, petite cousine, avouez que, si cet utile et modeste parapluie se fût changé en fine lance entre vos mains, tous les sots bavards de là-bas eussent passé un mauvais quart d'heure.

— Le plus mauvais de tous serait celui que vous leur feriez passer vous-même, si vous réalisiez la menace que vous leur avez faite en partant; mais, je vous en supplie, ne le faites pas.

— Bah! il ne faut pas prendre ces sortes de façons de parler à la lettre; c'était une manière comme une autre de terminer l'entretien... N'allez pas vous effrayer, cousine, et prendre le château de la Trèche pour un repaire de duellistes et de bretteurs. Nous ne sommes point, mon père et moi, aussi féroces, aussi avides de

sang que vous paraissez le croire. Nous chassons souvent, c'est vrai, mon père, ses domestiques, moi, le chevreuil, le lièvre et la perdrix... Avec cela, nous parvenons toujours à tuer... le temps, quand le temps nous paraît lourd. Mais le temps nous semblera moins long désormais, puisque nous allons voir s'augmenter l'aimable et charmante société qui nous le rend doux et agréable.

Je m'inclinai en souriant à ce compliment de mon cousin, et je l'interrompis alors pour lui parler de mon oncle, de Mme Letellier, de Mlle Nathalie. Quand il eut répondu à mes questions, il se mit à nous faire en quelque sorte les honneurs de la contrée, citant les beaux sites qu'offraient les environs, nommant les châteaux, les fermes, les villages, que nous voyions de loin au penchant des coteaux ou dans les plaines vertes. Dans le courant de cette conversation, sœur Thérèse laissa échapper un aveu qui d'abord me fit trembler.

— Quel beau petit étang! s'écria-t-elle en apercevant à sa droite une nappe d'eau limpide entre des rives fleuries, tout ombragée de saules et tout entourée de glaïeuls. Comme il me fait plaisir à voir ! C'était dans un étang tout pareil à celui-là que je menais boire les brebis de mon père.

A ce ressouvenir, à cette exclamation naïve, je sentis une subite rougeur me monter au front et aux joues. Je l'avoue, je m'en accuse comme d'un coupable mouvement de respect humain et de vaine faiblesse. Oh! si nous avions en ce moment cheminé seules, la sœur Thérèse et moi, que je n'aurais certes point rougi de

son humble origine, ni de son humble enfance, ni des moutons de son père! Je me serais rappelé tout au plus le simple petit pasteur gardant les pourceaux dans les marais d'Ascoli, qui devint plus tard l'une des gloires du monde chrétien, l'une des colonnes de l'Église, et mieux que cela sans doute, l'un des grands saints du ciel. Et je n'en aurais, certes, ni moins aimé ni moins respecté sœur Thérèse pour avoir la même origine, mais non le même génie que Sixte-Quint. Mais mon cousin était là, et un si beau cousin, un si élégant cousin, avec un blason à sa calèche, un diamant à sa cravate et une rose à sa boutonnière! Et un cousin baron, ô embarras! ô douleur!... Voilà, voilà pourquoi j'ai rougi de l'aveu de sœur Thérèse. Et comme je me suis trouvée joyeuse quand j'ai vu combien je m'étais trompée, combien j'avais eu tort! Emmanuel n'a pas souri, n'a pas même sourcillé en entendant cette humble confidence; sans embarras, sans affectation aucune, il a loué aussi les charmes de l'étang; il a parlé de la douceur des souvenirs d'enfance en termes aussi délicats, aussi vrais qu'il aurait pu le faire si sœur Thérèse, au lieu d'évoquer les siens de la basse-cour et des champs d'une ferme, les retrouvait dans le parc et le salon d'un château. Et lorsque nous sommes arrivés à la Trèche et que nous sommes descendus auprès du perron, au centre de la grande cour, il n'en a pas moins offert son bras à la bonne sœur, en se découvrant avec une dignité aussi respectueuse que polie; il l'a présentée à son père, à sa tante, avec une déférence profonde, exempte de gêne, d'embarras et

d'affectation. Oh! ce bon cousin, comme il a le cœur noble et délicat, et que son père a bien raison de l'aimer ! Sa grande élégance, son air tant soit peu railleur et son humeur légèrement dédaigneuse peuvent bien inspirer quelque crainte au premier abord; mais ce ne sont, je crois, que des dehors qu'il affecte pour s'en parer, car, je l'ai bien vu, s'il a de l'estime pour lui-même, il a aussi de la considération et de la politesse pour tous, des égards pour beaucoup, du respect pour quelques-uns, et c'est cela surtout qui fait de lui un vrai, un parfait gentilhomme.

Lorsque la voiture est entrée dans la grande avenue de chênes qui se termine à la grille du château, j'ai été surtout frappée de l'aspect imposant de la demeure de mon oncle. Les larges fossés pleins d'eau dormante qui l'entourent, les clochetons sculptés qui la décorent et les girouettes armoriées qui la dominent lui donnent un air grandiose et presque féodal. Un moment je me suis sentie comme écrasée en présence de cette grandeur; j'ai cessé d'entendre les paroles de mon cousin, j'ai pâli et puis j'ai rougi en jetant un regard effrayé sur mes gants de filoselle, sur ma petite pèlerine de mérinos, et en me rappelant les moutons de sœur Thérèse. Si je les avais gardés moi-même, je crois que je n'aurais pas été, en ce moment, plus humiliée et plus émue.

Une apparition subite a achevé de me déconcerter. Comme la voiture franchissait la grande grille à fers dorés et roulait autour du massif d'hortensias qui borde la pelouse, une dame s'est avancée vers nous, venant de

'allée d'orangers qui conduit au parterre. Et cette dame était si brillante, si imposante, si pompeusement parée ! Les plis de sa longue robe de satin bleu balayaient le sable de l'allée avec une majesté qui écrasait de tout son poids ma pauvre petite robe trop courte, faite à la mode de l'an passé. En apercevant le fin éventail scintillant de paillettes et l'ombrelle-marquise à longues franges qu'elle tenait à la main, je rougis, je frissonnai, et je dissimulai de mon mieux le manche de mon parapluie.

— Nous voici, tante, cria Emmanuel à la dame qui s'arrêta, nous souriant et nous saluant en agitant son éventail et son ombrelle.

Puis il se retourna vers moi et me dit :

— C'est Mme Letellier.

Ces mots ne me rassurèrent pas du tout, mais m'étonnèrent encore plus fort, car cette dame me paraissait tellement belle, tellement jeune, que je ne pouvais comprendre qu'elle eût pour fille une demoiselle qui va déjà dans le monde, et qui doit être pour le moins aussi âgée que moi. Et tandis que la voiture roulait, se dirigeant vers le perron, je contemplais avec un désespoir toujours croissant les bijoux étincelants à son corsage, les volants de dentelle de sa robe ; je me disais que, si quelqu'un me voyait auprès d'elle en ce moment, on ne me prendrait pas même pour sa femme de chambre ; et ces réflexions désolantes étaient bien faites pour m'assombrir le front et pour me troubler le cœur.

Mais en cet instant un autre genre d'effroi vint m'a-

giter. La calèche s'était arrêtée devant le perron de marbre ; là, mon oncle nous attendait. Il a fallu descendre ; mon cousin m'a donné la main, et m'a conduite je ne sais comment à l'entrée du péristyle. Là, j'ai senti tout à coup une grosse main qui prenait la mienne, une paire de grosses moustaches qui se posaient sur mon front, et j'ai entendu une grosse voix qui me disait avec un singulier mélange d'intonations brusques et d'expressions choisies :

— Je suis charmé d'avoir le plaisir de vous voir, ma belle nièce ; j'espère que le séjour de la Trèche vous plaira et que vous serez satisfaite de notre compagnie.

Cette salutation était aussi convenable et polie que possible, et pourtant j'aurais préféré autre chose, je ne sais pourquoi. Si mon oncle m'eût dit tout simplement : — « Bonjour, petite, comment vas-tu ? Viens m'embrasser, et dis-moi si tu es fatiguée du voyage, » je me serais sentie bien plus à mon aise, et il me semble que de pareilles phrases, toutes courtes et sans façon, lui auraient bien mieux été que les grandes périodes fleuries, qui s'accordent mal avec son accent brusque et bref et ses gestes impatients et saccadés. Mais, me voyant ainsi traitée en demoiselle, j'ai rougi bien plus fort, j'ai fait ma plus belle révérence, soigneusement étudiée depuis un mois dans la prévision de cette grave conjoncture, puis j'ai timidement levé les yeux, et j'ai senti quelques-unes de mes craintes se dissiper. Mon oncle a, il est vrai, de grosses lèvres, de gros sourcils, un gros nez, de gros yeux, quelque chose de vigoureux, de rude et de menaçant dans la

physionomie ; mais il a en même temps, lorsqu'il est content ou attendri, quelque chose du sourire de ma mère, de ce bon sourire affectueux, prévenant et sincère qui donne tant de charme au visage et tout d'abord gagne les cœurs. C'est ce sourire-là que j'ai aperçu, rayonnant à demi sous les grosses moustaches de mon oncle lorsque, relevant la tête à demi, j'ai murmuré bien bas :

— Mon bon oncle, je me trouverai toujours bien près de vous, surtout si vous me permettez de vous aimer... de vous soigner, de tâcher de vous être utile.

Il me semble que ma réponse a été au cœur de mon oncle, car il a répliqué avec beaucoup plus d'entrain qu'il n'en avait montré d'abord et avec beaucoup moins de cérémonie :

— Allons, voilà qui est parlé en bonne et sage petite fille qui, au couvent, n'a pas appris seulement son catéchisme, mais encore son métier de femme et ses devoirs envers ses parents... L'avez-vous entendue, madame? a-t-il repris d'un ton à demi respectueux, à demi railleur, s'adressant à Mme Letellier qui nous rejoignait en ce moment, laissant flotter ses dentelles et sa traîne de satin bleu sur les larges degrés de marbre. Oh! comme je vais être heureux et bien soigné avec cette mignonne petite nièce!... Et le plus grand avantage pour moi sera que je la tiendrai bien solidement enfermée dans sa cage. L'isolement et la médiocrité de sa fortune lui coupent les ailes, à la petite, et je n'aurai pas peur qu'au moindre petit refroidissement, au

moindre caprice, elle ne me tourne le dos et ne s'envole vers Paris.

Je ne comprends pas pourquoi mon oncle a dit cela; je saurai plus tard peut-être. Mais cette réflexion, faite à haute voix, n'a pas paru agréable à Mme Letellier, car, tout en me saluant, elle a répliqué d'une voix remarquablement harmonieuse et bien réglée, mais en même temps froide et sèche :

— Un petit oiseau sans plumes ne peut pas voler, et il est content de s'abriter dans le nid jusqu'à ce que les ailes lui soient venues. Plus tard... Mais je ne doute pas que Mlle d'Aubars ne possède toutes les vertus comme toutes les grâces de la femme, et qu'elle n'estime à sa juste valeur l'affectueuse hospitalité que vous lui accordez si paternellement.

Mme Letellier n'a rien dit de plus, mais ces paroles suffisaient pour m'attrister un peu et pour me troubler encore davantage. Et quoique je n'eusse pas le courage de la regarder, je sentais d'instinct son regard froid et clair s'attacher sur mes traits, sur ma chevelure, sur mes mains, sur ma robe, sur mon chapeau de grosse paille et mes souliers de prunelle, sur toute ma pauvre petite personne enfin, pour l'interroger, l'étudier, la percer à jour, pour la dénigrer et la railler sans doute. Cet examen me faisait peur, me faisait honte, me faisait mal. En ce moment, Emmanuel s'adressa à son père en me prenant par la main :

— Ne restez pas si longtemps debout, ménagez votre jambe, mon père, je vous prie, dit-il d'un ton expressif. Vous causerez mieux avec ces dames au salon; permet-

tez-moi d'y conduire ma cousine, qui est bien fatiguée.

Nous passâmes devant, et je me trouvai véritablement éblouie à la vue de ce haut vestibule orné de marbre et embaumé de fleurs, de ce grand et luxueux salon aux tapis soyeux, aux meubles de satin et de velours, aux hautes fenêtres somptueusement drapées, ouvertes sur les nombreuses perspectives du parc et sur ses massifs de sombre verdure. En ce moment, l'apparition d'une future compagne, d'une jeune fille de mon âge, souriante, franche, affable peut-être, m'eût soulagée d'une grande terreur et m'eût été d'un grand secours. Je cherchai des yeux en vain Mlle Nathalie. Mon cousin devina sans doute la pensée qui m'occupait, car il me dit en souriant :

—Il faudra vous résigner à vous ennuyer beaucoup, cousine. Pendant quelque temps vous serez seule ici avec nous, personnages graves et sévères. D'abord, l'on ne vous attendait pas si tôt, et Mlle Letellier a accompagné, dans un voyage en Suisse, une famille très-intimement liée avec sa mère. Ceci fait que le séjour de la Trèche vous paraîtra sans doute bien sombre, bien ennuyeux... Mais mon père, lorsqu'il s'attache à quelqu'un, est beaucoup plus aimable qu'il n'en a l'air, et quant à moi, croyez bien que je ferai tous mes efforts pour vous rendre notre société tout au moins supportable.

Mon oncle, avec sœur Thérèse, est entré en cet instant; puis Mme Letellier, qui venait de sonner l'une des femmes de service pour qu'elle préparât nos chambres. La conversation alors est devenue générale, mais

je n'y ai pris qu'une bien faible part, ainsi qu'au souper, qui a été servi une heure plus tard ; le luxe du service et la recherche des mets m'ont encore éblouie. Puis nous nous sommes séparés bien vite, et me voici seule dans ma nouvelle chambre. Et il est déjà bien tard, et je suis toujours bien émue. Il faut dormir pourtant ; mais comme toutes ces images nouvelles, toutes ces nouvelles impressions vont me poursuivre en rêve ! Je les reverrai tous en songe, j'en suis sûre, et le méchant officier du bureau des diligences, et les moutons de sœur Thérèse, et le laquais galonné de mon cousin Emmanuel, et les grosses moustaches de mon oncle, et les volants de dentelle de Mme Letellier ! Tout ce luxe m'éblouit, m'étonne, me gêne, mais ne me rassure pas. Peut-on vivre aussi intimement, aussi simplement entre ces murs tendus de soie et ourlés d'or, que nous le faisions dans notre petite maison modeste, dans notre beau couvent tranquille? Est-ce qu'on m'aimera ici? Est-ce que je serai heureuse? Il me semble que je puis dire *oui*, quand je me rappelle les bonnes paroles de mon cousin, le bon sourire de mon oncle ; et je suis tentée de dire *non*, en songeant au petit discours aigre-doux, aux regards curieux de Mme Letellier.

Voici huit jours déjà, huit grands jours que je suis au château. Il me semble qu'il y a longtemps que la sœur Thérèse est partie. Avec elle, quelque chose des heureuses années, quelque chose de la paix du couvent me restait encore. Quand je lui ai eu dit adieu, plus rien

de tout cela ne m'est resté. Alors j'ai tâché de regarder d'un œil ferme et calme ces visages nouveaux qui me sont encore si peu connus, cette riche et imposante demeure qui formera maintenant tout mon horizon, et j'ai fait tout mon possible pour me dire bravement, dans le secret de mon cœur : « Aimons-les, ne songeons pas à les quitter. Ici désormais sont mes amis, ici est ma patrie. »

Soyons franche, voyons, je n'ai pas eu beaucoup de peine à me le dire : je me suis déjà acclimatée un peu. Je n'ai plus du tout peur de fouler les tapis de perse et les fauteuils de velours du salon ; je n'ai plus envie de demander pardon à François chaque fois qu'il abaisse le marchepied lorsque je fais ma promenade en voiture. Je suis devenue familière avec tous les personnages et les objets qui se trouvent autour de moi, et avec ma chambre d'abord. Ma chambre est... très-drôle, et en même temps très-jolie. Du premier coup d'œil il est facile de voir qu'elle n'a pas été meublée tout d'une pièce, parée d'un seul jet, comme le cabinet de mon oncle qui est d'un gothique pur ; le fumoir d'Emmanuel, tout en érable foncé et en cuir de Cordoue ; le petit salon de Mme Letellier et la chambre de Nathalie, qui sont de vrais bijoux *rococo*, capitonnés, enrubannés, enguirlandés et parfumés. Ma pauvre chambre a un peu l'air *bric-à-brac ;* on sent que tous les appartements du château ont fourni leur contingent pour parvenir à la meubler, et que, dans cet assemblage un peu précipité, on ne s'est guère préoccupé de l'ensemble, ni du caractère, ni du style. Ainsi, j'ai un bahut moyen âge

qui fait mes délices, en face d'un guéridon *rococo* qui ne me plaît pas moins; un petit chiffonnier genre Empire, et un vieux et grand bureau *Louis XIV*, que quelque antique châtelain de la Trèche, mon ancêtre, m'a certainement légué. J'ai un vieux fauteuil de cuir, deux chaises de moquette et deux de tapisserie; j'ai une pendule rocaille et deux vases d'albâtre au profil grec. Tout cela ne ferait peut-être pas la folie de quelque élégante Parisienne qui a appris dans le monde à choisir, à vouloir, à exiger; mais quand on vient de quitter l'uniforme et le couvent, est-on si difficile? Et il y a d'autres choses que j'ai encore qu'une Parisienne apprécierait moins que moi peut-être, et dont je ne me lasse point. Ma chambre est située à l'angle d'une des ailes; une de mes fenêtres donne sur le parc; une autre sur les champs, la rivière et la vallée. Que d'aspects nouveaux, toujours calmes et frais, toujours paisibles, j'ai sous les yeux, à l'aurore ou dans les beaux soirs! Ici, les grandes masses vertes des chênes et des pins frémissent au vent qui les courbe comme des ondes ou dore leurs sommets veloutés d'un rayon qui, en les caressant, les sème de capricieuses étincelles; là-bas, les grands troupeaux descendent lentement au flanc vert des collines ou se reposent à midi sur l'humide tapis des prés; la rivière s'épand et reluit comme un miroir d'argent au soleil, et parfois une barque la ride ou une voile blanche l'effleure. Tout au sommet du coteau, à l'horizon lointain, la flèche brune d'un clocher se dessine dans l'azur, et parfois, avec le souffle du midi, les sons de la cloche m'arrivent, si doux, si loin

tains, si caressants, comme une bénédiction des puissances du ciel à ce beau pays souriant et reposé, comme un salut des voix du ciel à ma pauvre petite âme pensive. Voilà ce que je contemple et j'admire, ce qui me rend souvent calme, et contente et heureuse; la paix, la fraîcheur, le silence, le travail, la prière, j'ai tout cela sous les yeux, presque dans le cœur, et cela s'y loge toujours facilement, même en face du bahut gothique et du guéridon Louis XV.

Du reste, ce n'est pas seulement ma chambre et le paysage qui m'occupent. Ne dois-je pas surtout m'efforcer de saisir, de deviner le caractère de ceux auprès desquels je dois vivre, afin de me prêter autant que possible à leurs goûts, de me plier à leur humeur, de leur devenir, si je le puis, agréable et utile? C'est le rôle de la femme, ma mère me l'a dit, et ces autres bonnes mères du couvent me l'ont dit après elle. Je me souviens d'un des préceptes de notre digne supérieure, qui me disait, en me parlant des inconvénients et des tristesses de mon douloureux état d'orpheline et des efforts que je pouvais faire pour les diminuer :

— Ma pauvre chère petite, voulez-vous que les autres, les étrangers, se souviennent de vous? Pour cela, oubliez-vous vous-même.

J'ai donc pensé, surtout depuis que je suis ici, à observer, à étudier soigneusement ces nouveaux amis que mon destin m'envoie. J'ai eu pour cet examen bien peu de temps peut-être, mais il y a néanmoins des choses que je suis parvenue à comprendre et à m'expliquer.

Je n'ai plus autant de peur de mon oncle, parce qu'il me semble que je commence à connaître son caractère. Il est bien loin d'être méchant; il est bien loin aussi d'avoir la tendre délicatesse, la gracieuse bonté de ma mère. Lorsqu'il ne s'agit pas de ses fantaisies personnelles ou de son bien-être, je crois que beaucoup de justice s'unit en lui à beaucoup de rudesse et à beaucoup de fermeté. Mais ce qu'il y a de plus étrange en lui, c'est que ses manières et ses expressions ne répondent pas du tout à l'idée que je m'en étais faite. Je me figurais qu'un ancien capitaine de vaisseau, ayant passé trente ans de sa vie et plus en voyages et en campagnes, ne nous parlerait que par *babords, tribords, sabords*, et, plus que de raison, *mettrait en panne, hisserait pavillon, lâcherait des bordées*, etc., en un mot, userait largement, et abuserait même, de tous les termes plus pittoresques que choisis dont j'ai pu prendre une légère idée dans les livres de voyages maritimes que j'ai lus au couvent. Avec cela, je pensais que, dans les instants de bourrasque ou de tempête, les gestes et le maintien de mon oncle seraient à l'unisson de ses discours. J'étais, je le vois maintenant, dans une profonde erreur. Mon oncle s'emporte facilement et s'émeut de même; mais il n'est jamais plus recherché et plus correct dans ses expressions, plus roide et plus gourmé dans ses manières, que lorsqu'il est violemment courroucé ou vivement ému. On voit que, dans ces instants, la force de l'habitude lutte en lui contre la puissance d'une belle éducation toute nouvellement acquise, dont il vénère les principes, dont il se fait gloire, et dont il

assure la suprême puissance au moyen des plus énergiques efforts. Quand il est tranquille et de bonne humeur, il ne redoute plus ses propres explosions et ne s'impose plus cette même contrainte. Ainsi, il me disait l'autre matin en me caressant la joue, en me voyant rentrer d'une longue promenade pendant laquelle j'avais herborisé, sous la conduite de la fermière :

— Eh! dis donc, petite corvette, fine voilière (*corvette* est pour lui nom d'amitié), où donc as-tu été courir des bordées ce matin? Qui t'a permis de lever l'ancre?

Et la veille, à la fin du dîner, en présence de la maladresse d'un domestique fort mal noté déjà, qui venait de renverser la crème et de briser une pile d'assiettes, je m'attendais à une explosion, à un juron peut-être, tout au moins à une bordée de je ne sais combien de mille sabords. Pas du tout : mon oncle a pâli, rougi, ouvert la bouche, serré les dents, mordu sa moustache, arrêté son poing fermé, déjà levé en l'air, à quelque distance de son assiette, puis il a dit au pauvre balourd, du ton le plus cérémonieux et le plus froid qu'il ait pu se composer :

—Monsieur, vous êtes, nonobstant mes recommandations et mes avis, d'une incurie et d'une maladresse qui ne se peuvent supporter. Vous me ferez le plaisir d'évacuer les lieux; j'ai l'honneur de vous prévenir que vous n'êtes plus à mon service.

Mon pauvre oncle, comme il devait se donner du mal pour parler au malotru avec tant de politesse! Ses lèvres frémissaient, sa moustache était hérissée, ses yeux

lançaient des éclairs ; la tempête, certainement, s'amassait là-dessous, et une formidable bordée se préparait à fond de cale. Qu'il se fût bien mieux soulagé, s'il lui eût donné passage ! Mais Mme Letellier était là, et elle s'éventait déjà d'un air de fatigue et de crainte. Mon oncle l'a regardée et s'est tu. Je crois que c'est elle qui lui a enseigné à se montrer cérémonieux et poli.

Je comprends maintenant pourquoi, au moment de mon arrivée, il lui a parlé de « s'envoler vers Paris, » en manière d'épigramme. Mon oncle, qui a mené trente années d'une vie si active et si rude, aime maintenant par-dessus tout le bien-être et le *far niente*. Il a en horreur les détails d'affaires, les comptes de ménage. Or, Mme Letellier s'en charge, et, je crois, les règle parfaitement. Aussi, quelque chose qu'elle exige, et quelque difficulté qu'elle soulève, elle est bien sûre d'obtenir la victoire, lorsqu'elle en vient à dire au milieu de la discussion, de sa voix harmonieuse et calme, un peu affectée et languissante :

— Mon frère, laissons-là ce sujet, cette discussion me fatigue... Je me retire, j'ai besoin de repos ; je vais vous envoyer la femme de charge qui doit présenter les comptes du mois, ou Mathurin, le métayer, qui apporte les comptes du fermage.

Mon oncle alors hoche la tête, mord sa moustache, regarde un instant le parquet d'un air pensif, en mettant ses mains dans ses poches, et finit par dire d'un ton très-conciliant :

— Allons, madame... ma sœur, restez encore un peu... Nous finirons bien par arranger l'affaire. Il me

semble à présent que vous avez raison... Et quant à ces gens d'en-bas, recevez-les, renvoyez-les, faites ce que vous voudrez... J'ai mes cartes marines à ranger; j'attends le vieux vicomte pour ma partie ce soir, et je voudrais vraiment que ces importuns s'en allassent à tous les... je veux dire à leurs places, mesdames.

C'est ainsi que Mme Letellier combine et emploie ses petits moyens. Mais elle en a d'autres plus menaçants encore et plus sérieux qu'elle tient en réserve pour les grandes circonstances. Je ne suis ici que depuis bien peu de temps, et déjà je l'ai entendue parler du sacrifice qu'elle fait en se confinant elle-même, en confinant sa fille dans cette solitude; du désir qu'elles éprouveraient toutes les deux à retourner à Paris. Mon oncle alors, si convaincu, si décidé qu'il soit, s'effraye, réfléchit et cède. Mme Letellier est si dévouée à ses intérêts, si nécessaire à la conduite de sa maison! Et sa fille, que je ne connais pas, est si aimable, si joyeuse, si élégante! On dit que c'est une véritable fleur de beauté, une grâce, un mignon lutin, un rayon de soleil. Quelle figure ferai-je auprès d'elle, hélas! moi à qui le monde fait peur, qui ose à peine le regarder en face, et qui n'ose point encore lui sourire?

Je n'ose point non plus étudier le caractère de Mme Letellier comme j'étudie celui de mon oncle, constamment, soigneusement; c'est elle, au contraire, qui m'étudie. Quelque chose que je fasse, en quelque lieu que j'aille, je sens son regard, attaché sur moi, m'observer, m'interroger, me suivre. Quel intérêt puissant ai-je donc pu lui inspirer? Elle devrait me dédaigner,

comme un petit être sans manières et sans valeur, comme une pensionnaire gauche, timide et naïve. Pourquoi donc cette attention soutenue, cette vigilance continuelle ? Lorsque, sur la prière de mon oncle, qui me trouve une jolie voix, j'ai commencé un cantique de Jomelli, l'autre jour, son regard froid et perçant, arrêté sur moi tout d'abord, glaçait presque les paroles sur mes lèvres. Quand j'ai achevé, au milieu des bravos indulgents de mon oncle et d'Emmanuel, cette sonate de Beethoven, elle a applaudi, elle aussi, du bout de ses doigts blancs chargés de bagues; puis elle m'a dit, d'un ton à demi flatteur, à demi décourageant :

— Je vous fais mes compliments. Vous avez du goût, de l'âme, du feu sacré, mademoiselle Marie; mais il vous manque le brillant du virtuose, le *faire* de l'artiste. Et puis, croyez-moi, cette vieille musique sérieuse n'est pas de mode ; elle ne vous fera nullement valoir dans un salon. Mais probablement, au couvent, on ne vous permettait pas les *rêveries*, les *fantaisies italiennes* et les airs de bravoure ?

En parlant ainsi, elle m'a adressé un de ces sourires élégants et fins, mais froids et railleurs, qui me font peur et me font mal. C'est à elle, en vérité, que j'ai dû les seules heures douloureuses que j'aie encore passées ici. Dès le lendemain de mon arrivée, elle m'avait emmenée à la ville pour me choisir un trousseau complet et toutes sortes d'accessoires en fait de rubans, bijoux, chiffons. J'ai tout d'abord été étonnée du luxe et du prix élevé de nos premières emplettes.

— Ne trouvez-vous point ces objets un peu cher,

madame? lui ai-je dit en la prenant à part, et fort timidement. Je suis sans fortune, vous le savez, et je voudrais que ma toilette fût en rapport avec ma position modeste. Je voudrais surtout que la petite rente qui me vient de ma mère pût suffire à tous mes besoins, afin de ne point abuser des bontés de mon cher oncle.

— Quelle enfant vous êtes! m'a-t-elle répondu en éclatant de rire; comme vous savez peu compter! On voit bien que vous sortez du couvent. Mais songez-y donc, qu'est-ce que cela, quinze cents francs de rente? Ce n'est pas de quoi fournir un mois aux dépenses d'une vie semblable à celle que vous devez mener à la Trèche. Mais de quoi vous inquiétez-vous? Votre oncle a des devoirs envers vous; il vous aime, il est riche, il est généreux. En vous parant comme il convient, vous n'abusez pas de sa bonté, vous la reconnaissez, au contraire. Vous êtes sa nièce, sa protégée; vous devez paraître dans le monde de façon à lui faire honneur. Et... tenez, je vais vous parler franchement, vous rendriez sa protection moins longue et moins coûteuse en cherchant, dès à présent, à paraître à votre avantage. De cette façon, vous pourrez trouver — qui sait? bientôt peut-être — un parti, non point un parti brillant, mais un parti honnête, décent, raisonnable, ce dont tous vos amis, et votre oncle comme les autres, se réjouiront sincèrement, car votre sort sera fixé.

Oh! je n'oublierai jamais cet instant. Combien ces paroles m'ont fait de mal! C'était comme un éclair rapide, foudroyant et douloureux qui me montrait tout

à coup les profondeurs amères, les tristes et humiliantes perspectives de l'isolement et de la vie. Jamais, jamais je n'avais songé au mariage jusqu'à ce jour, et voici qu'on m'en parlait sèchement, froidement, cruellement, comme d'un trafic, comme d'une affaire, comme d'une aumône peut-être, et qu'on arrangeait si légèrement mon avenir lointain, ma pauvre jeune vie, en face de ce comptoir de modiste, au milieu de ces coffres de dentelles et de cet étalage de chiffons ! J'étais humiliée, désabusée, affligée, confondue. Dès à présent j'étais une chose inutile, un fardeau pour mon oncle; peut-être aussi serais-je un jour un fardeau pour un mari. Mon cœur s'est si douloureusement serré que je n'ai rien pu répondre. Dès lors je n'ai plus fait d'objection. J'ai suivi Mme Letellier, et avec elle promené un regard indifférent, presque navré, sur les bijoux, les étoffes, les parfums, sur les rubans et les dentelles. Je me suis laissée conduire, parer, et je suis revenue toute silencieuse et triste ici, confiant le soin de confectionner mes parures aux habiles ouvrières de la ville. Trois jours plus tard, j'ai dû en essayer quelques-unes. Je ne saurais dire ce que j'ai éprouvé, ce que j'ai ressenti, moi qui, depuis cinq ans, n'ai jamais quitté mes modestes guimpes de pensionnaire, lorsque je me suis vue soudain, devant une grande glace, les bras et le cou nus, sortant d'un flot de gaze, de dentelles et de rubans. J'ai rougi, j'ai eu honte et presque peur de moi. Je me suis tournée vers Mme Letellier, qui me regardait et ne souriait plus, mais qui pinçait les lèvres.

— Si ces robes pouvaient être plus simples, je serais

certainement bien contente, ai-je dit. En vérité, je ne pourrai me résoudre à paraître ainsi vêtue, ainsi décolletée.

— Il faudra pourtant bien vous y résoudre, ou vous attendre à être taxée d'affectation et de maladroite pruderie, m'a-t-elle froidement répondu. D'ailleurs, vos appréhensions se dissiperont vite, je vous en préviens. Qu'est-ce que tout cela?... scrupules de pensionnaire. C'est une brume du matin; autant en emporte le vent. Et lorsque vous verrez dans un pareil costume, moi-même et ma fille, et toutes les jeunes personnes de notre société, qui sont vos égales, je l'espère, et par le rang et par l'éducation, vous reconnaîtrez infailliblement que vous n'êtes pas seule à posséder les priviléges de la raison, du bon goût et de la modestie. Tâchez d'apprendre, mon enfant, qu'on n'offense pas Dieu et qu'on ne compromet pas son salut, parce qu'on enlève autour du cou, à une robe de taffetas ou d'organdi, deux doigts d'étoffe, qu'on remplace par une ruche de rubans ou un bouillonné de dentelle.

Après avoir dit ces mots, Mme Letellier est sortie en souriant. Les ouvrières, en me regardant, souriaient aussi; je suis restée muette, confuse et attristée. Elles ont taillé, échancré, à leur gré, les guimpes et les corsages; mais, lorsque toutes ces parures m'ont été envoyées avant-hier, je me suis mise à l'ouvrage de mon côté, cherchant à concilier, autant que possible, l'élégance de ces parures avec la décence du maintien, mes devoirs de chrétienne avec les caprices du monde. La femme de chambre de Mme Letellier, que sa maîtresse

traite assez dédaigneusement, et qui se montre complaisante pour moi, a bien voulu me procurer quelques morceaux de tulle, quelques bouts de rubans et de dentelle, avec lesquels j'ai rehaussé le corsage de telle robe, allongé les manches de telle autre. Il n'y a qu'aux chapeaux que je n'ai rien pu refaire. Et ils sont si singuliers, si coquets, si enjolivés ! Ils me semblent si extravagants ! Combien je regretterai mon pauvre chapeau de paille blanche à ruban bleu ! Comme je souffrirai de paraître dimanche à l'église dans tout cet étalage de plumes, de perles et de rubans ! Si du moins Nathalie était ici, on me regarderait sans doute moins. C'est qu'elle ne doit pas craindre l'effet, c'est qu'elle ne ménage sans doute pas les perles, les fleurs et les dentelles à ses chapeaux, la belle, la brillante, l'élégante Nathalie.

Jusqu'alors je n'avais, de ma vie, manié de tulles, de fleurs et de rubans, que lorsque nous devions parer l'autel pour les jours de fête, ou la salle des classes pour quelque grande solennité. Avec quel sentiment de respect et d'humble joie je drapais, je m'en souviens, les plis d'un voile de dentelle autour de notre belle vierge de marbre, j'enlaçais une guirlande de lis aux pieds de sa blanche statue, je plaçais le bouquet d'épis ou la grappe veloutée dans la main du divin Enfant, ou j'attachais les guirlandes de lierre au sommet des bannières dorées ! C'est pour moi que je travaille maintenant ; c'est moi que je pare, en regrettant et en tremblant, sans ardeur et sans plaisir, parce que je n'ai pas une main d'amie pour guider la mienne, pas un œil de mère

pour veiller sur moi, parce que je suis pauvre et humble, parce que je suis orpheline, parce que je suis seule...

Seule?... Eh bien, peut-être que non. Peut-être y a-t-il ici vraiment quelqu'un qui m'a donné son amitié, qui prend intérêt à mon sort et à ma vie. Hier, un peu avant le dîner, Mme Letellier m'avait annoncé que mon oncle serait content de me voir paraître en toilette, parce qu'il attendait pour le soir deux de ses vieux amis. J'ai satisfait à ce désir; je me suis vêtue de la plus simple de mes robes parées, de mousseline blanche très-claire; j'ai mis un bracelet et un collier de corail rose, et un cordon de corail semblable dans mes cheveux. Lorsque je me suis présentée au salon, mon oncle, dont la vue a beaucoup baissé et qui était plongé dans la lecture de son journal en ce moment, s'est levé précipitamment et m'a fait un grand salut, croyant à une visite. Mon cousin Emmanuel, qui était là, ne s'est pas levé d'abord, mais il a souri en me regardant.

— Eh quoi, père, s'est-il écrié, ne reconnaissez-vous plus ma cousine, que vous vous préparez ainsi à lui faire les honneurs de votre salon?

— Ah bah! en vérité! En voilà une surprise!... Mais c'est que, foi de galant homme, avec ce grand air de reine et cette parure de duchesse, qui donc pourrait te reconnaître? Tu es changée du tout au tout, mon enfant.

— Moi, je ne suis pas de votre avis, mon père, a dit Emmanuel qui s'est levé alors et qui est venu me donner la main. Je trouve que notre aimable petite compagne

ne change point, et moi, je la reconnaîtrais toujours. C'est toujours ma bonne petite cousine, ma gentille petite cousine Marie!

Et vraiment, ces simples mots ont été pour moi plus doux que toutes les louanges qu'il aurait pu donner à ma figure, à mon maintien, à ma toilette, ce bienveillant compagnon qui, dès son apparition, m'a secourue et protégée, cet ancien ami de mon enfance, ce bon cousin Emmanuel.

Ce bon cousin Emmanuel! J'avais vraiment raison de l'appeler ainsi, l'autre jour. Il a pour moi toutes sortes de petites attentions, d'aimables prévenances; c'est à lui que je dois les meilleurs moments de distraction et d'occupations utiles que j'aie passés depuis mon arrivée ici. D'abord il est allé fouiller, pour moi, la grande bibliothèque du château, et je crois que notre bonne mère du couvent elle-même n'aurait pu faire un choix plus délicat, plus judicieux et plus éclairé que n'a été le sien.

De beaux ouvrages historiques, de naïves et pieuses légendes, des œuvres d'une haute, pure et lumineuse poésie, voilà les trésors qu'il a offerts à mes regards et dont je jouis avec délices. Mes fantaisies de peintre ne sont pas moins satisfaites que mes goûts de liseuse; mon cousin paraît avoir un tact tout particulier pour découvrir les plus ravissants points de vue, les plus splendides fleurs des jardins et du parterre, que j'étudie avec tant de bonheur, que je reproduis avec tant de joie, et qui vont orner ensuite les plus belles pages de

mon album. Dernièrement, lorsqu'il m'eut écoutée lire, le soir, quelques pages de la *Jeanne d'Arc*, de Soumet, dont je faisais la lecture à mon oncle, il m'a dit en souriant :

— Vous comprenez à merveille, cousine, les vertus héroïques de la femme ; cela se voit dans votre accent, dans votre expression, dans votre regard. Je m'en suis, pour ma part, aperçu tout d'abord, et je vous ai avoué...

— Oui, oui, ai-je interrompu, cette vieille histoire de la lance et du parapluie. Cousin, toute bonne plaisanterie devient mauvaise lorsqu'elle est répétée deux fois ; ainsi...

— Oh ! a-t-il repris, ce n'était pas une plaisanterie que je voulais recommencer, c'est une proposition que je voulais vous faire. Vous êtes brave, vous aimez la promenade, la campagne et le grand air. Ne vous plairait-il pas de monter à cheval ! De cette façon, vous vous distrairiez peut-être un peu, dans votre solitude, en attendant le retour de mademoiselle Nathalie.

J'étais agréablement surprise, et véritablement émerveillée de cette proposition, mais j'hésitais avant de répondre. Je me voyais, en imagination, jouant vraiment le rôle de châtelaine, parcourant les bois épais et les riches coteaux du sud, sur un de ces beaux chevaux de mon oncle dont j'admire tant l'œil plein de feu et la robe lustrée. Et puis, pour tout dire, le costume d'amazone m'a toujours semblé bien beau, bien gracieux, plus beau et plus gracieux même que le costume de bal. Mais je me demandais si un plaisir aussi aristocratique,

aussi luxueux convenait à ma position, à mes habitudes et à mon âge. Mais mon oncle m'a bientôt tirée d'embarras, en répondant pour moi.

— Une bonne idée que tu as là, Emmanuel! Promène la petite, tâche de l'amuser, c'est le devoir d'un bon cousin de le faire, comme celui d'un bon oncle de l'autoriser. Martin, mon vieux piqueur, vous accompagnera, et, de cette façon, tout le monde sera content, j'espère.

— L'espèce de distraction que vous proposez à mademoiselle Marie, Emmanuel, a dit alors Mme Letellier de sa plus douce voix, pourra avoir, cependant, quelques inconvénients pour elle.

— Lesquels, ma tante, je vous prie? Je suppose que l'on peut compter sur ma prudence, et que je ne la laisserai pas se casser la tête contre une haie ou s'évanouir dans un fossé.

— Non, assurément; ce n'est point de ce genre de mésaventures que je parle. Mais Mlle Marie peut se passionner pour ce genre d'exercice avec toute l'ardeur naturelle à la jeunesse, et si... plus tard... sa position... les circonstances... ne lui permettent pas... de prendre ce plaisir...

— Ah pour Dieu! ma sœur, laissons là sa position, les circonstances, s'est écrié mon oncle assez brusquement. Que la petite se divertisse aujourd'hui tant qu'elle le peut et ne s'inquiète pas du reste. Une ou deux belles années de jeunesse, ma foi! c'est tout autant de gagné.

— Je parlais ainsi, monsieur, dans l'intérêt de

Mlle Marie, parce que les inconvénients de sa position rendent sa destinée future assez incertaine... Mais laissons ce sujet, que j'ai eu tort d'aborder. Brunet, votre agent, va venir, et doit vous apporter ses comptes...

— Allons, allons, sœur, ne vous fâchez pas, comptez avec Brunet, et laissez s'amuser les enfants... Je sais bien ce que vous voulez dire. Vous craignez que Marie, qui n'est pas une héritière, ne puisse pas choisir un mari dans les rangs des ducs et des pairs, et soit forcée de renoncer à ses élégantes habitudes... Mais y a-t-il quelque chose de plus incertain que le mariage? Si ma petite novice ne se fait pas nonne, qui sait ce que le sort peut lui réserver?

Mme Letellier, je ne sais pourquoi, a pâli, et légèrement froncé les sourcils, à ces paroles de mon oncle. Mais elle a recommencé à sourire, lorsqu'il a repris presque aussitôt à voix basse:

— Tenez, je crois déjà que j'ai flairé un parti pour elle... Le vicomte de... (le nom m'a échappé)... un homme d'un âge mûr, raisonnable, sensé, d'une aisance tout à fait satisfaisante...

Je n'ai rien entendu de plus; seulement j'ai vu Mme Letellier se rapprocher du fauteuil de mon oncle, en souriant d'un air de complaisance et d'approbation. Ces quelques mots de mon oncle, ce sourire de la dame, m'ont fait pâlir et frémir ; rien ne me semble plus effrayant et plus douloureux que ces lointaines préoccupations de l'avenir, ces vagues projets d'établissement, de mariage. Mais Emmanuel n'avait rien écouté, lui; il en était, pour le moment, tout entier à son projet de pro-

menade, et il est parvenu à me distraire de mes impressions pénibles en me parlant de l'expédition aventureuse que nous tenterions le lendemain. Un ancien costume de sa mère a été retrouvé dans une des armoires du château.

Suzanne, la femme de chambre, m'a aidée à le rafraîchir un peu, à le remettre à ma taille. Le lendemain nous sommes sortis en cortége triomphal : en tête Emmanuel, superbe et souriant sur son magnifique arabe; moi, un peu tremblante, un peu émue, mais très-contente et très-fière sur la superbe *Roxane* que mon oncle m'a destinée, et le vieux Martin, derrière nous, ayant revêtu, pour la circonstance, son plus brillant uniforme et sa plus profonde gravité.

Tout s'est bien passé durant le cours de notre excursion. Il est vrai que j'ai déchiré mon voile aux rameaux d'un chêne, que Martin a cassé sa pipe, et que Roxane a trébuché deux fois, ce qui m'a fait grand'peur. Mais la promenade ne m'en a pas semblé moins belle, la forêt moins verte et moins tranquille; mes deux compagnons ne m'en ont point trouvée moins brave, et, au retour, je me sentais le cœur tout léger, tout joyeux, quand j'ai remis ma fringante monture aux mains du palefrenier, dépouillé ma jupe longue, et quand, reprenant ma petite robe bleue et mon grand chapeau de jardin, je suis revenue à mes fleurs.

Mes fleurs sont plutôt les fleurs de mon oncle, les fleurs du château. Mais, si j'en parle aussi familièrement, en me donnant des airs de domination et

de propriété, c'est que mon cousin, mon bon cousin encore, m'en a faite reine et maîtresse. Un soir, au salon, il m'est arrivé de parler des belles variétés de roses que je greffais dans mon petit jardin du couvent ; il paraît que j'y avais mis de la chaleur et de l'enthousiasme. Néanmoins mon oncle avait fait obstinément tourner sa clef de montre entre ses doigts en m'écoutant, et à la fin de mon discours M[me] Letellier avait, je le crois, légèrement haussé les épaules. Mais Emmanuel, lui, n'avait ni souri ni bâillé ; il est si poli, ce bon cousin, qu'il m'écoute toujours, soit que je joue, soit que je chante, soit que je babille, et, tout en m'écoutant, il n'a vraiment pas l'air de s'ennuyer. Puis, lorsque j'ai eu fini de parler, il m'a dit d'un ton tout à fait aimable et gracieux :

— Petite cousine, il faudra que vous déployiez votre art ici. Nous aussi nous avons des roses.

— Je le sais bien, ai-je dit, mais je n'oserais pas m'en mêler. J'aurais trop grand'peur de marcher sur les brisées de M. Jérôme, qui porte si dignement la serpette à manche de buis et le tablier bleu, et qui, par son âge, son expérience et sa gravité mérite vraiment d'être le seigneur et roi des parterres.

— Jérôme, si vous le désirez, cousine, vous aidera de ses conseils, mais je lui parlerai et il confiera à vos jolies mains tout le côté fleuri de son empire. A vrai dire, je n'ai jamais compris comment de belles roses de pourpre ou de neige, si fragiles, si embaumées, peuvent être confiées aux soins d'un vieux bonhomme trapu, balourd, grisonnant, qui prend sa prise et sent la pipe. Ceci est

pour moi une aberration, une contradiction, une profanation. Aux jeunes filles les jeunes fleurs ; à vous les roses, Marie.

— Vous parlez comme un poëte, cousin, ai-je répondu. Mais, si les justes prétentions du bon vieux Jérôme doivent se taire devant moi, ne porterai-je pas atteinte à d'autres prétentions plus légitimes encore et plus graves?... Mme Letellier, par exemple... ou Mlle Nathalie?...

— Soyez tranquille, cousine. Ma tante aime les fleurs, en vérité, mais rien que les fleurs de serre : tout ce qui est rare, riche, original, tout ce qui coûte cher et qui dure peu. Mais nos roses de Bengale, nos violettes, nos jasmins, nos lilas, fi donc! tout cela est trop commun, trop humble, trop bourgeois pour elle. Pourvu que vous ne touchiez pas à ses arums, à ses cactus, à ses orchidées, elle vous laissera les autres, et vous les laissera volontiers. Et quant à Nathalie, elle aime toutes les fleurs, c'est vrai, mais c'est pour s'en parer, et non pour les soigner, je vous l'atteste... Lorsqu'elle sera ici, ayez soin d'attacher de temps à autre une grappe de clochettes bleues ou un beau bouton de rose-du-roi dans les touffes de ses boucles blondes; cueillez quelques brins de lilas pour les vases *rococo* de son guéridon, et c'en sera assez pour qu'elle vous donne ses sourires et son cœur, pour qu'elle vous proclame la plus habile des jardinières et la plus aimable des amies.

— Oh! je ne manquerai pas alors de chercher à la satisfaire, ai-je répondu. Que je serai contente si

Mlle Nathalie veut bien m'aimer ; si elle a pour moi une véritable amitié de sœur, de compagne !

— Tranquillisez-vous encore sur ce point, a répondu mon cousin avec un sourire étrange accompagné d'un peu d'hésitation et comme d'un demi-soupir. Nathalie a la tendresse facile, charmante, ingénieuse et douce à faire plaisir ; seulement, je ne puis vous garantir qu'elle ait la tendresse constante.

Mon cousin s'est éloigné, après avoir achevé ces mots ; il avait l'air un peu triste, un peu troublé. Nathalie et lui se seront querellés sans doute. Mais peu m'importait, après tout. N'avais-je pas la perspective de mon nouvel empire, de ma moisson de fleurs, du grand jardin. Dès le lendemain, je suis entrée en possession de mon nouveau domaine, et maintenant, pendant les belles matinées, je vais, coiffée de mon grand chapeau de grosse paille, les ciseaux à la main et la poche de toile à la ceinture, des corbeilles de verveine aux buissons de rosiers, tandis que mon oncle monte le quart ou fume sa pipe sur la terrasse, que Mme Letellier passe sous les arbres du parc, en laissant flotter au vent les volants de sa robe et les franges de son ombrelle, et que le vieux Jérôme, qui ne me garde point rancune, se repose un instant, en s'appuyant sur sa bêche, et en me racontant les incidents mémorables d'une chasse aux taupes, ou les nombreuses vicissitudes d'une de ses boutures d'œillets.

Jusqu'à présent, je ne me suis guère rendu compte que de mes délassements favoris et de mes impres-

sions agréables. Il faut pourtant que je l'avoue, quelque chose, ici, commence à m'inquiéter. Mais j'ai quitté depuis si peu de temps notre couvent paisible, je connais si peu le monde dans lequel je suis subitement entrée, que je puis aisément me méprendre sur les causes et l'objet de mes vagues appréhensions. Voici les faits qui m'affligent assurément, mais dont je ne puis, en aucune façon, me permettre de tirer des conséquences.

Mon oncle reçoit souvent; c'est son droit, c'est son devoir sûrement plus encore que son plaisir. Il y a des voisins assez rapprochés, puis des visiteurs habituels qui viennent de la ville. Parmi ces derniers se trouvent deux ou trois personnages qui me déplaisent souverainement par leur costume singulièrement négligé ou empreint d'une élégance de mauvais goût, par leurs manières cavalières et sans façon ou d'une politesse obséquieuse et outrée. Je me suis longtemps demandé d'abord ce que de telles gens pouvaient avoir à faire chez mon oncle, qui est à la fois si simple, si digne, si cordial et, en même temps, si gentilhomme dans toute l'acception du mot. J'ai remarqué de plus que mon cousin Emmanuel fronce légèrement le sourcil et que Mme Letellier se pince les lèvres à chacune de ces visites. Mon oncle cependant accueille ces hôtes à bras ouverts et passe avec eux de longues, bien longues soirées dont nous profitons, Mme Letellier, mon cousin et moi, pour faire de longues promenades dans le parc et dans les champs. Mais, hier, j'étais un peu malade; j'ai dû renoncer à la promenade, et, tandis que mon

oncle était enfermé avec ses amis dans le salon particulier de son appartement, je suis allée m'asseoir, avec mon ouvrage, dans la grande galerie qui part de ce salon pour y relier les deux ailes. J'avais vu Théophile, le valet de chambre de mon oncle, traverser cette galerie, portant sur un plateau une grande bouteille, des verres, des pipes, et plusieurs petits paquets carrés, cachetés et enveloppés dans des feuilles de papier blanc. Puis il est sorti les mains vides et a refermé la porte. Je n'ai entendu d'abord, de l'autre côté, que le bruit lointain d'une conversation, de voix nombreuses et confuses ; puis on a remué des chaises, fait rouler une table sur le parquet ; après quoi, il s'est fait un silence. Au bout de plusieurs minutes, quelques mots laconiques et brefs ont été échangés : « Relance. — Je passe parole. — Cave. — Passe ; » et je ne me suis point fait de scrupule de les écouter, car je ne suis pas parvenue à les comprendre. Enfin, j'ai entendu distinctement le bruit d'un rouleau de pièces d'or s'éparpillant sur la table, et, en même temps, l'un des visiteurs s'est écrié avec un accent un peu aigre :

— Mauvais commencement !... Je suis refait ; M. de Ferrières a gagné.

— C'est que, vous autres jeunes gens, vous êtes si impatients, si étourdis ; vous laissez tout à la fortune et au hasard !... Enfin, j'ai bon vent aujourd'hui, ce n'est pas comme jeudi dernier, où vous m'avez ruiné, abordé, coulé, où vous avez râflé ma bourse jusqu'à fond de cale, a répondu mon oncle d'une voix joyeuse.

Et les pièces d'or ont de nouveau brui, en glissant sur

la table, comme si en se penchant il les attirait à lui. Après quoi, la voix du visiteur, qui avait parlé d'abord, a repris, d'un accent un peu brusque et légèrement animé:

— Allons, j'espère que ma revanche viendra, nous allons recommencer...

— Veuillez couper, monsieur le baron.

J'ai compris alors pourquoi ces messieurs font à mon oncle de si longues, si fréquentes et si intimes visites; ils viennent ici pour jouer. Mon bon oncle, auquel des infirmités précoces ont interdit trop tôt la carrière maritime, la vie active, trouve ainsi une distraction au milieu de ses occupations trop sédentaires; il accueille ces messieurs avec plaisir et joue. Voyons, qu'y a-t-il là qui puisse me troubler? Le jeu est, après tout, une occupation de gentilhomme... Oui, mais l'or ainsi perdu devrait être si précieux, si fécond pour le chrétien! La récolte des foins a été mauvaise, et cette année le pain est cher, et j'ai vu des visages de mères tristes, de pauvres petites figures d'enfants pâlies, en passant dans le village. S'ils pouvaient penser à cela, eux tous, mon oncle surtout, lui qui est si loyal, si juste et si bon! Si du moins, quand il l'oublie, quelqu'un pouvait le lui rappeler! Moi... je n'en ai pas le droit ni le pouvoir; je le voudrais bien, mais je n'ose.

J'ai fait alors, et longuement, les quelques réflexions que je transcris ici. Pendant ce temps, une partie recommençait après une autre, l'intérêt du jeu ne paraissait pas languir, et tandis que je rêvais ainsi, toute seule et tristement, l'obscurité était venue. J'avais cessé

de prêter l'oreille au bruit des entretiens qui me parvenaient du petit salon, lorsque soudain la voix de mon oncle m'a fait tressaillir, retentissant à un diapason élevé, singulièrement âpre et brève. En outre, mon oncle s'exprimait dans les termes les plus choisis, avec la plus exquise politesse, ce qui annonçait jusqu'à l'évidence qu'il était véritablement fâché :

— J'aurais mauvaise grâce, messieurs, disait-il, à protester contre les revers que la fortune m'envoie, mais je ne puis m'empêcher d'avouer qu'il m'est impossible de comprendre comment le même atout se trouve toujours juste à point pour vous favoriser...

— Je ne comprends pas, moi non plus, ce que vous voulez dire, baron, a répondu l'un des hôtes d'une voix rauque, confuse et tremblante, et comme agitée par l'ivresse ou le dépit. Voudriez-vous insinuer que vous me supposez capable d'avoir aidé le sort?

— A Dieu ne plaise ! monsieur, a répondu mon oncle de la façon la plus cérémonieuse ; je m'estime trop moi-même pour croire que je puisse avoir autre chose que des gens d'honneur au nombre de mes hôtes et amis, et...

Un fracas qui s'est fait entendre en ce moment dans ce même salon a coupé la parole à mon oncle et m'a causé en même temps une terreur véritable. Un verre ou un globe de lampe avait sans doute été précipité à terre, par pur accident — je m'en suis depuis rendu compte ; — mais en cet instant j'avais l'esprit si plein d'idées sombres et tragiques, que j'ai cru à une querelle et que je me suis redressée vivement, étourdiment, en poussant un cri.

— Qui donc est là? a demandé alors mon oncle, sans quitter la pièce voisine.

Et qui s'est trouvée alors prise, confuse, humiliée? Ah ! c'est bien moi, assurément. J'aurais voulu m'enfuir, je n'osais pas répondre, et cependant il fallait obéir. En tremblant, en rougissant bien fort, j'ai balbutié :

— Mon oncle, c'est moi.

Et je me suis avancée machinalement vers le salon, dont un des visiteurs venait d'ouvrir la porte. D'abord l'éclat des lumières qui s'y trouvaient m'a éblouie, au sortir de cette grande galerie vide et sombre ; puis, au bout de quelques secondes, je me suis un peu remise, et j'ai contemplé avec intérêt, presque avec stupeur, la scène toute nouvelle qui s'offrait à mes yeux. Une grande table couverte de drap vert occupait le centre de la pièce; les cartes éparpillées, les pièces d'or dressées en piles ou jetées çà et là et miroitant sous les rayons de la lampe et des bougies, s'y voyaient pêle-mêle et attiraient encore à elles seules l'attention et les regards de la plupart des joueurs. Un vif serrement de cœur m'a saisie. Que j'aurais bien mieux aimé voir mon oncle entouré de ses journaux favoris, tout ennuyeux qu'ils sont, de ses grandes cartes marines que, souvent encore, il consulte avec tant d'intérêt et d'amour! Et sur les visages, dans les regards de ses amis, il y avait une si pénible et étrange expression de désir, de cupidité, de crainte, d'audace, de sensations brutales et mauvaises! Comment mon oncle pouvait-il nous quitter pour une telle compagnie, quand, mon cousin et moi, nous se-

rions restés avec tant de plaisir auprès de son fauteuil, sur la terrasse ou au coin du feu, dans les beaux soirs, lui faisant une société si tendre et si douce? Mais je n'ai pas eu le loisir de contempler ce tableau bien longtemps. D'abord, j'étais trop confuse; ensuite, tandis que je regardais avec respect, avec affection, le beau visage, un peu pâle, de mon oncle, si noble et si calme au milieu de cette étrange et bruyante compagnie, il m'a souri d'un air fatigué :

— Sonne Théophile, petite, m'a-t-il dit, et commande qu'on serve le souper. Je pense que Mme Letellier est là pour présider la table. Moi, je ne souperai pas ce soir, je ne me sens pas bien; que l'on m'apporte seulement ici une tasse de thé très-fort.

— Je vais vous l'apporter moi-même, mon oncle, ai-je dit.

Et je me suis éloignée rapidement pour remplir mon message. Mais, au moment où j'allais sortir de la galerie, je me suis presque heurtée à Mme Letellier, qui y entrait suivie d'Emmanuel. Elle a tout aussitôt jeté un regard inquiet et mécontent sur le petit salon, dont la porte était restée ouverte, et a aperçu naturellement la table, les cartes, les pièces d'or éparpillées.

— Ils y sont encore! a-t-elle dit à Emmanuel avec un accent où se trahissaient un vif mécontentement et une anxiété secrète.

— J'y vais, a répondu mon cousin; je tâcherai de les occuper, de distraire mon père...

— Vous ne ferez rien, j'en suis sûre. Mon Dieu! ne trouverai-je pas un moyen d'agrandir le cercle, de rem-

plir nos soirées?... Je vais rappeler Nathalie, il faut qu'elle revienne sur-le-champ. Avec elle, les distractions en famille sont possibles; elle a un esprit si fertile, d'une gaieté si entraînante, des talents si remarquables!... Si elle se mettait au piano en ce moment, tous ces gens sortiraient de là pour l'écouter chanter...

— Oui, quand ce ne serait que par politesse, a murmuré à part soi mon cousin qui, en me rencontrant sur son passage, m'avait retenu pour me demander ce que voulait son père et comment j'avais passé la soirée.

En ce moment, je ne sais quelle fatale inspiration me saisit. Je me rappelai — par malheur, hélas! — une des recommandations de notre bonne mère du couvent, qui m'avait tant de fois répété : « Faites servir vos talents, ma chérie, non à la satisfaction de votre propre vanité, mais surtout à l'agrément et au plaisir des autres. » J'ai cru trouver une favorable occasion de faire preuve de bonne volonté et de dévouement, et j'ai interrompu vivement Mme Letellier, lui disant d'une voix un peu tremblante :

— Si vous pensiez, madame, que mon jeu puisse intéresser ces messieurs... Il y a un piano dans la galerie... Je serais heureuse de pouvoir distraire les amis de mon oncle...

Oh! comme je me suis repentie de ma sotte intervention, des paroles trop promptes que j'avais prononcées!

Mme Letellier, en m'écoutant, a légèrement haussé les épaules, puis m'a répondu avec un sourire railleur, d'un ton où le dédain, à peine voilé, se mêlait à la politesse :

— Vous, mon enfant?... Merci de vos bonnes intentions; mais que pourriez-vous faire?... Toute votre grande musique sérieuse est ennuyeuse à mourir. Ce n'est pas en jouant à ces messieurs du Bach et du Beethoven que vous leur feriez quitter la table et tomber les cartes des mains.... Mais quand Nathalie est ici, le moyen de rester froid à ses airs de *Norma*, de *I Puritani*, de *Robert*, à ses valses de Strauss et ses galops de bravoure?... Vous rappelez-vous, Emmanuel, comme elle entraînait et fascinait tout le monde avec sa marche du *Prophète*, l'autre hiver?

Mon cousin a répondu par un murmure de complaisance et un signe de tête affirmatif, et je me suis éloignée toute désappointée, toute triste, pour exécuter les ordres de mon oncle et cacher ma rougeur. Ce qui m'humilie et me décourage plus que toutes choses, c'est que Mme Letellier a parfaitement raison. Mon bon oncle n'est pas musicien, il faut en convenir. Un soir, je lui ai joué le menuet de Mozart, et il a demandé ses cartes; l'allegro d'Haydn, et il a bâillé; la sonate pastorale de Beethoven, et il s'est endormi. Pendant ce temps, Mme Letellier feuilletait des albums et causait tout bas avec sa perruche. Mon cousin seul écoutait, et écoutait, c'était facile à voir, avec intérêt, avec charme, avec admiration. Les grandes pensées des maîtres trouvaient de l'écho en lui; leurs belles et puissantes harmonies le berçaient et le ravissaient comme les sons lointains d'une langue natale oubliée longtemps et tout à coup reconnue, saluée avec transport. Mais à quoi cela sert-il? Ce n'est pas mon cousin qu'il s'agit de distraire; je ne

ferai pas de musique exclusivement pour lui, et ni mon zèle ni mes humbles talents ne peuvent rien pour l'agrément de mon oncle, qui s'est montré pour moi si bon, si généreux, et auquel je ne saurai jamais me rendre agréable ni utile. Mon vœu le plus cher est trompé, mes espérances évanouies. Haydn, Beethoven, Mozart, mes maîtres, mes confidents, mes consolateurs, je croyais que vous m'auriez mieux servie ; qu'avez-vous fait de votre magique puissance ? Mais c'est à moi seule que je dois m'en prendre sans doute, à moi qui n'ai ni le talent, ni l'éclat, ni la grâce de Mlle Nathalie, qui ne sais qu'aimer et respecter tout bas, et, quand Dieu le veut, souffrir. Mon Dieu, faites que je devienne plus habile ou que mon oncle soit moins bon, car si je ne parvenais jamais à le distraire, l'égayer ou le consoler, je lui serais inutile, je croirais être ingrate, et je me sentirais bien malheureuse.

Je commence à me faire des reproches mérités, des reproches sérieux. Depuis mon arrivée chez mon oncle, au milieu des délices dont je jouis, je me suis beaucoup trop occupée de moi-même. Avec mon habit de cheval, mes ciseaux de jardin et mes promenades en voiture, je me suis bornée à me donner les priviléges et les airs d'une châtelaine ; j'en ai oublié les devoirs sérieux, les obligations sacrées. Ce n'est pas que je puisse grand'chose ; je suis presque pauvre moi-même ; mes quinze cents francs de pension ne me mèneront pas loin, et dans l'intérieur de mon oncle, en présence de Mme Letellier, je ne prétendrai pas avoir voix au cha-

pitre. Mais on peut pourtant faire tant de bien, je le sens, avec un secours modeste, une larme, une prière, un mot du cœur ! Partout le grand champ de la charité s'ouvre au soleil, la semence y est impatiemment attendue, et la moisson y est féconde. Et jusqu'à présent j'ai passé à côté sans le voir, étourdie, inattentive, sans songer à tout ce que je pouvais y semer d'encouragements et de consolations, y recueillir de bénédictions et d'espérances ! Je reconnais, je confesse mon erreur, et je n'y retomberai plus. N'est-ce pas servir mon oncle encore que de le faire aimer, si c'est possible, ou du moins de soulager et de consoler ceux qu'il a fait souffrir, sans le vouloir, j'en suis sûre?

C'est la douloureuse histoire que j'ai apprise aujourd'hui qui m'a portée à prendre cette résolution. Que de tristesse et de lentes souffrances se lisaient sur ce pauvre petit visage d'enfant, errant, abandonné au milieu des ruines. Je suis contente que mon cousin ne se soit pas trouvé là ; en sa présence, probablement, le vieux Martin ne m'aurait pas raconté l'histoire. Lorsque Emmanuel est occupé avec les fermiers de son père, ou chasse aux environs, ou va à la ville visiter ses amis, je ne renonce pas pour cela à ma promenade à cheval. L'honnête vieux piqueur m'accompagne, et nous galopons à ravir, ou nous cheminons paisiblement, causant parfois des environs, des habitants du pays, des habitudes du gibier et des incidents de chasse, car Martin est un grand parleur et nous sommes de très-bons amis. Aujourd'hui, à peine avions-nous pénétré dans la forêt, que nous sommes arrivés à une petite clairière

que je n'avais pas encore explorée. Elle était fraîche et belle à faire plaisir, avec de chaudes couleurs d'été et de douces senteurs de printemps. Mais quelque chose pourtant en altérait la fraîcheur et la grâce.

Dans un coin, à l'ombre de deux grands chênes, se dressait ou plutôt chancelait une maisonnette en ruine, un amas de décombres épars, moussus, grisâtres et croulants. Des chevrons brisés, des lattes noircies gisaient et pourrissaient dans l'herbe verte. La petite cheminée de briques s'élevait encore au-dessus du toit comme par une constante ironie; mais l'ortie et le liseron grimpant avaient envahi l'âtre, et des lézards gris, paresseusement étendus, se chauffaient au soleil sur la pierre du foyer. La porte, à demi arrachée de ses gonds, frémissait au vent avec un bruit prolongé qui ressemblait à une plainte; le châssis de la petite fenêtre, dépouillé de ses carreaux, s'ouvrait terne et noir sur les profondeurs de la forêt, comme un œil béant et vide. Au milieu de ce doux repos, de cette molle fraîcheur, de cette perpétuelle fête de la nature, ces ruines avaient un air d'abandon, de misère et de désolation qui faisait mal à voir.

— Pourquoi laisse-t-on ces décombres ici? dis-je à mon guide; mon oncle pourrait bien les faire abattre, je crois? N'est-il pas propriétaire de cette partie de la forêt?

— Faites excuse, mam'selle. La ligne de propriété de M. le baron ne s'étend que jusqu'à la Croix-des-Pins, en passant par le carrefour des Trois-Chênes. Ici,

c'est le communal ; personne, sans la volonté du conseil, n'a le droit d'y toucher.

— Alors le conseil devrait bien envoyer ici une demi-douzaine de brouettes avec autant de maçons, ou bien il n'a guère souci de la beauté du paysage.

— Ah! mam'selle, je crois bien que M. le maire urait volontiers donné l'ordre de démolir la bicoque, car justement elle rappelle des choses que bien du monde voudrait oublier... Mais il ne le peut pas ; c'est la propriété de Pierre Bauchut, et il reviendra peut-être bien l'habiter quand il sortira... du bagne.

— Du bagne? m'écriai-je avec une sorte de terreur. Cette chaumière a donc été habitée par un criminel, un assassin peut-être?

— Oh! non, mam'selle, répondit Martin avec un sourire. Les choses n'ont pas été si loin que ça ; on n'est pas un meurtrier quand on n'assassine que des perdrix et des lièvres... sur le terrain d'autrui, il faut bien l'avouer.

— Mais, si ce pauvre Pierre n'était qu'un braconnier, comment a-t-on pu alors se montrer envers lui si sévère?

— Ah! justement, reprit Martin, voilà le vilain côté de l'histoire. Je ne puis vous la faire comprendre, mam'selle, qu'en vous la racontant tout du long, si cela ne doit pas vous ennuyer.

— Oh! non, bien au contraire, dis-je en descendant de cheval et en m'approchant des ruines de la cabane.

Martin suivit mon exemple, attacha nos chevaux au

tronc d'un chêne et se tint debout devant moi, allant et venant, pour animer son récit, tandis que je m'asseyais sur une poutre détachée du toit, enfouie dans le gazon et veloutée de mousse.

— Pour lors, mam'selle, reprit mon interlocuteur, il faut que vous sachiez que Pierre Baucheux, dit Poing-de-Fer, était un enfant du pays et de la forêt, un gaillard solide, trapu et carré par la base, capable de renverser un bœuf d'un coup de poing, de mettre une balle dans une feuille de trèfle à cinquante pas, et d'attraper à la course un lièvre qui ne se serait pas excessivement pressé. Il vivait dans cette cabane avec toute sa famille; la commune avait autrefois permis à son père, Joseph Baucheux, de s'établir ici, parce qu'il était bûcheron, et l'on supposait que Pierre l'était aussi. A la vérité, pour pouvoir rester dans cet endroit, il avait même payé quelques centaines de francs à la commune, car il ne tenait pas du tout à s'éloigner du bois où il abattait le jour et braconnait la nuit. Pierre Baucheux avait quatre enfants, un fils et trois filles, tous beaux enfants, bien bâtis, bien éveillés, bien nourris et bien vêtus, grâce à l'industrie de leur père. Vraiment, je crois qu'on n'a jamais vu de gaillard aussi hardi et aussi habile. Tout autour d'ici, il y a du gibier en masse, surtout dans les bois et dans les champs de M. le baron, qui sont bien entretenus et bien gardés. Pierre Baucheux en profitait; il dépistait les chevreuils, il escamotait les lièvres, il faisait des râfles de perdrix, et, quoiqu'on le soupçonnât fort, on ne parvenait pas à le surprendre. Tous les propriétaires d'alentour étaient

furieux, M. le baron surtout. Ce n'est pas qu'il chasse lui-même, voyez-vous, mais naturellement il ne peut pas souffrir qu'on vienne manger son bien et se moquer de lui sur ses terres... C'est bien juste, n'est-ce pas ? Je voudrais bien voir qu'on s'en vînt fouiller dans le nid des poules de ma vieille Marianne, et pourtant je ne peux pas souffrir les œufs. A la fin donc monsieur votre oncle se fâcha tant et si bien, qu'il fit venir de la ville une escouade de gendarmes ; on cerna tout un côté du bois par une nuit froide et sombre. Et qui fut pris à la fin? Ce fut Pierre Baucheux, qui revenait de la maraude avec sa fille et son fils aîné. Le braconnier voulut résister ; il était courageux comme un vieux loup de bois et avait de bonnes armes. Une bataille s'engagea, mais ce ne fut pas long. Le jeune Baucheux tomba bientôt, la gorge traversée par une balle ; le père et la fille furent saisis, après s'être défendus comme des lions et avoir blessé deux gendarmes. On fit incontinent le procès ; et, comme le gendarme maltraité vint à mourir de sa blessure, le tribunal n'entendit pas la plaisanterie et envoya le vieux Pierre aux travaux forcés pour dix ans. La fille Baucheux fut condamnée à cinq ans de prison ; elle les a fait, mais depuis lors on n'en a plus entendu parler. Elle aura appris de vilaines choses au pénitencier et aura fini de se perdre avec les escrocs de grandes villes. Pierre Baucheux se comporta avec la justice comme un loup enchaîné ; il montra le poing, son poing de fer, au président ; il refusa d'avoir un avocat, il maudit la justice, et jura que, si dans dix ans il était encore en vie, il reviendrait au pays pour

se venger. Mais, naturellement, rien n'y fit, et il fallut aller bien loin traîner la chaîne. Ici, ce qui restait de la famille fut ruiné naturellement, quand le père fut pris et le frère aîné fut mort. Les deux plus jeunes filles Baucheux n'avaient déjà plus de mère depuis longtemps. L'aînée des deux, une belle fille de seize ans, qui était très-honnête et très-douce, prit le chagrin et la honte à cœur, n'osa plus se montrer et ne tarda pas à mourir. Elle fut pourtant bien soignée, la pauvre Manette, par M. le curé et sa sœur d'abord, et puis par Mlle Demontreux, qui est une si bonne personne !

— Qu'est-ce que Mlle Demontreux? dis-je en cet endroit du récit.

— C'est une brave demoiselle qui n'est plus tout à fait jeune, répondit le vieillard, qui habite une jolie petite maison blanche avec un grand noyer à l'entrée du bourg, et dont le frère, qui est un grand savant, à ce qu'on dit, habite presque toujours à Paris, dans la grande ville. Vous avez dû voir Mlle Demontreux, mademoiselle ; elle vient tous les dimanches à l'église et s'assied auprès du banc des marguillières de la Vierge ; elle porte ordinairement un petit châle brun, elle a des cheveux un peu gris...

— Ah ! oui, oui, dis-je, je m'en souviens : une petite dame qui a l'air à la fois si content et si tranquille.

— C'est cela même, reprit Martin. Elle fit ce qu'elle put, la bonne demoiselle, qui a vraiment un cœur de sainte, un cœur de mère pour les pauvres ; mais elle ne put pas empêcher la pauvre Manette de mourir. Alors il

ne resta plus, au pays, de la famille de Pierre Baucheux, qu'une toute petite fille de sept ans, qui était de tous la plus sauvage et aussi la plus chétive. M. le curé, Mlle Demontreux, la maîtresse d'école du village, firent tous leurs efforts pour la consoler, l'apprivoiser; rien n'y fit. Fanchette repoussait tous ceux qui avaient pitié d'elle et qui lui voulaient du bien; elle ne se souciait ni de pain blanc, ni d'habits neufs, ni d'images, ni de caresses. On aurait dit que, toute petite qu'elle était, elle en voulait à tous les gens d'ici, pour les malheurs arrivés à ses sœurs, à son frère Jean et à son père. Alors, quand on vit qu'on ne pouvait rien obtenir d'elle par les caresses, ni par la menace, ni par la raison, on pensa que le temps et la misère la changeraient mieux, et on la laissa vivre à sa guise. Une drôle de vie qu'elle mène, allez, la petiote! L'été, elle est presque toujours dans la forêt; elle ramasse des fraises, des champignons, des écorces de chêne, des herbes médicinales, que ses sœurs lui avaient appris à connaître lorsqu'elle était petite. Avec les quelques sous qu'elle en retire des pharmaciens, elle a de quoi se nourrir et se vêtir, et quant à son logement, il ne lui coûte pas gros; elle se loge ici, dans un coin de cette ruine. Quand l'hiver vient, aux premiers froids, elle va trouver la fermière des Grands-Prés, une parente de sa mère. Les gens de là-bas savent ce que cela veut dire; quand ils voient venir la pauvre Fanchette, avec son jupon court, les pieds nus et la tignasse noire emmêlée, ils savent tout de suite qu'il y a de la gelée blanche sur les clairières de la forêt, et

un lit de feuilles sèches autour du tronc des chênes. Du reste, la petite n'est pas embarrassante, et se contente de peu ; elle travaille de grand cœur pour gagner sa pitance. Elle écosse des graines, trait les vaches, tresse des paniers. Malgré tout, comme elle est toujours mal vêtue, boudeuse et farouche, et comme elle a son père au bagne, les gens d'ici ne la regardent point... C'est bien malheureux pour l'enfant, mais aussi voilà ce que c'est que d'avoir un coquin de père...

— La pauvre enfant ! interrompis-je .Il est vrai que son père faisait mal, mais vraiment aussi, les messieurs d'alentour se sont montrés bien sévères ! Pour quelques lièvres de moins, ruiner toute une famille, causer la mort de deux pauvres jeunes gens...

— Si M. le baron vous entendait, vous n'auriez pas beau jeu, mademoiselle, fit Martin en hochant la tête avec une remarquable gravité. Les lièvres, soit dit sans vous offenser, c'est un objet de propriété, comme les moissons, les futaies, les vignes. Et celui qui touche à la propriété d'autrui, surtout pour en profiter, n'est qu'un malhonnête homme. Voilà tout ce qu'on peut dire de Pierre Baucheux, et je le dis.

— Il le dit, ce vieillard ; elle le dit, la demoiselle ; ils le disent tous !

Tels furent les mots que prononça en ce moment, derrière moi, une voix jeune et frêle, mais tremblante et amère, avec un accent dont je ne pourrais exprimer la poignante tristesse et la douloureuse indignation.

Je me retournai vivement, une toute jeune fille, une

enfant de treize ans environ, était debout derrière nous, à l'ombre d'un des chênes, sur la pierre du foyer en ruines, d'où les lézards s'étaient enfuis parce qu'un nuage cachait le soleil. Sa jupe rouge en lambeaux effleurait les briques noires de l'âtre, un des chevrons du toit écroulé s'inclinait au-dessus de sa tête, un lambeau d'image sainte, encore cloué au mur et agité par le vent, effleurait son front et ses cheveux. Je reconnus aussitôt Fanchette Baucheux, à ses pieds nus, à sa jupe courte, à sa « tignasse noire emmêlée, » pour me servir des expressions caractéristiques du vieux Martin. Elle marchait doucement sur l'herbe et nous ne l'avions pas entendue venir ; notre conversation, qu'elle avait surprise, l'avait irritée ; il était facile de le voir à l'éclat de son regard concentré et sauvage, à la brusque contraction de ses lèvres, aux plis orageux de son front. Mais il y avait sur ses traits, dans tout son extérieur, dans son attitude même, une expression de délaissement, de lassitude et de faiblesse, qui m'alla au cœur et me fit venir les larmes aux yeux. L'orpheline dédaignée, isolée, debout à l'abri du toit brisé, sur la pierre du foyer éteint, devenait en ce moment une sœur pour l'orpheline moins malheureuse, moins isolée, qui avait retrouvé un bon parent pour guide, un château pour patrie, mais à laquelle manquaient toujours le foyer et le cœur maternel.

Fanchette nous considéra un instant en silence, de son regard étrange, brillant et courroucé ; puis elle soupira brusquement et nous tourna le dos pour s'éloigner. Elle fit quelques pas sur l'herbe, en murmu-

rant d'une voix basse, pénétrante et triste, avec un accent gros de larmes, ce refrain d'une chanson populaire souvent répétée par les paysans d'alentour : *Au logis de mon père, nous étions trois filles*. Mais, tout en s'éloignant, elle chancelait sur l'herbe, et j'aperçus presque aussitôt une large tache de sang sur la pierre de l'âtre où elle avait posé ses pieds.

— Qu'as-tu, ma fille? tu es blessée? lui cria Martin, auquel j'avais fait remarquer la démarche chancelante de Fanchette.

— Ne vous mettez pas en peine, lui cria-t-elle rudement. Est-ce que les honnêtes gens comme vous peuvent s'intéresser à la fille d'un malhonnête homme ?

En disant ceci, elle fit quelques pas encore. Puis nous la vîmes pâlir, et la douleur la força de s'arrêter.

J'étais beaucoup plus leste que Martin, naturellement ; je courus à Fanchette, elle eut beau se défendre, je saisis sa petite main maigre et brune qui s'appuya bientôt, en tremblant, sur ma manche de fin drap bleu. Je vis qu'elle souffrait beaucoup, et je la fis asseoir sur l'herbe. Elle avait une profonde entaille à la plante du pied ; sans doute elle avait marché sur une pierre tranchante ou sur un éclat de verre brisé au milieu des ruines de la demeure paternelle.

— Il faut vous reposer et vous soigner, mon enfant, lui dis-je. Votre blessure n'est pas dangereuse, mais si vous perdiez encore beaucoup de sang, vous pourriez faiblir, et...

— Qu'est-ce que cela fait? dit-elle tristement. Les gens d'ici ne me verront pas souffrir, et peut-être bien

ils ne me tourmenteront plus, quand ils me trouveront ici, froide et morte.

— Mais moi, je ne suis pas d'*ici*, lui dis-je en souriant, ou, du moins, j'y suis tout nouvellement arrivée.

— Mais celui-ci, désignant du doigt mon compagnon, vous a conté l'histoire, et...

— Et je n'en ai eu qu'une plus grande envie de pouvoir vous consoler, vous protéger et vous servir... Tout à l'heure, je ne savais pas que vous étiez là, Fanchette, ne m'avez-vous pas entendue?...

— Oui, dit-elle en me jetant un regard plus doux et presque reconnaissant, et c'est pour cela que je me laisse à présent toucher et soigner par vous, mademoiselle. Si vous n'aviez fait que nous railler et parler mal de nous comme les autres, j'ai beau souffrir beaucoup, je me serais sauvée, et je serais allée mourir au plus épais du bois.

Ayant ainsi obtenu la permission de Fanchette de procéder à l'opération, je me mis aussitôt à l'œuvre. Martin alla puiser de l'eau dans sa casquette de cuir à une source peu éloignée. Je lavai la blessure avec un coin de mon mouchoir, puis je voulus la bander, malheureusement le linge nécessaire me manquait pour cela. Mais je sacrifiai sans hésiter le mouchoir de fine batiste brodée à jour qui complétait l'une des douzaines de mon nouveau trousseau, et que j'avais eu le tort d'emporter dans ma promenade champêtre, au lieu de le réserver pour les grandes occasions.

Je n'avais point non plus de ruban pour fixer le ban-

dage autour du pied et de la jambe de la petite; mais la banderole de soie bleue de mon feutre gris me fournit une splendide ligature, au grand étonnement de Fanchette, qui ne pouvait comprendre comment je mettais ainsi le plus bel ornement de mon chapeau à son service, et qui répétait, d'une voix tremblante et étonnée:

— Mais il sera sali... Mais je ne pourrai pas vous le rendre!... Un ruban de soie!... Un si beau ruban!

— Et maintenant, dis-je quand le pansement fut fini, il faut aller vous reposer un peu sur votre lit, petite.

— Je veux bien, répondit-elle.

Elle se leva en s'appuyant sur mon bras, fit quelques pas avec peine, et se dirigea vers le coin obscur des ruines qui lui servait d'abri.

Les larmes me jaillirent des yeux au moment où je pénétrai dans le pauvre petit coin où l'enfant avait établi sa demeure. A l'un des angles de la petite maison, deux murs inclinés s'étaient appuyés l'un contre l'autre et réunis au sommet, et formaient une sorte de tente ou de toiture. Un amas d'herbes et de feuilles desséchées occupait l'extrémité de ce pauvre petit coin, d'où l'on pouvait contempler quelques échappées de ciel bleu à travers les interstices des pierres désunies, et où la pluie pénétrait sans doute, lors des violents orages de l'été. L'enfant avait étendu en cet endroit une vieille couverture, dressé à côté un escabeau branlant, roulé un châle en lambeaux sous sa tête; c'était là qu'elle se réfugiait pour dormir. Pourtant un objet d'or, reluisant sur le mur, attira d'abord mes regards. L'enfant sau-

vage et abandonnée, à laquelle sa famille n'avait guère donné de leçons de piété et de vertu, ne possédait pas même un crucifix qui pût être pour elle une consolation et une protection dans sa vie solitaire, Mais elle conservait apparemment un respect instinctif, une confiance vague, se rattachant à la croix qu'elle avait vu briller de loin et de loin honorer. Aussi avait-elle attaché à la muraille, au-dessus de son lit de feuilles, la croix d'or de sa mère, qui lui était restée au milieu de tous ces désastres, et dont elle ne s'était point séparée, même pour alléger sa grande et profonde misère. Soit qu'il n'y eût réellement que d'honnêtes gens au village, soit que personne ne s'attendît à trouver un objet de quelque valeur dans ces misérables ruines, ou ne se souciât d'errer dans cet endroit mal famé et solitaire, le doux souvenir des jours meilleurs, l'unique bijou de l'enfant, n'avait pas été enlevé. Fanchette me dit qu'elle le regardait toujours avant de s'endormir, et qu'en le regardant, il lui semblait revoir sa mère.

Je la vis s'étendre sous sa couverture en lambeaux, sur son lit de feuilles, je l'engageai à dormir.

— Je ne pourrai pas ramasser de fraises demain, murmurait-elle tristement, et c'est jour de marché, j'aurais bien pu en vendre.

— Tranquillisez-vous, dis-je, tant que votre pied vous fera mal, j'enverrai quelqu'un du château vous porter du pain, de la soupe...

— Non, non, s'écria l'enfant en se dressant, toute pâle et irritée, sur son lit. Les gens du château sont des méchants ; ils rient de moi, ils me montrent au doigt,

ils ont fait mourir mon frère et Manette... Je ne veux pas les voir, j'aime mieux mourir de faim ici.

— Eh bien alors, je vous apporterai tout cela moi-même... Le voulez-vous bien, Fanchette?... voulez-vous me donner votre main, et me dire que vous serez contente de me voir?

La petite a alors laissé tomber sa main brune dans les miennes, et quelques larmes ont monté à ses yeux, jusqu'alors secs, brillants et farouches.

— Je ne croyais pas, a-t-elle dit d'une voix basse et émue, qu'il y aurait encore quelqu'un au monde pour s'occuper de moi, me sourire et me parler... Mais vous faites, vous, ce que les autres ne font pas, parce que vous êtes si bonne, et en même temps si belle... Mais, comme vous êtes bonne et belle, vous serez malheureuse au château, c'est moi qui vous le dis ; il n'y a là que des méchants. Comment vous appelez-vous?

— Marie.

— C'est ainsi que s'appelait ma mère. Si les morts pouvaient voir ce qui se passe dans le monde, je croirais que c'est ma mère qui vous a envoyée aujourd'hui... Vrai, bien vrai, je serai contente de vous voir. Adieu, mademoiselle Marie.

— Adieu, ma petite Fanchette.

Nous nous sommes quittées ainsi ; je suis allée retrouver mon guide et ma monture. Je suis revenue lentement, pensant toujours au triste sort et aux étranges manières de Fanchette. Je souris encore en me disant que, selon toute apparence, elle se montrera mauvais prophète et qu'il n'y a pas de raison pour que je sois malheu-

reuse au château. Mon cousin n'est pas rentré ce soir; c'est dommage, je lui aurais conté toute l'histoire en confidence; il m'aurait aidée sans doute dans l'accomplissement de mes bonnes intentions. Mais je n'oublierai point ma promesse à Fanchette; dès demain matin, je me mettrai en route pour la clairière, avec une petite provision de soupe, de viande, de lait, de pain. Je suis certaine de pouvoir le faire en toute liberté, car la cuisinière met chaque jour de côté les restes pour les pauvres du village. Mais comme Mme Letellier rira, si elle me voit partir un panier au bras, un petit bidon à la main! Qui sait si mon oncle ne rira pas aussi? Et mon cousin?... Peut-être... Mais non, il a un cœur noble et désintéressé, il ne se préoccupe guère de la conservation du gibier, quoiqu'il aime fort la chasse; il doit connaître l'histoire de Pierre Baucheux, et je suis sûre qu'il ne rira pas, lorsque je lui conterai celle de Fanchette. Cependant, si mon oncle allait se fâcher? Cela ne se peut pas; il est juste et compatissant au fond; il ne pourrait s'empêcher de plaindre la fille, après avoir justement puni le père. Trêve à toutes ces hésitations; pensons à l'orpheline et prenons courage. Les chrétiennes d'autrefois prouvaient leur foi et leur charité en ensevelissant les martyrs, en se présentant bravement au chevalet de la torture; si je ne puis plus déployer les miennes qu'en portant courageusement, aux yeux de tous, une pinte de bouillon et une grosse miche, ce n'est pas ma faute, c'est celle des humbles temps d'aujourd'hui.

Voici quelques jours déjà que j'ai négligé mon journal, et j'ai une bonne excuse assurément. Le château a cessé d'être, comme il l'était dernièrement, un peu morne et un peu vide, grave et silencieux ; en ce moment, on y cloue des tentures, on y suspend des lustres, on y transporte des fleurs, on y prépare un bal ; tout ceci s'explique en deux mots, Nathalie arrive. Je n'avais guère besoin, le dernier jour où j'ai écrit ici, de me tourmenter d'avance du sourire et du geste que Mme Letellier pourrait faire lorsqu'elle me verrait traverser la cour, portant, en grande pompe, une pinte de bouillon à Fanchette Baucheux. Le lendemain matin, à l'heure où je me mettais en route pour la maisonnette du bois, Mme Letellier n'était plus au château. Elle en était partie pour aller à la rencontre de sa fille qui, abrégeant par son ordre son voyage en Suisse, était revenue à Paris. Rien que l'annonce de ce retour a mis toute la maison en rumeur. La femme de chambre a fouillé tous les cartons et les armoires, Mme Letellier avait déclaré que, sans doute en arrivant de voyage, mademoiselle n'aurait plus une seule robe à porter. La femme de charge et le tapissier de la ville voisine ont hâté aussi les travaux de leur département, car Mme Letellier avait profité de l'absence de l'enfant gâtée pour lui faire meubler à neuf ce qu'elle appelle un cabinet d'étude, mais ce qui, à proprement parler, n'est qu'un petit salon. Je me suis étonnée un peu de ces coûteux préparatifs, qui feraient supposer que Mme Letellier et sa fille ne quitteront jamais mon oncle et peuvent se permettre, par conséquent, de songer à

une installation durable, voire définitive. Mais il ne m'appartient pas, en des matières de ce genre, de vouloir pénétrer les intentions d'autrui. J'en reviens aux démonstrations de tout genre qu'a suscitées ici la prochaine arrivée de Nathalie. C'est mon oncle surtout qui s'en est montré fort aise; il paraît beaucoup aimer son autre nièce, qui est, assure-t-on, si aimable, si élégante et si jolie; et s'il m'appelle, moi, *sa Raison*, il la nomme *sa Gaieté*. Et il dit maintenant avec un ton de plaisanterie affable et joyeuse qu'il est tranquille sur son sort futur, et très-certain de s'être fait une bonne provision de plaisir et de bonheur pour l'hiver, parce que sa raison et sa gaieté s'arrangeront fort bien ensemble.

Mon cousin Emmanuel se trouvait là, lorsque son père a prononcé ces mots; je ne sais pourquoi il n'en a pas paru, lui, aussi sûr. Il a secoué légèrement la tête, je croirais presque qu'il a soupiré, puis il est sorti de la chambre sans rien dire avec un air très-étrange, un air affligé et inquiet. Assurément mon cousin me fait injure s'il me croit capable de jalouser les avantages divers, d'envier le sort de cette brillante, et belle, et heureuse compagne, que le destin m'envoie. Elle possède, il est vrai, un seul, un bien doux bonheur que je pourrais lui envier : elle n'est pas orpheline, elle a une mère qui veille sur tous ses pas, qui essuie toutes ses larmes, qui comble tous ses désirs. Mais tous les autres trésors dont elle jouit sont pour moi peu de chose; je renoncerais sans chagrin aux robes de soie et de gaze, aux bijoux et aux guirlandes, et même à mon

amazone bleu et gris qui me plaît pourtant bien fort; je m'éloignerais sans chagrin des salons dorés, des grands châteaux, des parcs splendides, je n'ai jamais rêvé qu'une petite maison blanchette, simplette, avec une treille de raisins, comme celle que nous avions à La Barre, ou avec de vieux poiriers aux branches moussues comme celle de Mlle Demontreux, que j'ai tant regardée hier. Je la retrouverais encore avec espoir, avec amour, avec délices, notre humble existence d'autrefois, notre chère, et douce, et sainte médiocrité. Et, naturellement, ce n'est pas avec de pareils goûts, de semblables désirs, que je puis envier les parures, les succès, les toquets et les frisons de Nathalie.

Mais je n'ai peut-être pas découvert la vraie cause du trouble qui paraissait agiter mon cousin. Le fait est qu'il ne paraît que médiocrement content du prochain retour de Nathalie.

Je dirais même, si la comparaison n'était un peu outrée et susceptible d'une interprétation méchante, qu'il me fait l'effet d'un paresseux écolier, ayant compté sur de longues vacances, et qui voit tout à coup ses jouissances abrégées et ses espérances détruites par quelque contre-ordre fâcheux qui le rappelle au rudiment... Allons, j'ai presque envie d'effacer ceci, c'est injuste, c'est méchant. Avant tout c'est faux, sans doute. Mon cousin Emmanuel peut avoir quelque autre sujet de mécontentement; mais quel motif pourrait-il avoir pour se montrer triste et inquiet du retour d'une parente, d'une amie, de cette Nathalie

que tout le monde dit si gracieuse, si aimable et si charmante, avec son gai et fin visage, son joli sourire et ses beaux cheveux blonds ?

Je l'ai vue enfin cette merveille, cette reine, ce lutin de La Trèche ! Je l'ai trouvée telle qu'elle est, c'est-à-dire aimable, gracieuse, très-vive, très-blanche et tout à fait jolie. J'en avais un peu peur ; mais, aussitôt que je l'ai regardée, elle m'a pris la main, et il me semble que je l'aime déjà. En quittant Paris, ces dames ont fait la plus extrême diligence, ne se reposant ni nuit ni jour, pour arriver plus tôt. Nous ne les attendions pas ce soir-là, et, après avoir pris le thé, nous nous promenions sur la terrasse, lorsque nous avons vu paraître, au bout de l'avenue au-dessus des flancs poudreux d'une calèche de louage de la ville voisine, un beau nuage bleu surmonté d'un léger plumet blanc. C'était Nathalie, dont la robe d'organdi aux fleurs d'azur avait une telle splendeur et une telle ampleur, qu'elle couvrait à moitié et éclipsait presque la robe de moire brune de sa mère, modestement blottie à côté, dans un coin. Mon oncle, d'étonnement, a laissé tomber sa canne, à cette vue. Mon cousin, qui venait de me prendre par la main pour me conduire jusqu'au grand vase de marbre où fleurissait un pélargonium d'une espèce nouvelle, s'est arrêté, a brusquement lâché ma main, et s'est reculé en devenant fort pâle. Pendant ce temps, la calèche roulait toujours ; elle s'est arrêtée enfin, et le beau nuage bleu a touché terre. Alors un fin voile de gaze blanche s'est relevé, et nous avons vu apparaître le

5.

plus fin, le plus mignon visage. A la fois blanc de lait, couleur de rose, éclairé par des yeux bleu pervenche, égayé par un sourire de perles, couronné par des touffes de boucles d'or, tel il nous a paru souriant, caressant, limpide. Quelle vive et gracieuse personne que cette Nathalie ! En un clin d'œil elle a baisé la main de mon oncle, fait une maligne révérence à mon cousin, serré la main de mon humble personne, fait des signes de bienvenue à Rose, à Suzanne et à Théophile, et trouvé encore le temps de dire un mot aimable à chacun de nous. Ensuite elle a naturellement été entourée un peu par tout le monde, et je n'ai pu la contempler, l'admirer, que de loin. Mais après le souper mon oncle s'est tourné vers nous : « Allons, fillettes, a-t-il dit, faites un peu connaissance. Deux petites corvettes de votre genre, faisant voile aux côtés d'un vieux brick de guerre démâté, ne peuvent s'accoutumer trop tôt à manœuvrer à l'unisson et à voguer de conserve... Allez vous promener ensemble, vous vous trouverez plus à votre aise lorsque vous ne serez pas auprès des vieux. » Nathalie s'est levée alors, et m'a tendu la main avec un de ses jolis sourires. Je l'ai suivie en rougissant ; il me semblait presque que j'avais peur.

— Faites-moi voir votre chambre, mademoiselle Marie, m'a-t-elle dit lorsque nous nous sommes trouvées dans le vestibule. Il me semble que c'est dans votre chambre que je ferai le plus vite connaissance avec vous. Là, je saurai mieux découvrir ce que vous aimez, ce que vous pensez, ce que vous êtes.

Les paroles de Nathalie ne m'ont naturellement

guère rassurée. Je l'ai néanmoins, aussi gracieusement que possible, introduite dans mon appartement, et elle a contemplé quelques instants, sans me parler, le bénitier suspendu au mur au-dessus du petit portrait de ma mère, le bouquet de fleurs des champs déposé sur la table dans un vase de verre bleu, le gros bas de laine que je tricote pour Fanchette, et que je croyais cependant bien caché sous une pile de mouchoirs.

— A présent je suis renseignée, m'a-t-elle dit en riant et en m'embrassant ; vous êtes une charmante personne toute pieuse, et aimante, et bienfaisante, et modeste, dont tous les habitants de la maison ont bien raison d'être épris, et qui me fera un grand bien et un grand plaisir si elle veut m'accepter pour amie.

Je lui ai répondu avec une sincère satisfaction que j'avais précisément la même prière à lui adresser, et que, dans la position où je me trouvais actuellement, son amitié était la chose que je désirais le plus au monde et qui pouvait me procurer le plus de joie et de secours dans l'avenir.

— Ainsi, c'est bien entendu, nous serons amies? a-t-elle dit en serrant le bout de mes doigts de sa main douce et mignonne et en attachant sur moi son regard pénétrant, fin et clair. Quant à l'avenir... c'est une chose étrange. Vous m'en parlez précisément. Il faut que je sois franche avec vous, si je dois être votre amie : maman croit que vous y pensez beaucoup.

— A quoi ? ai-je répliqué étonnée, à l'avenir?

— Oui, vraiment, et quand on est sage et posée comme vous, c'est une préoccupation bien naturelle.

— Oh ! non, non, je n'y pense point : je songe plutôt au passé, me suis-je écriée. Le passé a eu tant de charmes, tant de douceurs pour moi. Il y a de ces affections qui jamais ne se remplacent et jamais ne s'oublient....

Et je n'ai pas pu achever ; le nom de ma mère venait sur mes lèvres, et j'avais déjà des larmes dans les yeux.

Nathalie a paru touchée et m'a doucement pressé la main.

— Je conçois bien vos regrets et votre amour de ce qui n'est plus, a-t-elle dit ; mais pour ce qui n'est pas encore, ne faites-vous pas de projets, de rêves?

Un sourire étrange a en ce moment passé sur son beau visage ; je me suis tout à coup senti froid. Si elle eût ajouté « de calculs, » je ne me serais pas étonnée. Elle croit sans doute, elle aussi, que mon état de dépendance m'humilie, que ma pauvreté me pèse, et que je compte avec désir, avec amour, sur les bienfaits de mon oncle ou sur je ne sais quelles chances inconnues qui me permettraient d'être riche à mon tour, d'être libre et de briller.

Cette supposition m'affectait douloureusement ; mais il aurait été aussi puéril que maladroit d'en montrer du dépit, de la colère.

— Non, ai-je répondu simplement avec beaucoup de calme, je ne rêve pas, je n'ai jamais rêvé, et je ne fais plus de projets depuis que je n'ai plus de mère. Je me trouve encore heureuse d'avoir de pieux devoirs à remplir et la protection de Dieu à espérer. Notre

Père céleste fera de moi ce qu'il voudra, je m'en remets en tout à sa bonté infinie. Il ne m'a jamais abandonnée, et pour m'avoir donné des amis tels que mes parents de la Trèche, tels que vous, Nathalie, je n'ai qu'à le remercier et à le bénir.

Nathalie me regardait attentivement pendant que je parlais ainsi. Je crois que l'expression de mes traits, de mon regard, l'a convaincue de la sincérité de mes paroles.

— Vous avez un bien bon cœur et une âme bien généreuse, m'a-t-elle dit en me prenant la main pour examiner de près le dessin de mes manchettes de dentelle. J'étais presque sûre que maman se trompait, et ce n'est pas étonnant ; à son âge on a de mauvais yeux... Et pourtant, et pourtant, a-t-elle continué en penchant, pour mieux rire, sa tête blonde sur le dos de son fauteuil, personne ne viendra à bout de lui persuader qu'elle a besoin de lunettes... Mais voyons, chère Marie, vous venez de me parler à cœur ouvert, et vous avez eu raison, dites-moi quelque chose encore, un de vos tout petits secrets. Vous me dites que vous remerciez Dieu pour la protection qu'il vous accorde : mais, en le remerciant, ne lui demandez-vous rien aussi?

— Si, je lui demande de me conserver les amis qu'il me donne, et de m'accorder la grâce de leur être utile, si cela se peut.

— Et c'est tout?... rien de plus?... Et point de promptes fiançailles?... Pas de brillante et heureuse union?

— Oh ! non, non, je n'ai encore jamais pensé au

mariage, m'écriai-je. Comment le pourrais-je? Je n'ai que dix-sept ans.

— Eh bien! moi, j'en ai à peine dix-huit, et j'ai déjà été demandée quatre fois, ma chère, dit-elle en redressant sa fine taille avec dignité, comme si cette révélation ajoutait pour moi quelque chose à l'éclat de son front blanc et de ses yeux bleus, à la grâce enfantine de ses boucles blondes.

— Cela ne m'étonne guère, ai-je dit. Comment ne voudraient-ils pas vous épouser, ceux qui vous voient si aimable et si belle? Mais moi, songez-y donc, je ne suis qu'une petite sauvage, une petite pensionnaire qui vient de quitter son couvent, qui le regrette et qui y retournerait sans peine, s'il ne fallait pas pour cela quitter le vieil oncle, le bon cousin et vous, que je connais à peine et que j'aimerai tant, j'en suis sûre, et les douces joies que je me suis faites ici, avec ma belle Roxane, mon habit d'amazone, les visites aux pauvres et mes belles roses moussues que je soigne avec tant de plaisir.

— Et dont, entre parenthèse, vous avez mis une si belle corbeille dans ma chambre, dit-elle en se levant pour m'embrasser. Bon Dieu! chère Marie, comme vous arrangez tout cela! Votre cœur est bien rempli. Combien d'objets divers et de diverses personnes vous y faites entrer : votre oncle et les roses, Emmanuel et Roxane, les pauvres et moi! Allons, j'espère que tout cela fera une bonne et joyeuse compagnie... Mais je suis contente, Marie, contente... et tranquille pour vous. Il faut ne désirer rien pour pouvoir être heureuse. Mon

Dieu! je me rappelle le temps où je désirais une garniture de dentelle à mon paletot de velours. Combien j'ai souffert et j'ai langui jusqu'à ce que maman me l'ait donnée!... Mais vous ne désirez rien, je le vois, bonne Marie, et vous vous contentez de peu. Aussi l'on vous donnera beaucoup, et moi d'abord je vous donne mon cœur, et vous verrez, vous verrez comme vous serez heureuse!

Là-dessus, notre conversation a cessé d'avoir le tour confidentiel qu'elle avait pris d'abord, parce que Nathalie a commencé à me détailler tous les projets qu'elle faisait pour notre commun bonheur. Elle m'a parlé du bal très-prochain que mon oncle va donner à l'occasion de son retour, des visites que nous ferons ensemble dans les châteaux, de nos futures promenades. Puis, sous prétexte de me piloter, comme elle le dit, empruntant en riant une des expressions de mon oncle, elle m'a dépeint avec tout son esprit et sa piquante vivacité le caractère, les habitudes, les traits et les ridicules de ceux de nos voisins avec lesquels nous allons avoir de fréquentes relations. Deux longues heures ont passé pendant cet entretien sans que je les aie senties fuir, sans que j'aie pu les regretter. Je viens de quitter Nathalie à la porte de sa chambre, en lui souhaitant le bonsoir et en l'embrassant avec une véritable tendresse, et je me retrouve ici pensant à elle, enchantée et émerveillée comme les autres de sa grâce, de sa vivacité, de son esprit. Ce qui m'inquiète seulement et m'afflige en elle, c'est qu'elle paraît aimer considérablement les plaisirs et la parure, et qu'elle parle de sa

mère avec une singulière légèreté. Mais est-il bien facile de respecter profondément Mme Letellier, avec ses airs pincés, ses manières prétentieuses, ses dentelles et ses volants? Et n'est-il pas naturel de vouloir paraître et briller quand on est si élégante, si aimable et si jolie?

Les dernières voitures qui emmènent nos invités roulent encore sous les arbres de l'avenue; les grandes portes se referment l'une après l'autre à la fin d'une nuit de bruit, de joie, de mouvement et de rumeurs, à la fin d'une nuit de fête. Il est trois heures du matin, et pourtant je n'ai pas envie de dormir. Il me semble que les accords de l'orchestre bruissent encore à mes oreilles; l'éclat des lumières, les pénétrantes odeurs des massifs d'arbustes, des corbeilles fleuries, m'ont porté à la tête et me donnent presque le vertige. Mon cœur bat violemment, mon front brûle, mes lèvres fredonnent instinctivement un air de valse. Ce n'est pas en cet état que je puis songer au repos, me recueillir, prier Dieu. Je vais ouvrir ma fenêtre et quelque temps songer, m'examiner, réfléchir, à la seule clarté de la lune qui argente les feuillages du parc et trace de grandes raies d'ombre sur mon tapis. Et quand je serai plus tranquille, j'écrirai. Un premier bal est chose assez grave dans la vie d'une jeune fille pour qu'on doive en garder le souvenir, et d'ailleurs ce ne sera pas ma mémoire que je consulterai, que je mettrai à jour, ce sera peut-être aussi ma conscience.

Nous étions vraiment belles, Nathalie et moi, ou du

moins on nous a trouvées telles, ce soir, au moment où, après avoir achevé notre toilette, nous sommes descendues pour recevoir les hôtes à l'entrée du grand salon. Nathalie surtout était belle, elle était si bien parée! Avec sa double robe de tulle rose, relevée par des cordons de perles, son fil de perles au cou et sa guirlande dans les cheveux, on l'eût dit vêtue d'un de ces beaux nuages roses nacrés d'argent et ourlés d'or qui flottent vers le couchant dans les beaux soirs limpides.

Ma robe de tarlatane blanche, toute bouillonnée, était, comme l'a dit Mme Letellier, une onde, un souffle, une vapeur; et ma jupe de gros de Naples blanc lui donnait de si jolis reflets argentés! Oh! me serais-je jamais attendue, il y a six mois, à me voir un jour vêtue de cette parure de princesse? Et puis, je m'étais donné aussi un innocent plaisir. Je n'avais pas de bijoux ni de perles à mon front, à ma ceinture, à mes bras, mais rien que des roses, de vraies roses de mon parterre. C'était le bon vieux Jérôme, un véritable ami, qui m'avait fait cette galanterie. Une belle rose du roi sur mon front, entre mes bandeaux; deux grappes de boutons pour mes épaules, un bouquet de roses à ma ceinture, voilà le joli présent qu'il m'avait préparé et qu'il me renouvelait d'heure en heure. Je n'ai presque pas besoin de vous dire que mon oncle, en m'apercevant, est retombé dans un de ses étonnements. La parure de Nathalie n'a causé à personne la même stupéfaction; chacun est accoutumé à la voir rayonnante et belle. Mais pour moi, il en est autrement. Chaque jour mon ho-

rizon s'étend; l'on voit pousser mes ailes; je sors peu à peu de ma chrysalide et me sens devenir papillon. O pauvre papillon timide, incertain, isolé, ne va pas t'enivrer et t'égarer sur les fleurs de ce monde inconnu, et brûler tes ailes naissantes à ses rayons perfides!

Tandis que mon oncle louait à perdre haleine sa petite *corvette*, qui avait ce jour-là, disait-il, arboré tous ses pavillons, Mme Letellier, sans l'écouter, s'est adressée à mon cousin.

— Eh bien, Emmanuel, a-t-elle dit, comment trouvez-vous Marie?

Je ne comprends pas, je l'avoue, pourquoi elle lui a adressé cette question, ni surtout pourquoi elle a attaché sur lui, en parlant, un regard si clair, si pénétrant et presque étrange, qui m'a rappelé celui de Nathalie, dans notre première conversation intime, cherchant à scruter et à pénétrer le mien.

— Je trouve la toilette de ma cousine fort seyante et de très-bon goût, a-t-il dit; autrement, je trouve que notre chère Marie ne change point. Elle a un genre de grâce et d'agrément qui lui appartient en propre, qui ne l'abandonne jamais, et qui ne dépend point, par conséquent, de la couleur de sa robe ou du style de sa coiffure.

Ce compliment d'Emmanuel m'a fait beaucoup de plaisir, mais je ne sais s'il en a fait autant à Mme Letellier. Elle a paru étonnée d'abord, puis elle a légèrement pâli et appelé Nathalie pour donner un nouveau tour aux boutons de roses qui formaient sa coiffure. En cet

instant les invités ont commencé à paraître, et je me suis d'abord sentie si émue, si gênée, je dirais presque si malheureuse! Qu'y a-t-il d'étonnant? Un duc, des barons, des comtesses, un banquier millionnaire, un général et deux procureurs du roi, et des jeunes filles fort à la mode et des dames qui vont à la cour! Tout cela dans le salon de mon oncle, auprès de moi, pauvre petite inconnue, tout cela pouvant figurer avec moi dans un quadrille, ou s'adresser à moi pour me demander une tasse de thé, un tabouret, une épingle, ou simplement pour me dire bonjour. Par bonheur, mon cousin s'est approché de moi avant qu'on commençât le premier quadrille.

— Aimez-vous la danse, cousine? m'a-t-il dit.

— Je ne sais presque pas danser : les quadrilles seulement. Je ne sais pas... et franchement...je n'oserais pas danser de polkas ni de valses...

Je me sentais rougir en disant ces mots ; je ne pouvais, sans honte véritable, me figurer partant au bras d'un inconnu, accepté en confiance par cela seul qu'il a un habit noir, des gants blancs, des cheveux lustrés et un nom recommandable ; puis sautant et tourbillonnant avec lui sans gêne, sans crainte, comme s'il eût été de longue date mon ami et mon compagnon. Je craignais pourtant que mon cousin ne se moquât de moi en voyant mon embarras et ma rougeur ; mais, bien au contraire, il m'a souri avec une expression tout à fait aimable et joyeuse.

—J'aurais bien voulu danser ce premier quadrille avec vous, reprit-il vivement. Petite cousine, vous ne me

l'auriez pas refusé, j'espère? Mais je suis le fils de la maison, plaignez-moi, Marie. Les devoirs de l'hospitalité veulent que je fasse sauter d'abord cette personne un peu mûre que vous voyez là-bas, assise auprès du buisson d'azalées, et qui est la fille de la duchesse N...; ensuite, cette jeune personne coiffée en chien bichon qui se distingue par une traîne si longue et des allures si excentriques, mais dont le père remue des millions et administre quelques-unes de nos rentes... Oh! l'esclavage du monde, cousine, les fers voilés de fleurs, les entraves dorées!... Vous ne les connaissez guère encore: puissiez-vous ne les connaître jamais!... Mais je vous déclare, à la face de toutes les duchesses et baronnes, banquiers et *banquières* qui sont ici, que nulle puissance au monde ne m'empêchera de vous demander le troisième quadrille. En attendant, il faut que vous ne vous ennuyiez pas, que vous figuriez dignement au premier rang de ce bal, comme il convient à la nièce bien-aimée de mon père, au joyau de notre famille. Deux de mes amis, qui sont des hommes de goût et de mérite, désirent vous être présentés. Si vous voulez m'en croire, vous les accepterez pour danseurs... en m'attendant, n'est-ce pas, Marie?

J'aurais voulu refuser, dire que je ne m'ennuierais point, ce qui était vrai aussi, car j'avais beaucoup à faire en considérant l'aspect des salons, les parures des invitées, tout ce mouvement, ces groupes, ce spectacle si nouveau pour moi; mais Emmanuel ne voulut rien entendre, et je ne pus que le remercier de sa prévoyance et de sa bonté, ce cher cousin.

— Mais Nathalie? lui dis-je. Ne danserez-vous pas avec elle? Ne lui présenterez-vous pas de danseurs?

— Oh! Nathalie est ici en pays de connaissance. Et d'ailleurs elle sait prendre soin d'elle-même, ajouta-t-il en souriant. Regardez-la plutôt.

Je me retournai alors et je vis en effet ma charmante compagne, suivie de deux de ses amies qu'elle effaçait complétement en parure et en beauté, se promener au fond de la galerie, entourée d'une foule d'habits noirs, de gilets blancs et de favoris lustrés auxquels elle distribuait tour à tour les plus gracieuses de ses inclinations et les plus rayonnants de ses sourires.

— C'est le comte de B..., le baron N..., le colonel P..., le marquis d'O..., me dit mon cousin, mettant pour moi un nom sur tous ces visages. Vous voyez que Nathalie ne manque pas de partenaires ni d'adorateurs. Qu'importe qu'il y en ait un de moins? Celui-là, croyez-moi, passera inaperçu dans la foule.

Il me sembla que la voix d'Emmanuel, en prononçant ces mots, avait pris une expression légèrement ironique et amère. Mais il s'éloigna, et revint bientôt suivi de ses deux amis qu'il me présenta tour à tour, et avec lesquels ensuite j'ai dansé les deux premiers quadrilles. L'un était un jeune avocat de la ville voisine, qui a déjà une fort belle réputation, et auquel j'ai trouvé en effet infiniment de tact, de politesse et d'esprit. Je me suis sentie un peu surprise en entendant prononcer le nom de l'autre, M. Ferdinand Demontreux. Ce nom m'a rappelé aussitôt la vieille demoiselle aux boucles blanches et au petit châle brun que je vois chaque dimanche à

l'église, et sa petite maison aux vieux poiriers que je lui envie si fort. Comment ce monsieur, d'un âge incertain il est vrai, mais de taille svelte, de manières franches, simples et aisées, avec un visage brun très-ouvert et un son de voix des plus agréables que j'aie jamais entendus, pourrait-il être ce grave personnage, ce savant professeur dont on parle tant, et auquel le village s'enorgueillit d'avoir donné naissance? Les savants ne sont-ils pas toujours vieux, gourmés, pesants, portant lunettes? Les professeurs dansent-ils? Telles étaient les questions que je m'adressais en allant prendre ma place au quadrille, conduite par M. Demontreux. Et je n'ai pas tardé à les résoudre, à mon grand étonnement, car, dans le cours de la conversation, mon partenaire m'a appris qu'il était en effet le propriétaire de la petite maison aux vieux poiriers, qu'il y est né il y a trente-cinq ans (façon ingénieuse de m'apprendre son âge), et qu'il y est revenu passer le temps des vacances auprès de sa bonne sœur Élise, qui, toute tendre sœur qu'elle est, ne veut pas se résoudre à accompagner son cher frère et nourrisson à Paris, quand il y fait ses cours. Ainsi, je me suis convaincue, à ma très-grande surprise, qu'un savant pouvait, à l'occasion, figurer dans un quadrille, et que j'avais dansé avec un professeur qui, il faut bien que je me l'avoue, n'a sans doute accepté la corvée que par amitié pour mon cousin et par compassion pour moi, car je ne l'ai pas vu une seule fois recommencer la chaîne des dames, et reprendre le galop et le *balancez* dans tout le cours de la soirée.

J'ai dansé ensuite avec Emmanuel le quadrille que je lui avais promis, et j'en ai été fort contente assurément. Ce cher cousin danse si bien! Il est si élégant et si beau cavalier! Toutes nos jeunes voisines paraissent si fières et si joyeuses lorsqu'il les invite! Ma personne a pris immédiatement de l'importance, du relief, par cela seul que je dansais avec lui. Je m'en suis bien aperçue, et je le lui ai fait remarquer.

— Vous allez me mettre à la mode, cousin, ai-je dit. Je ne suis qu'une pauvre petite nouvelle venue, à laquelle, sans vous, on n'aurait guère fait attention. Vous avez toujours été pour moi si bon, si prévenant!

— Toujours? a-t-il répondu en riant. Je ne crois pas que mes bontés remontent à une bien ancienne date.

— Mais si. Ne vous rappelez-vous pas ma première visite à la Trèche, et Fox, et les fleurs, et l'album que vous m'avez montré?

— Je me le rappelle, en effet; mais ce n'était pas bonté, c'était joie de ma part, cousine. Un bon vieux souvenir que je n'ai jamais perdu... Venez, je crois qu'il m'en reste encore quelque chose. Fox est mort, par malheur, et depuis longtemps les fleurs sont fanées... Mais l'album... oui, l'album est encore ici. Après le quadrille, nous irons, si vous voulez, le chercher et le revoir dans le petit salon.

Le quadrille finit presque aussitôt, et j'allais suivre Emmanuel, me réjouissant comme une enfant à l'idée de revoir la belle Jeanne d'Arc à la bannière dorée,

lorsque Nathalie m'a arrêtée sur le seuil du salon. Elle voulait absolument danser une valse toute nouvelle, que l'orchestre du département ne connaissait point; elle en avait la musique et me priait de la jouer, s'adressant, disait-elle, à la meilleure musicienne de la compagnie, et espérant que le meilleur valseur (elle souriait à Emmanuel en disant cela) voudrait bien en profiter.

— De tout mon cœur, ai-je dit à Nathalie. Je vais tâcher de vous faire valser joyeusement et longtemps. Nous irons plus tard retrouver Jeanne d'Arc.

Ces derniers mots étaient pour mon cousin; mais il paraissait contrarié de l'interruption et de la demande de Nathalie. Il m'a conduite au piano, et, d'un air un peu boudeur, est resté un instant pour me tourner les pages. Puis il s'est éloigné; mais il ne s'est point mêlé aux danseurs, et Nathalie a dû accepter le bras du colonel F... pour faire admirer, dans le tourbillon de la valse, sa grâce, sa parure, sa légèreté, quoique un nuage ait passé un instant sur son joli front couronné de boucles d'or et de boutons de roses.

J'ai joué de mon mieux, légèrement, brillamment et longtemps. Lorsque j'ai cessé enfin et que je me suis levée toute tremblante — car j'avais vu que, pour m'écouter, beaucoup d'invités s'étaient rangés en cercle — tous, valseurs et valseuses, sont venus me remercier. Leurs éloges me gênaient un peu; j'ai voulu m'éloigner pour m'y soustraire. A la porte du petit salon j'ai trouvé Emmanuel qui m'a offert son bras.

— J'espère que vous les avez fait assez sauter,

m'a-t-il dit. Allons, venez, cousine. Pendant ce temps, moi j'ai été chercher l'album ; il est là, il vous attend. Tâchez de le regarder avec vos jolis yeux d'enfant, si brillants, si naïfs, que je me rappelle si bien, et la Jeanne d'Arc aux fleurs de lis vous sourira encore.

J'ai suivi Emmanuel alors sans une hésitation, sans un murmure. Je m'étonne parfois de voir avec quelle autorité étrange il dispose de moi, il me conseille, il me guide, dirigeant mes goûts, réglant mes occupations, éveillant ou débrouillant mes idées confuses ou endormies. Mais je ne m'afflige point de le voir agir ainsi, bien au contraire. C'est un bien bon ami que j'ai trouvé là, un ami éclairé, sage... et presque vieux... Mon cousin a vingt-huit ans, vingt-huit ans passés : n'est-ce pas un âge respectable, presque imposant, pour une petite pensionnaire qui n'en a que dix-sept?

Nous sommes entrés dans le petit salon, qui est séparé de la salle de bal par une courte galerie. Les accords de l'orchestre nous arrivaient plus doux à cette distance, et de grandes lampes à globes d'albâtre éclairaient d'un jour doux et tendre les murs tendus d'un bleu pâle. Ce petit coin était comme une tranquille oasis de fraîcheur et de repos, dans laquelle quelques vieilles dames, fatiguées de la chaleur et du tumulte du bal, s'étaient déjà rassemblées. Nous les saluâmes en entrant, et alors je fus tout étonnée de reconnaître, encadrée toujours dans les mêmes grosses boucles blanches, mais parée cette fois d'un bonnet de malines à rubans mauves, cette paisible et douce figure de Mlle Élise

Demontreux, avec laquelle j'ai fait déjà connaissance à l'église. Cette bonne demoiselle nous a souri de son sourire timide, tranquille et affable, qui tout d'abord la fait aimer. Au bout d'un moment les autres dames se sont éloignées, rappelées par leurs filles et leurs maris dans la salle de danse, et alors elle s'est rapprochée de nous.

Emmanuel avait déjà ouvert devant moi l'album de velours rouge aux gros fermoirs d'argent, et je considérais avec intérêt, presque avec émotion, la belle Jeanne à la lance dorée.

— Oh ! cousin, dis-je, vous n'aviez pas besoin tout à l'heure de me dire de regarder cette image avec mes yeux d'enfant. Il me semble que depuis l'instant où je l'ai vue rien n'a changé en moi, ni mes yeux ni mon cœur, tant elle me plaît, tant elle me parle encore et tant je la trouve belle !

— C'est étrange, a répondu Emmanuel qui avait aussi l'air ému et presque attendri. Depuis tantôt onze ans que je me rappelle avoir feuilleté cet album avec vous, j'ai appris, j'ai vécu, j'ai vieilli plus que vous, Marie, et cependant, en ce moment, je m'aperçois qu'au fond du cœur je n'ai pas changé non plus. Aujourd'hui, comme alors, je me sens tranquille et content de moi-même, heureux, oh ! plus heureux encore que je ne l'étais dans ce temps-là. Quand dix années nouvelles se seront écoulées, serai-je encore heureux ainsi ?

— Pourquoi pas? ai-je répondu. Les bons cœurs ne changent point. La vie les éprouve et les fait saigner

parfois, mais elle ne les fait pas vieillir. Leurs souvenirs, leurs croyances, leurs pensées, leurs affections, restent les mêmes toujours, toujours jeunes, toujours fervents, toujours fidèles...

— Je voudrais le croire, a répondu mon cousin. Vous le dites avec un accent qui va à l'âme et qui ne permettrait pas d'en douter. Mais vous-même n'en savez rien ; pour cela, vous êtes trop jeune, Marie... Mademoiselle, vous qui avez plus de sagesse, plus d'expérience que nous, répondez-moi, éclairez-nous, dites-moi si ma cousine a dit vrai ; vous venez d'entendre ses paroles.

Ces derniers mots d'Emmanuel s'adressaient à Mlle Demontreux, qui, debout près de nous, souriait en silence et regardait aussi la belle guerrière. Ses yeux alors se sont arrêtés sur nous avec une expression triste, tendre et presque maternelle ; elle a secoué presque mélancoliquement sa tête aux boucles blanches, et nous a dit d'une voix dont alors j'ai pour la première fois remarqué la douceur et l'accent pénétrant :

— Enfants!... pauvres enfants!... qui peut vous dire, excepté Dieu, ce qui change et ce qui dure, ce qui reste et ce qui passe?... Il n'y a guère qu'une chose que puisse vous dire une pauvre vieille femme comme moi : c'est que les jours sont incertains, les destins changeants et les cœurs fragiles... Mais, même avec cela, on peut être heureux encore : pour cela, il faut tenir élevés en haut les yeux et le cœur... Ce qui n'est pas de la terre ne change point, voilà tout ce que je sais... Mais, reprit-elle avec un tranquille sourire, nous

ne tenons point là une conversation de bal; de pareils sujets, qui pour moi sont naturels, sont bien graves pour vous. Je crois qu'on vous rappelle là-bas; allez danser. Ne craignez pas de me laisser seule ici, mademoiselle Marie; je serai tout à fait bien, très-tranquille, et, comme une vraie enfant, j'aime encore à regarder les images. Du reste, j'attends mon frère, qui viendra bientôt me chercher.

Elle s'est détournée alors et a posé sur l'album, comme pour le feuilleter, sa main déjà ridée, mais encore belle et blanche, à l'un des doigts de laquelle était passée une simple petite bague de turquoise où elle a arrêté, il me semble, un regard attentif et presque douloureux.

Nous nous sommes éloignés; Mme Letellier me rappelait en effet.

—Je ne suis qu'un étourdi, a murmuré mon cousin en traversant la galerie. Je me suis rappelé, mais trop tard, que je n'aurais pas dû adresser une question semblable à Mlle Demontreux.

— Et pourquoi donc?

—A cause de quelques incidents de sa jeunesse dont m'a parlé son frère Ferdinand... Une histoire de mariage manqué, comme il y en a tant... Cela ne peut pas vous intéresser, cousine. Je ne veux pas vous la raconter, d'ailleurs, pour ne pas vous donner une trop mauvaise opinion de notre sexe barbu; car si Mlle Demontreux, comme vous pouvez le pressentir en la voyant, a agi toute sa vie avec la noblesse et la délicatesse d'un ange, son fiancé s'est comporté comme un égoïste et un sot...

Ne soyez pas curieuse, petite cousine, vous aurez tout le temps d'apprendre à connaître la race humaine par son vilain côté.

— Mais elle a ses beaux côtés aussi, dis-je en le retenant. Contez-moi l'histoire de Mlle Demontreux, pour que je me console en voyant les vertus angéliques l'emporter, quand on les met dans l'autre côté de la balance.

Prière inutile. Emmanuel, rappelé par Mme Letellier, devait être chargé d'une tâche des plus graves, de l'organisation et de la conduite du cotillon. Sa tante murmurait déjà pour l'avoir attendu, et j'entendis celle-ci lui dire qu'autrefois il n'avait pas l'habitude de tenir, les jours de bal, compagnie à Mlle Demontreux, et qu'elle ne pouvait rien comprendre à ce caprice. Mon cousin alors a froncé le sourcil et s'est mordu la moustache, ce qu'il fait toujours lorsqu'il commence à se fâcher. Néanmoins, son front n'a pas tardé à s'éclaircir, et je l'ai vu presque en même temps me tendre la main, puis faire un pas vers Nathalie. Évidemment, il ne savait pas laquelle de nous deux inviter. Mais en ce moment mon oncle, s'appuyant un peu plus que de coutume sur sa canne à tête d'or, car son rhumatisme recommence à le faire beaucoup souffrir, s'est avancé vers lui et lui a dit à voix basse :

— Tu me feras plaisir si tu invites la petite du banquier, j'ai mes raisons.

Emmanuel s'est éloigné alors, et un instant après conduisait, en tête du cotillon, la jeune demoiselle à

la traîne d'impératrice et aux boucles de caniche. Nathalie dansait avec un des plus élégants vicomtes. Pour moi, je n'avais plus envie de danser. Je suis retournée dans le petit salon pour retrouver M[lle] Demontreux; mais son frère était déjà venu la chercher, elle mettait son chapeau, et bientôt elle est partie. Alors, je l'avoue, je me suis ennuyée franchement; j'étais fatiguée, je ne dansais pas, le bal me semblait long, et je ne connaissais presque personne. Le moment de souper est venu enfin. C'était une diversion. Emmanuel conduit à table la duchesse de X..., dont il avait fait danser la fille; mais il est aussitôt revenu me chercher; il s'est placé en face de Nathalie, près de moi, et a été alors pour moi ce qu'il est toujours, aussi bon que poli, aussi obligeant qu'aimable. Nous avons encore dansé ensemble le galop de la fin du bal, après quoi les invités ont commencé à se séparer. J'ai rejoint alors Nathalie, qui n'avait presque pas cessé de danser, et, avant de rentrer chez moi, je l'ai conduite jusqu'à sa chambre. Sa femme de chambre était un peu malade ce soir, et j'ai pensé que Nathalie aurait besoin de moi pour l'aider à arranger ses cheveux. Elle a été bien entourée, bien fêtée pourtant, et malgré tout, chose étrange, elle ne m'a pas paru contente. Elle n'a pas refusé mon secours, et me parlait par moments avec toute sa vivacité et son amabilité habituelles; puis elle s'arrêtait brusquement et attachait sur moi ses grands yeux bleus, qui tout d'un coup devenaient sombres, comme si elle se demandait si elle devait me sourire ou me bouder. Il me semble qu'elle est un peu capricieuse et sujette à

changer de conduite, sans aucun motif, à l'égard de ses meilleurs amis ; aussi je n'ai pris que peu de souci de ce singulier regard. Mais, comme j'allais la quitter, après l'avoir soigneusement coiffée, déshabillée, câlinée et mise au lit, elle m'a dit en m'embrassant une parole étrange.

— Je devrais être jalouse de vous, Marie, a-t-elle murmuré avec un demi-sourire. Eh bien, peu importe, cela ne m'empêche pas de vous aimer.

— Jalouse de moi ?... Pourquoi donc ? ai-je répondu.

Mon étonnement, à ces paroles, était fort grand, et Nathalie, qui est très-clairvoyante, l'a bien distingué sur mon visage, et mon subit étonnement a paru lui faire plaisir.

— Oh ! si vous ne savez pas pourquoi, a-t-elle repris en riant, je ne puis me permettre de vous l'apprendre. Ne secouez pas la tête, n'agitez pas inutilement votre petit cœur ; quoi qu'il arrive, nous resterons toujours bonnes amies... Un château, un titre, bagatelles... ! A mon âge, et avec mes relations, cela se trouve comme les liserons aux haies et les fraises au bois en juillet... Ne m'en demandez pas plus long, allez dormir. Vous avez passé une demi-heure à décrêper mes bandeaux, vous devez tomber de fatigue, ma jolie fée Simplette, et moi aussi, je n'en puis plus. Bonsoir !

Là-dessus, elle a tiré en riant ses rideaux de soie bleue, entre lesquels j'ai vu disparaître sa jolie tête rieuse voilée de dentelles blanches et couronnée de tresses d'or. Elle est si sûre d'elle-même, si tranquille,

si joyeuse, que ce soi-disant motif de jalousie ne doit pas être bien grave ni bien cuisant. Le vicomte de X... m'a complimentée à la fin de la valse; le colonel F..., qui a vu mes dessins, a promis de m'envoyer, comme modèles, des *tigrida* de sa serre. Ce sont sans doute ces témoignages d'attention et de bon vouloir que Nathalie m'envie, m'envie en riant, car je vois que ces prétendues déceptions ne la troublent pas beaucoup. Écartons donc cette préoccupation, qui ne mérite pas assurément d'exciter en moi des réflexions graves. Et écartons-en bien d'autres aussi, toutes ces folles idées, ces frivoles ressouvenirs de danse, de musique, d'éclat, de bruit et de fête, qui doivent m'abandonner maintenant que je suis seule avec moi-même, sous le regard pâle des étoiles et dans la grande paix de la nuit. Pendant toute une soirée bien longue je n'ai pas une seule fois pensé à vous, ô mon Dieu, ô ma mère! Aussi, maintenant c'est en votre présence invisible et sacrée que je me recueille, que je pleure et que je prie. Je suis faible, je suis jeune, je suis seule; il n'y a que votre souvenir qui puisse me donner la force, et vos bénédictions qui puissent m'envoyer la paix.

J'ai un peu négligé mon journal depuis quelque temps; c'est peut-être parce que nous venons de passer de bonnes journées... C'est-à-dire *bonnes*, entendons-nous. En écrivant ce mot, je crains de m'être rendue coupable d'un acte d'égoïsme presque involontaire. Mon pauvre oncle dirait-il que ses journées ont été *bonnes*, lui? Non, assurément; son rhumatisme l'a

fait souffrir; il n'a pas pu sortir, pas même monter le quart dans le grand salon, pas même quitter sa chambre. Naturellement, je l'ai quitté le moins possible, et, chose étrange, il n'a presque pas paru s'ennuyer. Pourtant ses amis de la ville ne sont pas venus; quel bonheur! Il n'y a pas eu de jeu de cartes, pas de whist ou de lansquenet; mais nous avons fait quelques parties de trictrac; et puis, tout en travaillant à ma tapisserie, je faisais raconter à mon oncle quelques histoires de ses combats, de ses voyages. Ces souvenirs-là sont un peu monotones, mais ils le rendent si heureux! Je crois savoir à peu près par cœur le livre de navigation de l'*Aréthuse*, et je me rappelle avoir entendu jusqu'à quatre fois le récit de l'attaque de Port-Royal, en 1805, par les chaloupes canonnières des Anglais. Mais c'est si beau et si doux de voir mon pauvre vieil oncle, tout faible à présent et tout endolori, s'animer, se retrouver, reprendre de l'élan et des forces en se rappelant les grandes rages de la mer, les majestueux orages des tropiques, ou les sauvages éclairs du combat, ou les sourds tonnerres des canons! Et pourtant la pauvre jambe malade, gonflée, souffrante et emmaillottée de flanelle, est là toujours, attendant que je la soulève et que je la frictionne. Mais quel vieux et noble marin, quel vaillant fils de la France ne l'oublierait en songeant au désastre d'Aboukir, à la victoire de Navarin ou à la conquête d'Alger?

J'ai trouvé aussi un autre moyen d'intéresser et de distraire mon oncle. Je lui raconte parfois les petits incidents de notre vie de couvent, les émotions de la fin d'année,

les cérémonies de Pâques et de Noël, les légendes de mère Fébronie, les espiègleries de la classe des petites, et quelquefois même de la classe des grandes. Tout cela, à mon grand étonnement, l'amuse. Il dit que, de même que dans le désert des côtes d'Afrique les lèvres soupirent après une source fraîche, de même la naïveté des enfants et la gaieté des jeunes filles retrempent et éclairent la sombre humeur des vieux.

Enfin, pour employer le reste de nos soirées, je fais un peu de musique. Mais, malgré le plaisir que j'aurais parfois à endormir mon bon oncle pour qu'il cesse de sentir les douleurs qui le taquinent si cruellement, j'ai soigneusement évité Mozart et Beethoven. Par un bonheur étrange, j'ai trouvé au fond d'une des vieilles armoires de la bibliothèque du château d'anciens cahiers de musique copiée, outrageusement poudreux et en partie rongés des vers. C'est une des baronnes de Ferrières, ma bisaïeule et la grand'mère de mon oncle, qui a jadis transcrit ces morceaux, et ce motif seul les lui rendrait chers et respectables. Mais ce qui procure à notre pauvre patient une satisfaction complète, c'est que ces cahiers ne contiennent à peu près que de l'ancienne musique de danse : des courantes, des gavotes, des sarabandes, des passe-pieds, tout cela de Clérambault, de Lambert, de Lulli, tout cela gai, sautillant, naïf et malin, très-propre par conséquent à mettre mon oncle en joie. Nathalie se trouve mal à l'aise avec cette musique ancienne ; elle a essayé de la déchiffrer, mais le style et le rhythme l'embarrassent un peu, parce qu'elle est accoutumée surtout au

genre bruyant et brillant, mais un peu vide, de la musique moderne. En désespoir de cause, elle me l'a donc abandonnée. Pour moi qui, par goût et par circonstance, semble destinée à aimer tout ce qui est vieux, je la lis avec grand plaisir, et je me sens toute fière et tout heureuse lorsque j'entends tout à coup la voix encore fraîche et sonore de mon oncle m'accompagner, dans une gavotte, à la reprise du refrain, ou sa canne à pomme d'or danser gentiment un rigodon sur le tapis, pour marquer les pas et accentuer la cadence.

Souvent aussi nous causons du pays, du château, des voisins et des habitants du village. J'aurais bien voulu profiter d'une de ces conversations pour y introduire habilement le nom de la pauvre petite Fanchette Baucheux, et essayer d'intéresser mon oncle à sa triste destinée. Mais soyons prudente, modérons-nous et attendons; un tel sujet, je le crois, n'est pas de ceux qu'on peut traiter avantageusement en temps de rhumatismes.

Mon cousin et moi, nous sommes le plus souvent seuls auprès du cher malade. Nathalie, après son voyage, après le grand bal, est naturellement très-occupée. Elle fait des visites et reçoit celles qui se présentent; elle se rend à des invitations. Elle vient chaque jour, en toilette fraîche et jolie, embrasser mon oncle qu'elle cajole, qu'elle égaye par un de ses jolis mots ou une de ses aimables caresses; après quoi elle disparaît promptement comme une apparition brillante et fugitive, laissant derrière elle un léger bruit frissonnant de soieries, de rubans, de dentelles froissées, et un vague

parfum d'héliotrope ou de violette qui nous enveloppe encore lorsqu'elle est déjà bien loin de nous.

Quant à Mme Letellier, elle se montre un peu plus souvent; mais, je ne sais pourquoi, elle est extrêmement maussade. Deux ou trois fois déjà elle s'est demandé tout haut si elle ne ferait pas bien de retenir pour l'hiver un appartement à Paris; et elle trouverait à chaque instant le moyen d'ennuyer et d'irriter cruellement mon oncle par les visites multipliées des Baptiste, des Brunet, des notaires, des fermiers et des régisseurs qu'elle lui annonce, si Emmanuel n'était là, par bonheur, et ne se chargeait de tous ces détails d'affaires. Chose singulière, il me semble que ces visites-là l'attristent aussi, ce bon cousin. L'autre jour, il est revenu, fronçant le sourcil et mordant sa moustache, du salon où le notaire de mon oncle, M. Gauthier, l'avait longtemps entretenu. Il a présenté ensuite des papiers à signer à son père, après lui avoir parlé bas assez vivement. Mon oncle n'a répondu que par un geste d'impatience et a rapidement signé. Emmanuel alors est sorti, emportant les papiers et poussant un soupir. Quelque fermier en retard sans doute, contre lequel on va commencer des poursuites, ou quelque procès entamé dont mon oncle veut poursuivre le cours. Ce doit être bien embarrassant d'être riche, surtout quand on est généreux, confiant et loyal comme l'est mon oncle, et à moins d'être persévérant, prudent, habile et tenace comme Mme Letellier !

Mais, malgré ces quelques nuages, je suis heureuse, et il me semble que mes bons amis sont heureux. Mes

soirées s'écoulent lentes, tranquilles et douces, dans la paix et l'intimité, au bruit un peu trop sonore du trictrac, tempéré par le doux bouillotement de la théière, qui frémit sur son piédestal ; par la vague chanson des tisons qui sifflent au vent d'automne, et aussi, pour couronner la fête, par les refrains et les accords de la gavotte de Lulli ou de la courante de Rameau, qui termine ordinairement la soirée. Parfois la main ridée de mon oncle se pose doucement sur mes cheveux ; Emmanuel, assis auprès de moi, laisse son livre ou son journal, pour attacher sur moi un de ses regards affectueux en m'envoyant un de ses bons sourires. Alors je me réjouis jusqu'au fond du cœur ; il me semble que rien ne me manque plus. J'ai retrouvé un foyer, une famille, un ami, un père. Ils me disent que ma présence leur est douce, que je les rends heureux. Puis-je manquer d'être heureuse quand je vois le plus cher de mes vœux accompli, quand je me sens aimée, quand je deviens utile?

Utile! aimée?... Oh ! je l'étais plus et mieux que je ne le croyais, peut-être... Comment dois-je comprendre ce qu'Emmanuel m'a dit, ce soir? Dois-je tout croire, tout espérer : penser que je sois l'âme, la vie, la joie, que je serai un jour peut-être la dame et la maîtresse de ce château, mieux que cela encore, la dame et la maîtresse de sa destinée, de son cœur?... Oh ! mon Dieu ! cela me semble si doux, si brillant, si lointain, que cela ne doit pas être possible. Tant d'honneur, et de bonheur, et de chères espérances pourraient être le

partage d'une petite fille pauvre, simple et bien naïve, d'une petite pensionnaire de dix-sept ans.

Il faut que je me rappelle, si je le puis, chaque mot, chaque trait, qui a marqué cette conversation, cette rencontre. Cet examen fait à tête reposée, sincère et sérieux, me mettra sans doute plus à même de savoir si je dois douter ou croire, me confier à ce bonheur inattendu, à cette joie si vive, ou me résigner à mon isolement, à mon destin, à mon obscurité.

Même pendant les apprêts du bal, même durant la maladie de mon oncle, je n'ai pas négligé Fanchette. Je n'aurais pu oublier la pauvre petite malade gisant dans la forêt, au sein de ses ruines abandonnées, et j'ai su m'arranger de façon à aller la voir au moins tous les deux jours. A chacune de mes visites, il y avait du mieux, et c'était là ce qui me réjouissait, ce qui me donnait bon courage. Non-seulement la blessure de la petite se cicatrise promptement, mais encore son esprit devient plus docile, son humeur moins farouche. Elle conserve bien la même haine contre tous ceux qui, selon elle, ont causé la ruine de sa famille, et je n'ai pu l'amener encore à entendre même prononcer le mot de pardon; mais sur d'autres points elle suit mes conseils, elle est charmée de mes visites, elle se plaît à mes récits, et l'autre jour elle retenait son souffle, tant elle était captivée par l'admiration et l'intérêt, tandis que je lui lisais une page de l'Évangile. Je lui ai remontré qu'au lieu de courir toujours les bois à l'aventure ou de se livrer à l'oisiveté, elle devait, si elle ne voulait point être un fardeau pour la charité publique, apprendre à faire

quelques ouvrages dont le produit pût l'aider à subsister. A la suite de cette petite remontrance, elle m'a humblement priée de lui enseigner à raccommoder ses vêtements ; puis je lui ai apporté de la laine, des aiguilles, et je la vois maintenant tricoter avec une incroyable énergie. Peut-être avec le temps réussirai-je mieux encore ; peut-être Fanchette consentira-t-elle à sortir de sa solitude et de son obscurité, à se mêler aux gens du village, à venir prier près de nous, à pardonner à ceux qu'elle appelle ses ennemis les tristes événements du passé, que, par malheur pour elle, elle n'oubliera point, pauvre petite. Je l'avoue, je serais véritablement heureuse d'atteindre ce résultat. Puisque mon oncle, bien involontairement, j'en suis sûre, a été pour quelque chose dans les malheurs de la petite, n'est-ce pas à moi, sa nièce, sa pupille et presque sa fille, de faire tous mes efforts pour amoindrir les malheurs de l'orpheline ou, autant que possible, pour les réparer ?

Mais ce n'est pas la seule Fanchette qui m'a occupée aujourd'hui, et dont j'ai maintenant le nom à écrire sur ces pages... J'ai peur, je l'avoue, d'aborder le sujet qui, en ce moment, occupe le plus vivement ma pensée ; je crains d'avoir mal compris les paroles, les intentions, les aveux de mon cousin. Pourrais-je avoir inspiré tant d'affection et mérité tant de bonheur, moi qui suis si peu de chose?... Allons, sans nous livrer à trop de confiance, prenons courage ; procédons à notre récit, et, en même temps, à notre examen.

Je revenais ce soir, vers cinq heures, du logis de Fanchette, à cheval, et en compagnie du vieux Martin,

lorsque mon cousin Emmanuel, qui était le matin parti pour la ville, et que l'on n'attendait pas sitôt, a paru devant nous, à l'extrémité d'une des allées de chênes. Il cheminait au pas de son cheval, ayant la tête penchée, et une expression de visage assez grave et un peu triste; puis il a paru tout joyeux en nous apercevant, et en quelques secondes il nous a rejoints, mettant au galop sa monture.

— D'où venez-vous, si loin, si tard, belle chevalière errante? m'a-t-il crié d'un ton joyeux.

— Ne me grondez pas; j'ai fait une bonne visite et une bonne promenade, ai-je répondu bien vite.

En ce moment, il m'avait rejoint; il m'a regardée avec une grande tendresse et m'a tendu la main par-dessus le cou de son cheval.

— Venez terminer votre visite au château, m'a-t-il dit, c'est là qu'elle sera le mieux reçue. Mon père s'ennuie en vous attendant; quand vous n'êtes pas là, personne ne parvient plus à l'amuser. Moi-même, je suis revenu plus tôt que je ne croyais, et je me trouvais si seul!...

Il s'est arrêté un instant ici, et a repris, d'un ton plus grave et plus doux, en baissant la voix et les yeux:

— Tenez... vous ne vous en doutiez peut-être pas, mais... nous ne pouvons plus vivre sans vous, Marie.

— Vous êtes bien bon, tous les deux, ai-je dit avec un sourire, et puisque ma présence vous est agréable et utile, Ma Majesté est prête à vous l'octroyer, aussi souvent et aussi longtemps qu'elle vous fera plaisir.

— Oh! qui sait? peut être que non, a repris mon cousin, soudain redevenu plus triste.

— Pourquoi ce « qui sait » cousin? Quel est le chevalier peu courtois qui se permet de douter de ma parole loyale?

— Mlle Demontreux avait raison l'autre soir, continua Emmanuel sans me répondre, il y a des choses qu'on ne peut jurer ni promettre pour toujours. Tristes et sombres reclus, nous vivions, mon père et moi, dans notre vieux castel solitaire, où, à chaque instant, nous sentions qu'il nous manquait quelque chose : un peu de chaleur et de soleil, de jeunesse et de gaieté, Puis, tout à coup, vous êtes venue, apportant avec vous la joie, l'espoir et le printemps, comme le gentil oiseau bleu, saluant, dans sa tour grise, la pauvre princesse abandonnée. Ah! nous vous avons accueillie avec beaucoup de joie et d'affection, nous avons bien fait tout notre possible pour vous faire aimer le vieux logis, pour vous couper les ailes... Mais plus tard, bientôt peut-être... vous serez sollicitée par d'autres affections, entraînée par d'autres amis. Le bel oiseau bleu rouvrira ses ailes, et s'envolera loin, bien loin de la vieille cage, ne laissant que des regrets, des souvenirs et quelques larmes à ceux qui l'auront perdu et qui pourtant l'avaient bien aimé.

Ce discours de mon cousin me surprit, m'irrita presque; je crus y voir une allusion, tout au moins peu réfléchie, à l'incertitude de mon avenir, aux inconvénients de ma position.

— Pourquoi me parler ainsi? ai-je repris alors vrai-

ment affligée ; vous devez bien savoir que je n'oublie point, que je ne change guère, et que, me trouvant jetée, orpheline et pauvre, dans le vaste monde inconnu, j'ai considéré, comme un bonheur au delà de toute espérance, la chance favorable qui m'a fait obtenir la bienveillante protection de votre père, et votre amitié, cousin. Je ne puis que me montrer joyeuse et reconnaissante en présence d'un pareil bonheur ; aussi je puis vous assurer que tant que mon oncle jugera ma présence au château convenable ou nécessaire, je m'y attacherai comme le lierre à ses vieux murs, et je ne le quitterai jamais.

— Jamais ! jamais, répéta-t-il en secouant la tête, et tristement. Tenez, Marie, vous ne savez pas encore tout ce qu'il y a dans ce mot ; vous ne pouvez pas le savoir, vous êtes si jeune !... Supposons une chose, une chose lointaine sans doute, mais, dans tous les cas, horriblement triste à penser... Que la maladie de mon père s'aggrave, que ce rhumatisme remonte, que mon père meure?... Voilà tout votre avenir remis en question ; quels seront vos plans, où irez-vous?

Le regard d'Emmanuel, toujours attaché sur moi, était singulièrement affectueux et triste, tandis qu'il me parlait ainsi. Je vis bien alors que c'était sa seule, sa vraie sollicitude à mon égard qui lui faisait tenir ce langage ; je l'ai regardé avec plus de douceur et j'ai tristement répondu :

— Je n'en sais rien, cousin. Hélas ! je n'y ai jamais pensé... Au couvent, sans doute... Espérons que vos funèbres idées ne se réaliseront point sitôt, et que mon

bon oncle, jouissant d'une belle et longue vie, verra encore longtemps près de lui, dans son château, sa petite Marie, qui souhaite lui être bien chère, et qui lui sera toujours bien dévouée.

— Son château est aussi celui de toute notre famille, a répondu Emmanuel en appuyant sur ce mot. Oh ! si vous le vouliez, il deviendrait le vôtre, Marie. Vous y seriez tranquille et riche, et... si tous mes efforts pouvaient réussir, si mon affection atteignait son but..., vous y seriez aussi heureuse, aimée...

Ici encore j'ai cessé de comprendre, et j'ai regardé attentivement mon cousin, attendant une explication.

— Je ne voudrais, a-t-il repris avec un accent timide, ni surprendre votre parole ni précipiter vos résolutions. Je crois que votre esprit, insouciant et naïf comme celui de toutes les jeunes filles de votre âge, n'a encore jamais envisagé sérieusement le sujet dont je désirerais vous entretenir... Jusqu'ici vous n'avez pu voir en moi qu'un cousin, un ami, presque un frère... Pourriez-vous vous accoutumer à me regarder autrement, à me porter un autre genre d'affection, à vous confier assez à moi pour me charger du soin de votre bonheur, de votre avenir, de toute notre future et commune vie ?... Je ne le sais pas, Marie ; peut-être en ce moment vous ne le savez pas vous-même, et...

— Assurément, cousin, balbutiai-je en rougissant, vous me posez là des questions bien inattendues, bien graves...

— Et il vous faut du temps pour y répondre ?... C'est

bien naturel. Votre bonheur m'est trop cher, ma bonne, ma gentille Marie, pour que je veuille vous prendre ainsi au dépourvu. Aussi ne me répondez point maintenant; réfléchissez mûrement, je vous prie... Et pourtant, ne me faites point attendre trop longtemps votre réponse... Voyons ; quand pourrez-vous connaître bien exactement les sentiments et les volontés de votre petit cœur? Sera-ce dans un mois, dans quinze jours, huit jours ?... Un mois... ce serait si long, et des raisons particulières, que je vous ferai connaître plus tard, me forcent à désirer que vous puissiez abréger l'épreuve.

J'ai été étonnée de l'accent particulier, un peu triste, avec lequel mon cousin a prononcé ces mots, et de la nuance d'inquiétude qui a obscurci, en ce moment, sa franche physionomie.

— Laissez-moi quinze jours, lui ai-je répondu. J'aurai le temps d'écrire à quelques amies, aux bonnes mères du couvent. Oh ! j'aurai grand besoin de conseils, et j'ai si peu d'amis qui puissent me conseiller!...

— Je vous en conjure, ne prenez conseil que de vous-même, cousine, a interrompu Emmanuel encore plus inquiet.

— Oh! s'il en était ainsi, je ne pourrais pas vous répondre dans quinze jours, ai-je dit sans pouvoir m'empêcher de sourire. Je serais alors si embarrassée, si irrésolue ! J'aurais si grand peur de me tromper !... Enfin, je vous promets de ne consulter que de bons et sages amis... N'avez-vous pas, pour votre part, à dire à votre père?...

— Vous ne pouvez douter de la tendre affection de mon père à votre égard, Marie ; ainsi...

— Mais encore ; je suis pauvre, et il avait déjà fait ses plans pour votre avenir, peut-être.

— M. de Ferrières a assez d'honneur pour n'avoir pas besoin d'argent, m'a répondu fièrement Emmanuel. Ne doutez point des bonnes dispositions de mon père envers moi, envers vous. Si vous décidez en ma faveur, je vous apporterai sa bénédiction, le soir du jour où vous m'aurez donné votre réponse... Ainsi que ce soit convenu, n'est-ce pas ? Dans quinze jours ?

— Dans quinze jours, cousin, ai-je répondu en laissant tomber ma main dans celle qu'il me tendait et que j'ai trouvée en ce moment un peu tremblante.

Alors il m'a regardée un instant avec beaucoup d'affection, sans ajouter un seul mot, puis il m'a fait un profond salut, s'est éloigné et a promptement disparu sous les arbres au grand étonnement du vieux Martin, qui cheminait derrière nous à une certaine distance, et qui, en voyant mon cousin s'éloigner si vite, m'a paru croire que nous nous étions querellés.

Maintenant me voici toute seule ici, et bien incertaine, et bien émue. Je commence à réfléchir, c'est bien pénible et bien fatigant. Et c'est bien grave aussi, mon Dieu ! Être chargée, à dix-sept ans, de décider non-seulement de son propre avenir, de son salut, de son bonheur peut-être, mais encore de l'avenir et du bonheur d'un noble cœur ! Où trouverai-je la sagesse et la raison, le conseil, la force et les lumières ? Il ne me reste plus de guide et d'appui que dans

la parole de Dieu ; mes amies sont loin, ma mère est morte... Aussi, en m'interrogeant, j'hésite, je tremble, et parfois je désespère... Et pourtant, je le pressens, je le désire, ce serait un bonheur bien grand, bien vrai, bien pur, que celui de devenir la femme d'Emmanuel. Il n'y a pas de vertus et d'agréments qui ne se trouvent en lui, et je ne connais pas de mérites, de qualités qui lui manquent. Mais si ce bonheur ne m'était pas réservé providentiellement, légitimement? S'il me semblait un jour l'avoir volé?... Volé ! Quel singulier mot je viens d'écrire, et pourquoi cette pensée me vient-elle ? Mon cousin est libre, aussi bien que moi. Oui, mais mon cousin est élégant et riche ; moi, je suis simple, inconnue, et c'en est assez peut-être pour mettre une barrière insurmontable entre nous, parce qu'à côté, au-dessus des lois du cœur, il y a les lois du monde... Mon bon et cher oncle m'aime tendrement, à coup sûr ; mais c'est qu'il s'est habitué à voir en moi une docile petite compagne, une petite sœur de charité bien timide, une petite Cendrillon fort humble et fort contente de son sort. Mais, à l'idée de voir en moi une future baronne, une belle-fille, une héritière de son beau nom et de sa grande fortune, peut-être serait-il moins content, moins flatté ?

Oh ! que c'est triste de devoir ainsi tourmenter son cœur et interroger le sort, de ne savoir à qui donner son humble, et obscure, et pauvre jeune vie ! Mon Dieu ! si vous m'aviez laissé ma mère, vous m'auriez conservé plus que tous les espoirs envolés, que tous les biens perdus !... Mais je crois, et j'ai grand besoin de le croire,

qu'auprès de vous elle me voit, m'entend et me conduit; que ma vie et mes actions sont encore éclairées par son regard, mon cœur placé sous sa main; qu'au jour du bonheur je me sentirai divinement réjouie par ses secrètes bénédictions, ou, au jour de l'épreuve, mystérieusement consolée par son sourire.

Dix jours, dix longs jours de réflexions et de troubles se sont passés déjà, et je commence, en vérité, à m'accoutumer à l'idée de mon bonheur. Je n'oublie point pourtant que je suis humble et pauvre, dépendant de la volonté et du pouvoir d'autrui. Mais bien d'autres, enfin, ont été humbles et pauvres comme moi, et n'en ont pas pour cela été moins heureuses. N'ai-je pas droit, comme elles, aux joies douces, paisibles et pures d'un mariage heureux? C'est vraiment une dot aussi; c'est peut-être la plus belle et la plus solide de toutes. D'ailleurs les lettres que j'ai reçues de mon ancien confesseur et de la digne supérieure du couvent ne me découragent pas du tout. L'un et l'autre me disent d'abord qu'ils ne me croient pas particulièrement appelée à la vie religieuse, et, en restant dans le monde, comme vous êtes orpheline, très-jeune, et très-inexpérimentée, me disent-ils, il vaudrait peut-être mieux pour vous contracter un prompt établissement qui vous délivrerait de bien des craintes, de bien des périls peut-être. Mais l'un et l'autre, comme s'ils s'étaient vraiment entendus, me posent deux conditions essentielles, sans lesquelles, je ne puis et ne dois pas songer à contracter ce mariage. La pre-

mière, c'est que je ressente pour Emmanuel une affection sérieuse et profonde, constante et forte, une affection véritablement chrétienne en un mot, qui me fasse l'aimer en Dieu, l'aimer toujours et partout, même malgré ses faiblesses s'il pouvait en avoir, même malgré ses erreurs, s'il venait à en commettre, et qui me mette à même de faire son bonheur ici-bas et de contribuer à son bonheur éternel. A ce sujet vraiment... à ce sujet, je crois que je puis être tranquille... A qui donc pourrais-je porter une affection plus sincère et plus tendre qu'à ce bon et cher, je dirais presque, à cet unique ami, qui a commencé à me consoler et à me protéger lorsque je n'étais qu'une pauvre et timide enfant, et qui m'a accueillie et protégée mieux encore lorsque je suis revenue ici pauvre et timide jeune fille ?

Maintenant, la seconde condition posée par mes bons conseillers est certainement plus grave, mais elle ne me paraît pas beaucoup plus difficile à remplir. Il faut qu'avant tout Emmanuel parle à son père, en réclame les bons avis, et me fasse connaître ensuite sa résolution. La bonne mère de Tinguy me l'a surtout fait comprendre ; moi, qui ne suis qu'une enfant, je ne dois point parler avant cette voix grave, respectable et presque paternelle ; mes projets d'avenir et le penchant de mon cœur doivent être soumis aux décisions de cette autorité affectueuse et douce qui s'est chargée, en me rendant une famille, de veiller sur ma vie. C'est donc bien entendu : je ne répondrai rien avant qu'Emmanuel ait parlé à son père ; je le dirai demain à ce bon cousin, et il n'en sera pas très-fâché, j'espère, car je le lui

dirai d'un air et d'un ton à lui faire bien voir que je ne suis vraiment pas trop disposée à le refuser.

Et alors si mon oncle dit oui, quelle joie, quelle fête, quels beaux projets, quelle douce existence! Plus d'*oncle*, ni de *nièce*, ce qui est toujours un peu lointain, un peu froid et un peu triste. Un père et une fille vraiment, et aussi un ménage bien heureux. Comme ce château me semblera encore bien plus beau, quand j'en serai la maîtresse! J'y ferai restaurer la petite chapelle, je tâcherai d'y installer Fanchette pour la voir grandir sous mes yeux et lui donner des leçons. Ma pauvre mère chérie, qui repose si loin de moi, aura enfin près de moi une tombe bien tendrement aimée. Quand nous irons y prier tous les deux, ne sera-t-elle pas alors complétement heureuse? Qui sait si l'incertitude du sort de son enfant ne la troublait pas jusque dans la douce paix et les grandes joies du ciel?

Et puis, j'ai d'autres petits projets encore : j'enverrai à la chapelle du couvent une belle bannière de la Vierge en moire blanche, toute neuve. L'ancienne est un peu ternie, un peu usée, et la mère de Tinguy n'a pas voulu la remplacer, car il y a eu tant de pauvres à nourrir cet hiver! Et puis j'établirai une petite pharmacie pour les malades du village, je donnerai mille francs à une pauvre paysanne, orpheline comme moi, pour qu'elle puisse se marier; je m'achèterai deux robes de grenadine, une blanche et une rose ; c'est si frais, si léger et si charmant, je ferai faire un beau bracelet à Nathalie, et enfin, quoi?... Ah! oui, je ferai enlever le gazon le long de la grille du parc, et je plan-

terai, en cet endroit, un vrai petit champ de roses; Elles sont si belles et si luxuriantes, les roses que j'ai déjà, et qu'Emmanuel m'a données. Tout à l'heure encore, il les admirait avec moi en passant. Il était descendu en costume de cheval pour sortir ; moi je jardinais et il m'a rencontrée auprès de la grande corbeille :

— Quelles belles roses vous avez là, Marie ! m'a-t-il dit en passant. Depuis que vos gentilles mains les cultivent, ce sont de véritables merveilles et de parfum et de couleurs.

— Eh bien, ai-je dit en riant, cueillez-en une, pour avoir cette satisfaction d'emporter une merveille à la boutonnière de votre habit.

Puis, comme il était assez embarrassé de tenir sa cravache et les rênes de son cheval, j'ai détaché à l'aide de mes ciseaux de jardin une des plus belles roses royales et je la lui ai donnée en souriant. Il s'est penché et l'a prise, en me disant :

— Vous qui pensez à tout, Marie, j'espère que vous n'oublierez rien... C'est dans quatre jours... Si vous me donnez encore une rose ce jour-là, qu'elle ne vienne pas seule, et que ce soit avec ma réponse...

Ici, il s'est interrompu, m'a saluée, et est parti assez promptement. Les rubans bleus et l'ombrelle de Mme Letellier que, jusqu'alors nous n'avions point aperçus, venaient de surgir tout près de nous, derrière un buisson de cytises. La mère de Nathalie nous a regardés quelque temps en silence, d'un air fort sérieux, moi, qui jardinais toujours, et Emmanuel qui s'éloignait franchissant la grille ; puis elle s'est éloignée avec noncha-

lance, de son pas toujours aisé, flexible et gracieux. Il me semble qu'elle a légèrement pâli, puis pincé la lèvre ave un sourire de défi et de dédain. Bah! c'est la prévention qui m'égare. Pourquoi s'occuperait-elle de moi, de mes projets et de mes fleurs? Elle est si loin de moi; je suis si fort au-dessous d'elle!... Ce devait être un effet de lumière se jouant sous son ombrelle rose, une ombre que les plis de ses rubans satinés faisaient passer sur ses joues. Je n'aime pas Mme Letellier, c'est vrai; mais je ne l'ai jamais offensée: je n'ai jamais fait ni souhaité de mal à personne. Qui donc s'offenserait de mon bonheur? qui donc voudrait le troubler, mon Dieu?

Ah! non... ce n'était pas une erreur... c'était un pressentiment... Plus de bonheur!... Mes yeux se troublent, mon cœur se brise... O bonheur! mot si cher et si doux, que j'écrivais si joyeusement ici hier encore, savais-je que sitôt il me faudrait t'effacer, t'oublier, et ne plus te chercher jamais..... jamais..... Oh! jamais..... c'est si long, c'est si dur à mon âge!

Je sais maintenant pourquoi, en présence de Mme Letellier, j'éprouvais toujours une sorte de gêne, une incompréhensible terreur. Dès le premier jour que je l'avais vue, j'avais pressenti en elle une ennemie. Et pourtant, non, ce n'est point, ce ne doit pas être une ennemie, celle qui m'enseigne mon devoir, même en me déchirant le cœur. Seulement... il faut savoir être forte pour accomplir son devoir, et jusqu'à présent je n'avais pas eu besoin d'être forte; il m'avait suffi

d'être humble, patiente, soumise... Ma mère, que je pleure encore! ma mère qui n'êtes plus, demandez pour moi la force à mon Dieu. Je le sais, dès les premiers rêves que vous avez faits autrefois auprès de mon berceau, vous avez songé à faire de moi une chrétienne; veillez sur moi, priez pour moi maintenant que je dois être dévouée jusqu'au renoncement!

Ce matin, d'assez bonne heure, je finissais de m'habiller; je n'avais, par conséquent, pas eu le temps de prévenir Emmanuel et de le renvoyer à son père, lorsque Mme Letellier m'a fait demander, par sa femme de chambre, si je pouvais la recevoir. Cette visite matinale, qui n'est point dans ses habitudes, m'a d'abord un peu étonnée; puis j'ai pensé qu'elle attendait, pour ce jour-là, quelques visites au château, et qu'en l'absence de Nathalie, qui est allée passer une huitaine de jours chez des voisins de campagne, elle avait pensé à moi pour l'aider dans ses divers arrangements. Mais, lorsque je l'ai vue paraître, je me suis soudain troublée, presque effrayée. Son visage, toujours calme et souriant, il est vrai, avait une expression à demi grave, à demi ironique, qui me fit aussitôt pressentir un malheur ou un danger, une souffrance dans tous les cas. Heureusement, oh! oui, heureusement! je n'eus pas longtemps à trembler : le coup ne se fit pas attendre.

— J'espère, ma chère enfant, me dit Mme Letellier en s'asseyant avec grâce et en disposant élégamment autour d'elle les plis de sa robe de satin, que vous me pardonnerez mon indiscrétion, si indiscrétion il y a,

et que vous me permettrez de vous donner un bon conseil, un conseil d'amie.

— Assurément, madame, répondis-je. Si, comme vous me le dites, j'ai été assez heureuse pour vous inspirer quelque intérêt, je ne puis en accueillir les preuves qu'avec tous les égards et la gratitude qu'elles méritent.

— Elles les méritent bien, vous l'allez voir, répliqua la mère de Nathalie avec un froid et malin sourire. Agissons donc comme deux amies, ma chère enfant, et supprimons les préambules tout d'abord... J'ai remarqué, à vous dire vrai, et d'autres que moi ont pu faire cette remarque, que votre cousin, mon neveu, depuis quelque temps, se montre extrêmement poli et affectueux envers vous. S'il adressait ses chevaleresques hommages (Mme Letellier appuya en souriant sur ce mot) à une jeune fille plus faite que vous à la vie des salons, aux usages du monde, cela ne tirerait point à conséquence, car on ne les accepterait que comme galanterie banale et courante, on ne les prendrait pas au sérieux et on ne s'en exagérerait point la valeur. Mais vous, pauvre petite, qui ignorez le monde et qui sortez du couvent, vous pouvez vous méprendre aisément, juger sur les apparences, vous bercer d'une illusion... C'est contre ce danger que j'ai voulu vous prévenir.

— Mais, madame, il me semble que vous vous trompez, répondis-je. C'est justement à une jeune fille de la société des salons, à une étrangère, que mon cousin pourrait prodiguer des politesses ba-

nales, des hommages qui ne prouvent rien. Mais avec moi, sa cousine, son amie, et presque une sœur, il n'a pas besoin de parler ce langage, de revêtir ces dehors; il ne doit être que vrai, loyal, sincère, et je crois, permettez-moi de vous le dire, qu'il l'a toujours été.

— Ah! vraiment? le croyez-vous ainsi? Seriez-vous déjà sous le coup de l'illusion dont je parlais? répliqua Mme Letellier en me regardant avec un air mêlé de pitié méprisante et de curiosité railleuse. Cela ne m'étonnerait guère: il n'y a que les pensionnaires pour faire fi des côtés sérieux de la vie et pour ne douter de rien. Mais, mon enfant, à votre tour, permettez-moi de vous dire qu'il est presque impossible à votre cousin de vous épouser... S'il le faisait, il commettrait une sorte de trahison, d'abord, et, en second lieu, une insigne folie.

Ces paroles m'ont frappée en plein cœur; je me suis sentie défaillir, et j'ai perdu tout à coup ce que j'avais conservé jusque-là d'insouciance apparente, de courage et de fermeté.

— Il est vrai que ce serait une folie, une grande folie, ai-je murmuré en baissant la tête. Je sais que je suis pauvre, trop pauvre pour lui, que je ne le vaux pas, et...

— Mais vous ne savez pas, de plus, qu'Emmanuel s'est presque définitivement engagé avec une autre...

A ces mots, j'ai subitement relevé la tête, mes joues ont dû pâlir beaucoup, car un grand froid me gagnait, mais j'ai retenu un cri, et Mme Letellier a continué, de sa voix harmonieuse et tranquille:

— L'année dernière, à notre arrivée ici, Emmanuel

s'est montré véritablement enchanté de ma fille Nathalie. Or, comme un projet de mariage entre eux s'accordait parfaitement avec les intentions de son père et avec les miennes, nous avons vu, avec un plaisir réel, naître et grandir cette inclination. Au commencement de cet été, il est vrai, il y a eu quelques nuages. Emmanuel est un charmant garçon, j'en conviens; mais il a des idées à lui sur la mission et la destinée des femmes. Ainsi, il a trouvé mauvais qu'une jeune fille, qui n'est pas même encore sa fiancée, ne s'enterre pas les douze mois de l'année dans ce vieux château pour y faire la lecture à son père et tricoter des bas aux infirmes du village. Selon lui, je n'aurais point dû permettre à Nathalie d'aller, avec mes amis de Rieux, en Suisse, en Allemagne, aux eaux. Moi, j'ai mes idées aussi sur ce point, et je crois que, tant qu'une jeune fille n'est pas établie définitivement, il est bon qu'elle se montre et se répande en bons lieux, afin d'être suffisamment connue et convenablement appréciée. Quelques commérages qu'on lui a faits ont achevé de l'assombrir. Un jeune secrétaire d'ambassade fort riche et fort titré visitait souvent, à Interlaken, la maison de mon amie, la vicomtesse de Rieux, et votre cousin a cru que Nathalie était toute disposée à l'oublier pour profiter des avantages de cette nouvelle alliance. Sur ces entrefaites, vous êtes venue, vous avez vu, et je ne serais pas éloignée de dire que vous avez vaincu... Ne rougissez pas, mon enfant : avec votre cousin la victoire est facile, seulement elle n'est que passagère. Notre bon Emmanuel a un cœur excellent et une bien

belle nature, j'en conviens ; mais il est prompt au désenchantement comme il est prompt à l'enthousiasme. Un changement perpétuel, voyez-vous ; à peine s'est-on réjoui du beau temps, qu'on sent palpiter la tempête; à peine a-t-on vu surgir les nuages noirs, qu'on voit rayonner le soleil.

— Mais, madame, dis-je alors, si vous connaissez ainsi le caractère de mon cousin, ne pensez-vous pas, par ces projets d'union, compromettre le bonheur de Nathalie?...

— Nathalie, mon enfant, a été bien élevée, et élevée par moi, ce qui est tout dire. Elle ne demandera pas à son mari cette affection romanesque et fragile qui existe rarement, et qui, au reste, ne peut pas durer; elle n'en attendra que les avantages de la position, du rang, de la fortune, et ces égards, ces façons de vivre, qui appartiennent à la bonne compagnie, et dont votre cousin ne manquera jamais envers personne, même envers sa femme, parce qu'il est homme du monde autant qu'homme d'honneur.

— Et Emmanuel se contentera-t-il de... N'est-il plus fâché?... balbutiai-je.

— Emmanuel, *si vous le voulez*, ma chère Marie, reprit Mme Letellier en appuyant sur ces mots, comprendra quels sont ses véritables intérêts; quels sont surtout ceux de son père... oui, de son père, mon enfant; vous avez beau me regarder avec vos grands yeux étonnés, d'une naïveté et d'une limpidité qui font plaisir à voir; il faut que je vous apprenne à connaître, à considérer le côté pratique, le côté réel, ou,

si vous l'aimez mieux, l'*envers* de la vie. Vous croirez avoir beaucoup fait pour votre oncle, chère petite ignorante, quand vous l'aurez amusé deux heures à combiner des plans au trictrac, ou à écouter des gavottes et des sonates démodées?... Oui, certes, vous lui aurez peut-être fait oublier sa goutte, vous l'aurez préservé de l'ennui, mais vous ne l'aurez pas, sachez-le bien, sauvé de la ruine, de l'éclat et du déshonneur peut-être, et, en tous cas, de la gêne pour ses vieux jours.

— Mon Dieu! mon Dieu! que voulez-vous dire, madame? me suis-je écriée alors, toute tremblante cette fois, et glacée par la terreur.

— Ce que vous ignorez encore, mon enfant, et ce que vous auriez soupçonné peut-être si vous aviez eu plus d'expérience du monde. Votre oncle a toujours vécu avec l'insouciance d'un marin et la libéralité d'un gentilhomme. Dépenser sans compter est une de ses habitudes les plus vieilles et aussi les plus chères. Depuis que ses infirmités le condamnent à une fréquente inaction, des intrigants qui, je le crois, abusent honteusement de sa confiance, ont réussi à lui inspirer le goût du jeu. Il en est déjà résulté pour lui des pertes assez sensibles, et il a fallu hypothéquer quelques biens, en vendre quelques autres. Des poursuites peuvent être faites, des bruits fâcheux peuvent circuler. Enfin personne ne peut savoir à quel point la débâcle s'arrêtera, et...

— Et mon cousin deviendra pauvre alors? m'écriai-je. S'il en est ainsi, madame, je ne pense pas que

vous puissiez désirer son alliance pour votre enfant.

— Emmanuel, reprit froidement Mme Letellier, conservera, dans tous les cas, la fortune de sa mère qui lui est positivement assurée et qui suffirait au besoin à maintenir le jeune couple dans un état convenable et solide, sinon brillant. Mais je désire plus et mieux que cela ; je veux que votre oncle, jusqu'à la fin de ses jours, conserve intact l'honneur de son nom, son château, ses relations, son aisance. Nous pouvons l'y aider, ma fille et moi ; Nathalie est riche, et, en épousant Emmanuel, elle fera volontiers le sacrifice de deux ou trois années de ses revenus pour assurer la situation de sa future famille et le repos de son beau-père. Ce sont là des preuves solides, des preuves réelles de dévouement, j'imagine... Et vous, Marie, sous ce rapport, qu'avez-vous à offrir ?... Vous êtes dévouée, vous êtes tendre, vous êtes forte, je le sais ; mais... vous êtes pauvre. Croyez-moi, ce n'est pas avec de la tendresse et de la vertu toutes seules qu'on remplit les coffres vides et qu'on relève les pignons croulants... Laissez-nous donc le soin de préparer l'avenir et de soutenir la maison ; songez aux vrais intérêts de vos amis, montrez-vous digne d'eux, n'espérez rien et résignez-vous, pauvre fille.

Il y avait, dans ces paroles de Mme Letellier, un accent de supériorité blessante, de triomphe insolent qui m'aurait vivement irritée si j'avais été moins abattue, moins triste.

— Mon oncle, mon pauvre oncle ! c'est tout ce qu'en ce moment j'avais la force de murmurer.

Mais j'avais la force de comprendre, et aussi celle de réfléchir. Mon oncle, mon pauvre oncle, lui qui m'a recueillie, lui qui m'a protégée ; c'est bien de lui qu'il s'agissait en effet; c'était pour son bonheur, pour son honneur, pour son repos, qu'il fallait subir une grande épreuve, accomplir un sacrifice. Oh ! si j'avais été riche, je lui aurais avec joie, sans hésiter, offert, donné, consacré toutes mes richesses. Mais, comme je n'avais pas d'or, il fallait lui sacrifier mon cœur! Adieu, adieu, ô belles et chères espérances ; adieu, promesses d'avenir ; adieu, ami de ma jeunesse... Il ne faut pas laisser les vieillards à la ruine, à l'abandon ; la ruine et la douleur les tuent. Un cœur jeune et fort supporte mieux les larmes ; une orpheline pauvre doit en avoir tant versé déjà, qu'elle ne les compte plus... O mon cœur, mon pauvre cœur, résignons-nous à pleurer...

J'ai dû garder le silence quelques instants, luttant contre moi-même, cherchant à dévorer ma douleur, et dans mon désespoir muet, appelant à mon secours tout ce que jusqu'ici j'ai aimé : mes protectrices du couvent, Emmanuel lui-même, et mon Dieu, et ma mère. Mme Letellier attendait ma réponse avec un air qui exprimait plus de curiosité et d'intérêt que de profonde et réelle compassion. Je désirais vivement ne point la faire trop attendre ; aussi lui ai-je dit, aussitôt que j'ai pu parler sans laisser échapper mes pleurs :

— Madame, pour contribuer au repos, au bien-être de mon oncle, et m'acquitter de ce que je lui dois, je

donnerais volontiers ma vie, et... plus que ma vie... D'ailleurs, je ne pourrais souffrir que mon cousin, par... par bienveillance pour moi... oubliât ses anciennes promesses. Vous pouvez donc être certaine que je ne l'épouserai jamais et que — je crois qu'il a un peu d'amitié pour moi, pardonnez-moi, madame, — et que je ferai tous mes efforts pour qu'il conserve ou... ou rende son affection à Mlle Nathalie.

— Ce dernier trait serait de votre part généreux au delà de toute expression, mon enfant, a repris Mme Letellier avec un sourire légèrement railleur, et je ne puis, en vérité, demander un pareil sacrifice.

— Madame, me suis-je écriée avec plus de fierté qu'il ne convenait peut-être, je m'appelle Marie d'Aubars, et si vous connaissez l'histoire de ma famille, vous savez qu'aucun des nôtres n'a jamais marchandé son dévouement... Seulement, je ne suis pas un chevalier, ni un héros, je ne suis qu'une pauvre et faible jeune fille ; j'ai besoin de me fortifier, de me recueillir... Mais ce que j'ai dit sera fait ; Emmanuel est libre, mon oncle sera sauvé ; madame, soyez contente.

— Je comprends, vous avez besoin d'être seule, chère Marie, me dit Mme Letellier se levant doucement et me regardant d'un air de pitié tout aimable. Je vous laisse, mon enfant, et, en partant, je vous le recommande, n'allez pas vous désoler : ce serait absurde, nuisible et complétement inutile. A votre âge, ma toute belle, un cousin de perdu, qu'est-ce donc que cela ? Un souvenir d'enfance légèrement troublé, un petit projet de pensionnaire évanoui en fumée... Ma

bonne amie, bien d'autres que vous en passent par là, et ne s'en brisent point le cœur. Mais, un jour ou l'autre, nous vous trouverons quelque chose de solide et de sérieux : quelque magistrat bien placé, quelque gentilhomme de campagne aisé, posé et raisonnable, et, avec vos goûts simples et votre caractère grave, vous aurez gagné au change, croyez...

— Oh! madame, par grâce, n'en parlons plus, m'écriai-je. Jusqu'à présent, je ne songeais guère au mariage; maintenant, j'y songerai moins encore. Ne m'affaiblissez point, ne m'irritez point par de semblables promesses qui me blessent et me torturent... Soyez en paix sur mon sort; je ne me plaindrai jamais et je ne demande rien... rien de vous... rien de personne.

Mon irritation était en ce moment si vive, que je m'étais levée en prononçant ces mots. Soudain la force m'a manqué, et je suis retombée brusquement sur ma chaise. Mme Letellier, qui commençait peut-être à avoir pitié de moi, a compris qu'il serait bien dur pour moi de pleurer devant elle; elle s'est hâtée de sortir. Et je suis seule maintenant... et je souffre... et je pleure!...

Je voulais parler à Emmanuel ce matin... De ma fenêtre, tout à l'heure, je l'ai vu sortir, et j'en suis contente, car, en ce moment, je ne suis pas assez bien préparée, je n'aurais pas le courage... Où le trouver, ce triste courage dont j'ai si grand besoin?... Je ne puis pas rester ici; l'air de ma chambre m'étouffe. On dirait qu'ils me raillent, ces murs que je commençais à bien connaître, à aimer! « Nous ne serons jamais à toi, et tu

n'es pas à nous, me disent-ils. Il faut nous oublier; retourne d'où tu viens, inconnue, étrangère.» Oh! comme ce sentiment de solitude et d'abandon fait mal, à moi surtout, qui aurais tant désiré un abri, une famille, de beaux jours d'affection et de paix, ce que Dieu donne à tout le monde!

Mais... je me souviens... il y a près d'ici la maison de Dieu, qui est aussi la maison de tous, et par conséquent la mienne. J'y vais aller pleurer, penser, me reposer un peu. L'église doit être déserte à cette heure, et d'ailleurs, dans l'ombre de la chapelle, on ne verra pas mes larmes. Et puis le Dieu bon qui appelle à lui tous les affligés et tous les faibles tient peut-être en réserve, au pied de sa croix, quelques secours pour ma faiblesse et quelque consolation pour mon cœur.

Non, je ne me trompais pas: j'ai retrouvé un peu de force, un peu de calme à l'église; et j'y ai trouvé encore quelque chose de plus que cela, une consolatrice, une amie peut-être... Je voyais tant de solitude et tant d'ombres sur mon chemin; je me trouvais si misérable, si désolée, en un mot si seule au monde, que j'ai senti soudain une surprise douce et une consolation inespérée en voyant se tendre vers moi la main amie et me sourire le regard compatissant de Mlle Demontreux.

C'était dans le coin le plus obscur de la plus petite chapelle. Je me croyais bien seule; j'avais longtemps sangloté, je n'avais pu prier encore, et il me semblait que j'allais faiblir. A mon âge, la douleur ac-

cable vite ; on n'est pas encore habitué à se contraindre, à souffrir. Il me semblait que tout tournait autour de moi, que la flamme de la petite lampe de l'autel dansait aux parois de l'église. J'avais appuyé mes genoux au coussin de la chaise, je soutenais mon front de ma main, et je le sentais devenir si lourd, si lourd!... En ce moment, une main fraîche et douce s'est posée sur la mienne, et j'ai entendu une voix fraîche et douce aussi, une voix affectueuse et tendre, qui avait presque un accent maternel :

— Mademoiselle Marie, vous souffrez? me disait-elle. Mon Dieu! pauvre enfant, qu'avez-vous?... Permettez-moi de vous aider.

J'ai relevé la tête alors, mais je ne voyais qu'à demi. Mes yeux étaient comme voilés d'un brouillard et remplis de larmes. Cependant, au bout d'un instant, j'ai pu distinguer auprès de moi, se penchant sur moi et me touchant presque, le petit châle brun et les boucles blanches de Mlle Demontreux. Je n'ai pas pu lui répondre, mais je lui ai tendu la main. J'avais voulu pleurer et prier seule, cacher ma douleur à tous les yeux; mais, en dépit de cette fierté, peut-être de cet orgueil, cela me faisait un bien infini de me sentir ainsi secourue, protégée, aimée.

— Venez, venez, chère demoiselle, a-t-elle repris avec plus de tendresse encore. Il fait sombre, il fait froid ici, et vous êtes si tremblante, si pâle!... Ma maisonnette est à deux pas; si vous vouliez venir vous y reposer, vous chauffer à mon petit feu?

Cette fois encore je n'ai pas pu lui parler. Je sentais

ma voix trop faible et mon cœur trop plein. Mais je crois que mon regard lui parlait pour moi; d'ailleurs, par un mouvement instinctif, presque machinal, par un mouvement d'enfant affligé s'attachant à la main qui le relève et le caresse, j'ai gardé sa main dans les miennes, je me suis levée et l'ai suivie. Un instant après un souffle d'air tiède et pur est venu effleurer mon front; nous passions sous les grands tilleuls qui croissent dans le cimetière, autour de l'église. Nous n'avons point eu à longer la grande rue du village. Mlle Demontreux était munie d'une clef qui lui a servi à s'introduire par derrière, dans son jardin. Je l'ai traversé à son bras, sans trop savoir comment, car j'étais encore bien faible, et bien émue. Puis je me suis trouvée assise au coin d'un bon feu de bois, bien doré et bien pétillant, dans un petit parloir si clair, si propre, si confortable et si modeste à la fois, que je m'y suis sentie bien tout d'abord, comme si c'était une atmosphère toute de paix, d'intimité et de tendresse, que celle qui est renfermée entre ces simples murs. J'ai jeté autour de moi quelques regards encore voilés à demi. Tout d'abord la petite table à ouvrage bien rangée et bien chargée, les belles gravures noires, les vieux portraits de famille, les chaises de canne lustrées et les rideaux de vieille perse à grandes fleurs m'ont fait plaisir à voir. Quelque chose, dans ce modeste intérieur, m'a rappelé notre petit salon de la Barre, où nous nous trouvions si bien, moi et ma mère. Et Mlle Demontreux, pendant ce temps, dénouait mon chapeau, m'installait sur un fauteuil, me préparait un verre d'eau sucrée avec une sollicitude si

tendre, que c'était vraiment presque une mère que je retrouvais ici.

J'ai bien senti que toute ma fierté n'était plus de mise, en présence d'un esprit si clairvoyant et aussi d'un si bon cœur, et, avant de parler, je n'ai plus eu honte de laisser tomber deux grosses larmes.

— Que vous êtes bonne, mademoiselle! ai-je dit alors à notre compatissante voisine en lui prenant la main.

— Bonne? pour si peu?... Mais vous, ma chère enfant?... Je vous vois souffrir et je vous aime... N'est-il pas naturel que je cherche tout aussitôt les moyens de vous secourir et de vous consoler?

— Vous m'aimez? repris-je étonnée. Oh! cela me serait bien bon et me ferait grand plaisir... Mais comment le pouvez-vous? Vous me connaissez si peu!

— Si peu? le croyez-vous? répliqua Mlle Demontreux avec un de ses bons sourires, tout en approchant des tisons la bouilloire soigneusement polie et en cherchant dans son armoire la boîte à thé en bois de sandal qu'elle ouvrit diligemment. Eh! mademoiselle Marie, est-ce que je ne vois pas quelquefois, sinon tous les jours, M. le curé, qui se félicite de l'aide qu'une certaine petite main, inspirée par un certain petit cœur, lui apporte auprès des pauvres du village? Est-ce que je ne rencontre pas, d'ici, de là, le bon oncle qui me raconte tout ce qu'un joli talent de musicienne, joint à un caractère charmant et à une gaieté douce, apporte de joie et de confort dans sa maison?... Je ne parle pas des gens de la Trèche qui sont vraiment ravis, ni du cousin

enthousiaste qui ne tarit point dans ses éloges... Mais je me fais fort d'un témoignage moins suspect et plus sérieux, se hâta-t-elle d'ajouter en voyant la pâleur qui avait soudain envahi mes joues à ce souvenir d'Emmanuel. Je veux parler du témoignage de mes yeux, qui n'ont plus quinze ans, mais qui voient encore clair. L'autre jour, en me promenant dans le bois, j'ai fait une trouvaille, contemplé un prodige... Fanchette Baucheux tricotant un bas et essayant d'épeler dans un vieux livre... C'était un spectacle que je n'avais jamais eu la joie de contempler auparavant. J'ai été curieuse alors de savoir qui avait pu civiliser à ce point notre pauvre petite sauvage... Le nom de Mlle Marie, la bonne demoiselle du château, a été prononcé par Fanchette, les larmes aux yeux, et tout aussitôt elle m'a parlé des bons vêtements, des bons conseils, du pain blanc, du bouillon et des lectures de l'Évangile... Vous voyez bien que je vous connais, mon enfant, et par conséquent vous comprenez que je vous aime.

— Oh ! vraiment, vraiment? ai-je dit en fondant en pleurs. C'est que, ai-je ajouté en baissant la voix et la tête et en allant doucement chercher cette bien douce main, c'est que j'aurais si grand besoin d'être aimée !

— Je le crois bien, pauvre enfant, pauvre orpheline ! a-t-elle dit tendrement, venant s'asseoir auprès de moi et laissant chanter sa bouilloire... Ma bonne demoiselle Marie, j'ai été jeune aussi, et sans mère ; j'ai connu votre isolement et passé par vos douleurs. Et pourtant je n'étais pas seule, moi, a-t-elle repris en souriant avec orgueil et en relevant la tête. J'avais ma

charge et aussi mon bonheur, mon fardeau et aussi mon trésor : ma vraie joie, mon frère, mon petit Ferdinand, qui m'a donné pour l'élever des peines dont j'étais si heureuse! O mon Dieu, quel secours vous m'aviez donné dans cette espèce de maternité!... Mais vous, vous êtes plus malheureuse que moi; vous n'avez pas de secours, pas de devoir sacré, pas de petit frère, chère enfant, et voilà pourquoi je vous plains surtout et je vous aime.

— Moi... oh! oui, c'est vrai... j'ai bien moins que vous... J'ai un bon oncle seulement...

— Un bon oncle et...

— Et rien de plus, ai-je murmuré en détournant la tête...

Mon secret en ce moment était prêt à s'échapper de mes lèvres. Et comment confier la cause de mes larmes à une personne qui se montre tendre et dévouée, il est vrai, mais que je connais si peu? Et puis, au milieu même de ma douleur, je me sens irritée contre mon cousin. N'aurait-il pas dû me parler d'abord de ses anciens engagements avec Nathalie? N'a-t-il pas évité à dessein de m'éclairer, parce qu'il m'aurait trouvée nécessairement méfiante et sévère envers celui qui est capable d'oublier ainsi ses promesses et de déplacer si brusquement ses affections?

Mlle Demontreux a gardé ici le silence un moment. Ma vive interruption et le trouble croissant qui se peignait sur mes traits l'avaient peut-être suffisamment éclairée; mais elle n'a point cherché à en apprendre davantage par mes propres aveux, et s'est contentée de

me dire avec beaucoup de tendresse et de franchise dans la voix.

— A plus forte raison, ma chère enfant. Puisque vous avez peu d'amis — et je sais qu'à votre âge on a besoin de tendresse — voulez-vous accepter une affection de plus, celle d'une pauvre vieille femme bien simple, il est vrai, mais bien aimante et bien sincère, qui vous verra toujours avec une véritable joie passer le seuil de son petit logis?... Croyez-moi, ma chère Marie, les vieilles femmes savent aimer. A quoi bon leur aurait servi la vie, si elle ne leur avait enseigné cette grande leçon? Et vous savez bien que l'affection donne tout : la prudence, le conseil, la force...

— Et la consolation aussi, ai-je répondu à cette excellente amie en lui pressant la main. Ah! mademoiselle, j'étais bien désolée et bien malheureuse tout à l'heure... Peut-être un jour je vous dirai tout... Mais, dès à présent, je vous dirai ceci : c'est que je n'aurai plus tant d'amertume à pleurer, plus tant de répugnance à souffrir... Et vous qui avez pleuré aussi peut-être, vous comprendrez tout ce qu'il y a de salutaire dans un peu de force et de doux dans un peu de résignation.

— Si j'ai pleuré! reprit-elle avec un triste et doux sourire, levant un instant au ciel ses yeux bleus tranquilles et la main où brille le petit anneau bleu. Mais c'est si vieux, mon enfant, n'en parlons plus... Une véritable rosée de mai que les larmes de jeunes filles! Elles tombent pesantes et pressées au matin, et pourtant, pour les boire, il suffit d'un rayon de soleil... Tâchons de les oublier un peu, mon enfant, et si vous le pou-

vez, faites quelque honneur à mon thé, à mes petits gâteaux, sans façon, comme une vieille amie. Après quoi, si vous vous sentez un peu de force, nous ferons le tour de ma petite propriété. Il faut que je vous fasse connaître tous les coins et recoins de mon habitation, où, je l'espère, vous viendrez me voir souvent, et où vous me trouverez presque toujours seule... Et si vous pouviez reprendre un peu de couleur avant de rentrer au château, cela n'en vaudrait que mieux, car vous étiez affreusement pâle en venant ici, et là-bas on pourrait craindre...

— Oh ! oui, je vais un peu attendre, me réchauffer, me remettre tout à fait si vous le permettez, ai-je interrompu vivement, car je ne pouvais me faire à l'idée d'être questionnée à mon retour sur mon air abattu, sur la cause de mes souffrances. J'ai donc essayé, mais avec fort peu de succès, de faire honneur au petit thé friand qu'avait préparé la bonne et prévenante demoiselle. Puis je l'ai accompagnée partout : dans sa cuisine, dans son jardin, dans sa chambre à coucher, dans sa laiterie ; j'ai pu lire couramment dans tous ses détails, cette vie faite toute de travail, de prière, de charité et de simplicité. Dans les explications que me donnait Mlle Demontreux, le nom de Ferdinand revenait bien souvent sur ses lèvres. Il est aisé de voir que ce cher frère est l'orgueil, la joie, la grande et constante préoccupation de cette humble et douce vie. C'est pour Ferdinand, dans les visites trop rares qu'il fait à B***, que se préparent le meilleur fauteuil au coin du feu, la plus verte tonnelle à l'ombre ; que se conservent

dans le fruitier les plus succulentes poires d'hiver et que s'étalent quelques ouvrages nouveaux, quelques livres de prix, sur les rayons de la bibliothèque. Je me suis permis de demander à la chère demoiselle pourquoi, puisqu'elle aime si tendrement son unique frère, elle ne va pas le rejoindre à Paris. Elle m'a répondu qu'elle reste ici, pour lui garder sa maison, la maison où ils sont nés tous deux, et qui leur est si chère...

— Tout jeune qu'est Ferdinand, a-t-elle ajouté (il a vingt ans de moins que moi), il ne tient guère à la réputation et à la gloire; il a des goûts très-simples, et je sais que son rêve le plus cher est de revenir ici, lorsqu'il aura atteint un but cherché depuis longtemps. Il y vieillira tranquillement entre sa vieille sœur et ses gros livres, s'il reste garçon; ou entre la vieille tante et la jeune nichée de marmots, s'il se marie. En attendant, il faut qu'il vive loin de moi, qu'il travaille, pauvre frère ! Je ne puis pas le voir aussi souvent que je le voudrais, et chacune de ses visites, chacune de ses lettres, chacune de ses reliques même, est pour moi un trésor.

Et là-dessus, elle m'a montré avec un orgueil et un attendrissement naïfs, auxquels j'étais presque tentée de prendre part, la première couronne jaunie que son frère lui rapporta, il y a vingt-cinq ans, du collége ; la médaille que l'Académie lui a décernée plus tard pour ses importants travaux, le porte-crayon d'argent dont il se sert pour prendre ses notes en étudiant, son bureau de bois noir, sa tasse favorite, ses roses préférées, le banc de verdure sur lequel il aime à s'asseoir, au cou-

cher du soleil, et enfin le plus cher de tous ces trésors, un beau petit portrait en miniature signé par un grand maître français, et sur lequel j'ai retrouvé les traits intelligents et réguliers, la physionomie expressive, à la fois virile et douce de mon ancien partenaire, dont l'aisance et la bonne grâce naturelle ont réformé mes idées fausses, touchant la gaucherie et la gravité des savants professeurs.

Ainsi nous avons été partout, causé longtemps... c'est-à-dire j'ai presque toujours écouté... et puis, nous nous sommes séparées ; je suis revenue. Mlle Demontreux paraissait toute triste en me quittant ; elle semblait comprendre que j'allais avoir ma rude tâche à accomplir, ma lourde croix à porter, en silence, toute seule. Aussi, avant de me quitter, m'a-t-elle avertie et reconfortée d'avance par quelques mots bien prévoyants et bien tendres, qu'elle a habilement amenés.

— Le devoir, chère enfant, m'a-t-elle dit comme en me parlant d'elle et de l'humble tâche de sa vie, le devoir est plus facile qu'on ne pense pour les orphelins. Souvent, je le sais, il leur coûte des combats et des larmes ; mais comment pourraient-ils y manquer ?... Ils savent que là-haut leur mère les regarde. Je l'ai bien senti, allez, dans les jours difficiles de ma longue existence... Et vous, ne le sentez-vous pas aussi, mon enfant, ma pauvre Marie ?

Je lui ai répondu oui, les larmes aux yeux, mais l'espérance au cœur. J'avais pris ma résolution ; je ferai mon devoir, je parlerai, et désormais je n'atten-

drai plus que des secours, des joies et des consolations qui ne sont point de la terre.

Tout est fini, rompu entre nous... J'ai parlé... et pour la première fois de ma vie... j'ai menti peut-être. Oui, sûrement, j'ai menti en disant à Emmanuel que j'avais interrogé mon cœur, et que, je le voyais bien, je ne pourrais pas l'aimer autrement qu'on aime un bon parent, presque un frère. Oh ! mon aveu, mon mensonge, m'a fait bien mal ; mais sa douleur, sa surprise, ses questions, ses reproches, m'ont fait bien plus de mal encore... Comment ai-je eu la force de soutenir mon rôle jusqu'au bout, de ne pas lui révéler?... Sans doute qu'au moment de la défaillance et du péril, Dieu, qui seul peut soutenir et sauver, abaisse son regard, étend sa main et vous met des paroles de force et de salut aux lèvres... Mais ces prières de mon cousin, la pâleur de son front, ses discours entrecoupés : « Vous me refusez... vous ne voulez pas être à nous... Oh ! je ne l'aurais pas cru... Et pourtant, nous vous aurions rendue bien heureuse, Marie !... » Non, c'est trop dur, c'est trop cruel... Mon cœur et mes yeux sont pleins de larmes, il faut se taire, il faut les dérober... Je ne puis plus écrire ; mes idées se troublent, et peu à peu ma main se glace... Si j'avais au moins une mère, une amie près de moi, qui prît ma main tremblante entre ses mains et rafraîchît mon front en y appuyant ses lèvres !... Mais il n'y a personne auprès de moi, mon Dieu ! et c'est si dur à mon âge de souffrir toute seule !... Je suis bien faible, bien lasse ; il me semble entendre

des bruits étranges, et, par moments, je ne vois plus... Je vais essayer de m'endormir dans mon grand fauteuil, en face de mon prie-Dieu... Une heure de sommeil, du moins, et puis après, peut-être, un peu de calme et de force.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE

SECONDE PARTIE

—

Pendant un long mois, je n'ai pas touché à ce journal, et, tout ce temps-là, j'ai souffert, mais j'ai souffert doucement, patiemment. Des rêves fatigants, des journées languissantes, pas de douleurs vives, une agitation momentanée suivie d'un affaissement profond et tenace; il paraît que cela s'appelle une fièvre nerveuse, et que je m'en suis tirée à mon honneur, toutefois après avoir beaucoup inquiété et fatigué mes bons et chers amis. Cette maladie m'a été bonne et salutaire; elle m'a affaiblie, maigrie, changée, mais elle m'a fait du bien au cœur... Il est vrai que j'ai beaucoup sacrifié, que j'ai beaucoup perdu; mais je ne suis pas toute seule au monde pourtant; je suis précieuse à quelques-uns, et de beaucoup je suis aimée. Je ne saurais dire combien j'étais heureuse lorsqu'en m'éveillant, le matin, après une nuit de fièvre, j'apercevais tout d'abord la tête blanche de mon oncle penchée sur mon

front, sa canne à côté de mon lit : « Comment cela va-t-il aujourd'hui, fillette ? me demandait-il, les yeux inquiets, mais les lèvres s'efforçant de sourire. Pauvre petite corvette désemparée, combien te faudra-t-il de temps pour laisser passer la tempête et te remettre à flot ? » Et si je disais que j'étais mieux, il souriait pour de bon ; et alors il s'installait auprès de mon lit pour me voir et me faire déjeuner, pour me donner des nouvelles de mes pauvres et de mes fleurs, pour me raconter ses campagnes : « Pauvre cher oncle, me disais-je en moi-même, vous ne vous doutez guère que pour vous je souffre, et pour vous j'ai bien pleuré. Et, ne le sachant point, vous me soignez si bien, vous m'aimez si tendrement ! Que serait-ce donc si vous saviez tout, pauvre oncle ?... Mais soyez tranquille, vous ne le saurez pas. » En pensant ainsi, je trouvais plus de force et de gaieté pour lui sourire. Chose étrange ! il me semble que je l'aime encore plus, depuis que j'ai souffert pour lui !

A la première nouvelle de ma maladie, Nathalie a quitté la belle résidence dans laquelle elle avait été invitée, et est revenue pour me soigner, a-t-elle dit. Je me rappelle vaguement l'avoir entrevue, dans les premiers jours de ma fièvre, et de lui avoir tendu la main. C'était comme une promesse que je lui faisais, comme un hommage que je lui rendais en ce moment. Il est juste que moi, étrangère, nouvelle venue, trop tard venue, je ne trouble point les projets faits pour la prospérité de la maison ; je me retire et je m'efface. Je ne puis porter rancune de ma déception et de ma

douleur à Nathalie, qui en est innocente et qui a tout ignoré. Je l'ai bien compris ; aussi, dès que j'ai repris un peu de force et de connaissance, j'ai fait tous mes efforts pour l'accueillir comme une sœur, pour lui sourire et lui tendre la main de bonne et franche amitié. Et Nathalie, il faut bien le dire, s'est mise à mon service avec un aimable, un sincère dévouement. Dans les soins à donner à une malade, elle n'est peut-être pas fort expérimentée ; souvent, en me parlant des bals où elle a dansé aux Frênoies, et des personnes du monde élégant avec lesquelles elle a fait connaissance, elle laisse passer l'heure de me donner mes poudres, ou oublie de fermer la fenêtre quand le vent devient froid. Mais, à part ces légères inattentions, elle est si caressante, si enjouée, si causante et si lutine, qu'elle me soulage et me distrait toujours, maintenant que je suis plus calme et plus forte. J'aime à entendre près de moi son rire frais et son pas léger ; à voir sa robe claire, ses petits pieds, ses boucles blondes aller et venir dans ma chambre ; sa présence me fait l'effet d'un parfum de printemps m'arrivant des vertes prairies, ou d'un joyeux rayon de soleil venant danser sur mes rideaux.

Mme Letellier, qui, en sa qualité de femme du monde, possède beaucoup de finesse et de tact, a compris que son aspect produit en général sur moi une impression fâcheuse ; aussi ne s'est-elle montrée chez moi que lorsque mon état l'exigeait absolument ; mais je sais qu'elle a donné les ordres les plus zélés et les plus précis aux gens du château, pour que j'eusse tous

les soins et le repos nécessaires, et qu'elle a contremandé toutes les fêtes projetées : réunions, dîners, visites, même une partie de campagne à laquelle elle tenait fort.

Puis, dans les premiers jours de ma convalescence, j'ai éprouvé une grande, une joyeuse surprise. Il m'est arrivé, un matin, d'entendre une légère altercation dans l'antichambre, puis un bruit de pieds nus glissant doucement sur le parquet ciré. J'ai entr'ouvert mes rideaux ; qui ai-je aperçu alors, rougissant, pâlissant, les lèvres tremblantes et les yeux en larmes ?... Fanchette Baucheux, qui, tenant ses sabots à la main, tout essouflée encore de la longue course qu'elle venait de faire et de l'engagement qu'elle avait eu à soutenir avec Mlle Rose, s'élançait vers moi et venait, en pleurant, tomber à genoux à côté de mon lit. Sa présence inattendue m'a vivement touchée. Pour s'informer de mon état, pour me voir et se réjouir de mon retour à la santé, la pauvre petite sauvage avait trouvé la force de vaincre la haine qu'elle porte aux gens de mon oncle, à mon oncle lui-même, à ce château tout entier que, jusqu'à présent, elle ne pouvait voir qu'avec colère et effroi. Oh ! c'est une belle, une bonne victoire, qu'elle et moi nous venons de remporter ! L'amour est plus fort que la haine, la reconnaissance plus forte que la vengeance. Ma bonne petite Fanchette ! ses larmes et ses caresses m'ont bien fait voir que, quoi que j'ai pu souffrir, ce n'est pas pour rien que je suis venue ici.

Quant à Emmanuel, je ne l'ai pas vu depuis le dé-

but de ma maladie. Le soir même de notre entretien, il était parti brusquement pour le Midi, se rendant chez un ami qui l'avait invité, a-t-il dit, pour le temps des chasses. Depuis lors il n'est pas revenu; mais je sais qu'au moment où j'étais en péril, une dépêche télégraphique arrivait chaque jour de sa part, sollicitant une réponse. Maintenant, de temps à autre, surviennent au château des envois du Midi, des boîtes de confitures, des caisses de fruits du Sud qui, me dit mon oncle, sont tous destinés à « notre chère malade » et dont je gratifie mes amis et mes visiteurs, le plus souvent. L'autre jour, m'est arrivée, toute verte et fraîche encore, et soigneusement enveloppée de mousse, une branche d'oranger chargée de ses fruits odorants. Une seule petite fleur, pauvre petite fleur de neige et d'or, y était encore attachée. J'étais assise au balcon de ma chambre, pour la première fois depuis longtemps... « Cette branche verte ne doit pas fleurir pour nous, » me suis-je dit avec un soupir. Alors j'ai détaché de sa tige la petite fleur frêle et pâle, et je l'ai abandonnée au vent d'est, qui l'a emportée aussitôt, la faisant tourbillonner au-dessus du parterre. Un instant j'ai cru qu'elle allait s'arrêter dans les boucles blondes de Nathalie, qui accourait de la grande allée, et qui levait la tête pour me regarder en souriant... Mais non, la bise, âpre et sèche, a repris la fleurette et l'a emportée plus loin, plus loin encore, et j'ai cru la voir disparaître dans l'eau troublée du grand bassin où tombent aussi les feuilles, les feuilles d'automne qui commencent à rougir... Après un aussi long

voyage, pourquoi une aussi triste fin, blanche exilée, pauvre petite fleurette?

Je viens de nommer deux amies, mais j'ai oublié la meilleure. A présent, il n'y a plus de secrets, plus de barrières, entre moi et Mlle Demontreux. Cette chère et respectable femme, qui ne se montre guère au château que lorsqu'elle y accompagne son frère, les jours de grande cérémonie, y est accourue, dès que je me suis trouvée en péril. Et dès lors elle a été tout pour moi : une garde-malade, une sœur de charité, une compagne, une mère. C'est à elle que je dois ma guérison, ma vie peut-être, et, plus encore que tout cela, le calme que je recommence à goûter, le courage qui me revient au cœur. C'est elle qui m'a appris que l'horizon n'est pas clos et la vie n'est pas brisée parce que les premières années de la jeunesse nous apportent une grande, une sévère douleur. Au delà de ce déchirement passager, il y a le calme, l'oubli, la consolation, l'espoir peut-être. Sa propre expérience le lui a appris; peut-être l'apprendrai-je aussi un jour... Et pourtant sa douleur a été, plus que la mienne, imprévue et amère. Le fiancé auquel elle avait promis sa main et qu'elle croyait digne de sa tendresse s'est honteusement retiré, comme un lâche, comme un misérable, parce qu'un subit revers de fortune était venu accabler les parents de la pauvre Élise, qui n'avaient plus rien à lui donner, et qui sont morts lentement, de douleur, à la suite de ce coup fatal. Pauvre chère vieille amie ! comme elle a dû souffrir ! En venir à mépriser celui qu'on avait aimé, à ôter son estime après avoir repris

sa tendresse, voilà surtout ce qui doit être amer, affreux. Ah ! moi du moins, si j'ai pleuré Emmanuel, je n'ai pas eu, je n'aurai pas à rougir pour lui. Mes chères espérances sont évanouies, c'est vrai ; mais notre douce et fraternelle amitié nous reste encore. N'est-ce pas beaucoup, n'est-ce pas assez, avec la paix de la conscience, le bonheur des autres et l'espoir en Dieu?

Ma main est faible encore, mes yeux troubles; j'ai besoin de me reposer et de dormir ; aussi je clos mon journal et ma méditation sur cette bonne pensée.

Deux longs mois encore se sont passés sans que j'aie rien écrit. Ma chambre est restée fermée pendant tout ce temps, mon journal muet et mon encrier vide. J'ai fait un voyage, moi aussi, et un voyage qui m'a fait grand bien. Le docteur me conseillait le changement d'air pendant ma convalescence ; j'ai demandé à mon oncle la permission de faire quelques semaines de retraite à mon ancien, mon cher couvent. Je dois dire que mon excellent oncle n'était pas tout à fait de mon avis ; il voulait me secouer, m'amuser, disait-il, et, dans ce but, ne voyait rien de mieux qu'une excursion à Paris ou un séjour à Trouville. Mais M[me] Letellier a compris sans doute que j'ai besoin de secours plus réels et de consolations plus vraies que ce dont j'aurais pu jouir sur la plage ou sur le boulevard. A ma grande surprise, elle a donc soutenu ma plaidoirie auprès de mon oncle, et nos efforts combinés m'ont enfin menée dans mon vieux nid de B..., où

Mlle Demontreux a bien voulu se charger de me conduire.

Et je n'ai pas emporté mon journal au couvent. Là, pas de pensées étrangères, pas de ressouvenirs. Je m'étais cherché une oasis de paix et de fraîcheur, un petit coin à l'ombre, pour m'y reposer, pour m'y retremper, pour y renaître. Il me fallait pour cela y être seule avec mes bonnes impressions d'enfance, avec mes compagnes, mes mères et Dieu. Et mon espoir a été exaucé. Dans ma retraite, on dirait que des voix m'ont parlé, que des mains m'ont armée pour les futurs combats du monde et de la vie. Il me semble que la lumière pure et douce que j'ai vue briller sous nos voûtes fraîches, autour de notre modeste autel, ne s'est point éteinte tout entière devant mes regards, et que j'en ai emporté quelque chose avec moi. Notre vierge de la chapelle, notre grand Christ de pierre, si divin et si compatissant dans son agonie, m'ont communiqué, il me semble, quelque chose de leur sérénité, et, au jour où je leur ai de nouveau dit adieu, j'ai cru les entendre me dire : « Va, mon enfant, le port est loin, la route est grande, mais nous sommes avec toi, et nous ne t'abandonnerons jamais. »

Et j'ai bien vu, en effet, qu'ils ne m'abandonnent point, car j'ai envisagé, sans douleur et sans faiblesse, les grands changements que j'ai trouvés ici, lors de mon arrivée. Deux mois, deux grands mois, c'est bien long! Cela suffit pour modifier bien des plans, pour guérir bien des blessures... Allons, ne me suis-je pas, moi aussi, modifiée et guérie? Soyons juste, pas de

blâme égoïste, pas d'arrière-pensée à l'égard de ceux qui entrent courageusement dans la voie de la raison et du devoir.

Le premier et le plus considérable de tous ces changements consiste en ce que mon cousin est revenu, qu'il s'est réconcilié avec Nathalie, et que leurs fiançailles seront célébrées dans huit jours : « Il me tardait que tu revinsses ; je t'attendais pour commander la fête, » m'a dit mon oncle au retour en m'embrassant. Il paraît que le jeune secrétaire d'ambassade, qui avait été la cause de la rupture, se marie avec une des filles de la maison où se trouvait Nathalie dans son voyage en Suisse. Mon cousin a donc reconnu son erreur et a demandé son pardon... Peut-être aussi était-il irrité de mon refus, de mon dédain, et voulait-il me montrer qu'il me faisait honneur en me recherchant ; qu'il n'a qu'à parler pour obtenir la main d'une jeune fille bien plus aimable que moi, bien plus brillante et bien plus riche ! Pour Emmanuel, il croit, il croira sans doute toujours, que j'ai dédaigné son affection, méconnu son dévouement, mal apprécié son sacrifice ! Oh ! c'est cette pensée surtout qui m'afflige, qui pèse à mon cœur. Et pourtant il faut la repousser, la cacher comme tant d'autres. Mon cousin peut, lui aussi, me blâmer, me condamner, me méconnaître, mais il ne doit pas savoir la vérité : taisons-nous.

Actuellement, il est très-actif, très-occupé, très-empressé auprès de Nathalie, mais il ne paraît pas très-heureux. On dirait que ces deux mois l'ont vieilli. Son langage, ses façons, son sourire, sont moins aisés et

moins naturels qu'autrefois, et, par moments, il devient tout à coup taciturne et grave. Quant à Nathalie, elle n'est nullement changée; sa prochaine dignité de fiancée ne la rend ni plus joyeuse ni plus sérieuse; pour elle, c'est une phase nouvelle de sa vie de jeune fille, dans laquelle elle entrera avec bonne grâce et satisfaction, du moment où elle aura devant les yeux la perspective de quelques fêtes, de beaucoup d'hommages et de petits soins, puis d'une corbeille splendide, d'un voyage de noces hors ligne, et d'un hôtel à Paris, à l'horizon, pour couronner l'édifice. Son mariage avec mon cousin lui procurera tous ces avantages, et elle en est fort contente; mais je suis presque sûre qu'elle serait tout aussi satisfaite si c'était la main d'un autre qui les lui apportât. Quant aux devoirs sérieux, aux engagements sacrés de sa nouvelle position, il me semble qu'elle n'y a pas songé encore. Jusqu'à présent, ses idées ne vont pas au delà de la robe de tulle rose perlée d'argent qu'elle doit porter au bal des accordailles, et des bouquets d'orangers qui doivent ce jour-là tapisser le grand salon, et qu'à cette occasion mon cousin a commandés à Nice.

Un autre changement qui m'a fait grand plaisir, c'est celui de la petite Fanchette. Sa conversion, qui avait commencé avant mon départ, s'est achevée en mon absence, grâce aux bons soins de Mlle Demontreux. Au lieu de la petite fille farouche, échevelée, déguenillée, que l'on voyait parfois se glisser timidement entre les haies, ou errer dans le bois tristement, se présente maintenant une fillette un peu triste en-

core et fort silencieuse, mais proprement vêtue, tranquille, polie, qui va le soir apprendre à lire chez la bonne demoiselle Élise, et qui, dans le jour, s'occupe chez telle ou telle ménagère du village, ou garde le bétail communal, tricot ou quenouille en main. Il est à remarquer que, dans toutes ces occupations, Fanchette Baucheux déploie une intelligence au-dessus de son âge et de son état. Elle mériterait assurément d'obtenir une condition meilleure. Comme Mlle Rose est fort occupée, par suite des fêtes prochaines et des préparatifs du trousseau de Nathalie, Mme Letellier parlait dernièrement de prendre au château une fillette intelligente pour nous servir dans nos chambres et faire les commissions. Je voudrais pouvoir décider Fanchette à accepter ce poste d'honneur. Je voudrais l'avoir près de moi, la protéger et la soutenir utilement, la pauvre petite orpheline dont la vie d'enfant a été si amère. Je crois que mon oncle ne fera pas d'objections, il est, en ce moment, si joyeux du mariage d'Emmanuel, si content de me voir rétablie et si heureusement délivré de sa goutte! Quant à Mme Letellier, s'il est vrai qu'elle me ménage peu dans les occasions importantes, elle ne néglige, en retour, aucune des petites circonstances qui la mettent à même de me faire plaisir, je puis espérer, en ce cas, un résultat favorable, et je vais prier ma bonne amie Mlle Élise d'employer toute son éloquence à assouplir et persuader notre cher petit sauvageon.

Tout s'est arrangé pour le mieux, au gré des désirs

de chacun. L'échange des anneaux de fiançailles, qui a eu lieu hier, a été très-touchant; le bal des accordailles, qui l'a suivi, a été vraiment splendide, et Fanchette Baucheux, depuis quatre jours, est entrée en fonctions au château. Quand elle aperçoit mon oncle, il est vrai, elle pâlit fortement et devient toute tremblante, tandis qu'un éclair passe dans ses yeux noirs, qui ne tardent pas à se remplir de larmes. Aussi ce n'est pas elle que je charge d'aller porter le journal de M. le baron, d'aller soigner son feu ou baisser les rideaux de sa chambre. Hors de là, Fanchette se montre très-active, très-intelligente et très-douce dans tous les services qu'elle nous rend. Autour de moi, surtout, elle s'empresse avec une bonne volonté et une joie véritables, et c'est plaisir de voir un bon sourire, un vrai sourire d'enfant épanoui sur son front brun et sur ses lèvres vermeilles, chaque fois qu'elle peut, par sa diligence, me causer une surprise ou devancer ma volonté.

J'ai commencé par parler de Fanchette. Les belles fêtes d'hier auraient cependant mérité l'honneur d'avoir le pas sur cette petite fille des bois qui est en train de devenir une humble petite servante. Il y a eu, comme je l'ai dit, du grave et du gai, du touchant et du splendide. D'abord, dans la chapelle de la Trèche, M. le curé a béni les anneaux qu'il a remis aux deux promis en leur parlant des devoirs et des joies de cette affection chrétienne qui doit naître et grandir entre deux fiancés, pour les aider à supporter les devoirs, les lassitudes, les croix que leur apporteront plus tard la vie et le mariage. Mon cousin était très-pâle, très-sérieux,

tout le temps qu'a duré cette allocution. Nathalie était rose et souriante comme toujours, et, une ou deux fois, elle a cessé de tenir ses yeux fixés sur la respectable figure du prêtre, pour lisser des ruches de gaze de sa belle robe rose, ou écarter de son front blanc quelque mutine boucle de cheveux. C'est qu'aussi elle trouvait le sermon un peu long, et qu'elle se savait si admirée, si parée, si jolie.

Lorsque nous nous sommes retrouvés dans le grand salon, les fiancés ont reçu nos félicitations et celles des personnes invitées à la cérémonie. Je me suis, l'une des premières, approchée de Nathalie et je lui ai serré la main avec une joie bien sincère. Elle m'a jeté vivement les bras autour du cou, et, m'entraînant un peu en dehors du cercle, m'a murmuré, presque à l'oreille :

— Est-ce bien vrai que vous ne m'en voulez pas, Marie ?... Il m'a semblé, dans un temps, qu'Emmanuel vous distinguait fort... Mais vous ne vous souciez pas de lui, n'est-il pas vrai ?... Si je savais vous l'avoir enlevé, j'en aurais un chagrin véritable.

— Tranquillisez-vous, ma bonne Nathalie, ai-je répondu paisiblement. Je ne songe point au mariage, et je n'ai aucune raison d'être jalouse ou affligée.

— Ah ! tant mieux ; je suis bien contente... Eh bien, c'est tout à fait comme moi... Je n'étais pas du tout jalouse quand je voyais Emmanuel oublier mon existence et s'occuper de vous particulièrement... Ne serait-ce pas insensé de se briser le cœur, parce qu'un prétendant vous échappe ?... Comme si l'on n'en pouvait pas retrouver !... Vous en trouverez, Marie, et de très-

bons, et de meilleurs... Pour vous, votre cousin n'aurait pas convenu ; il est trop changeant, trop incertain, et vous, bien trop sensée.

Je n'étais pas revenue de l'étonnement que me causaient ces francs aveux de Nathalie, lorsque le fiancé dont il était question nous a interrompues par sa présence soudaine. Il s'est arrêté en silence devant nous, comme s'il attendait de nous, de moi peut-être, quelque témoignage de sympathie et de cordialité. Pour ma part, je ne l'ai pas fait attendre, et je lui ai franchement tendu la main.

— Soyez bien heureux, toujours heureux, cousin, tous les deux... C'est ce que je souhaite, ai-je dit.

— Vous êtes parfaite, Marie, m'a-t-il répondu sèchement ; mais les souhaits... en général... coûtent si peu de chose !

— Il y en a qui valent beaucoup, cousin, ai-je répliqué en m'efforçant de sourire, et moi, pauvrette, je ne puis rien donner de plus.

— Et c'est assez vraiment, a interrompu Nathalie avec sa vivacité ordinaire. Je connais bien Marie, moi, les vœux sont à nous maintenant; plus tard le dévouement viendra, si l'occasion l'exige... En vérité, je ne vous reconnais plus, monsieur ; je vous croyais plus apte à mieux juger les gens. Et puis, vous n'avez pas l'air aimable du tout pour un jour de fiançailles !... Voici les voitures qui roulent et les invités qui arrivent. Pensez-vous que ce soit assez, en un pareil moment, d'avoir une cravate de batiste et des gants blancs pour se montrer convenable?... Croyez-moi, quittez

cet air sérieux tournant au maussade, et ce pli au front qui, pour moi, sachez-le bien, n'est nullement flatteur.

Après avoir achevé cette mercuriale, Nathalie a accepté le bras que mon cousin lui offrait en silence, s'efforçant de dérider son front et n'y parvenant qu'à demi. Les invités arrivaient, bientôt ils ont rempli les salons, et pendant quelques moments je me suis trouvée seule et perdue dans la foule. Mais une surprise agréable m'était réservée. Soudain j'ai senti une main amie se poser sur ma main et une voix bien connue a murmuré à mes oreilles :

— Enfin me voici ! bonjour, ma chère Marie.

— Ma bonne demoiselle Élise ! Je croyais que vous ne viendriez pas. Vous n'étiez pas à la chapelle, ai-je répondu à Mlle Demontreux.

— Eh ! ne fallait-il pas recevoir, faire dîner, faire habiller ce voyageur ? a-t-elle répliqué en s'effaçant un peu pour me désigner de la main son frère, qui s'avançait derrière elle.

— Figurez-vous, a-t-elle repris en m'embrassant de joie, qu'il m'a fait une surprise, il est arrivé sans dire gare... Il tenait, en cette circonstance, à venir serrer la main d'Emmanuel. Mais comment se montrer ici dans son costume de voyageur ? Venir présenter ses hommages à une gentille fiancée, à une future demoiselle d'honneur aussi gentille pour le moins, il paraît que c'est chose grave, même pour un professeur de la Faculté, a ajouté Mlle Élise avec un de ses bons sourires. A vous parler franchement, Marie, je ne me sou-

viens pas avoir vu Ferdinand aussi préoccupé du nœud de sa cravate et aussi mécontent des œuvres de son tailleur... Mais, puisque nous sommes sur ce chapitre des vanités du monde, je dois vous dire, Marie, que mon frère vous prie de l'accepter pour danseur, si vous le trouvez toutefois assez bien cravaté, bien ganté, et pas trop grave.

Mlle Demontreux, en présence de son frère, me parlait ainsi gaiement; mais elle m'entraîna presque aussitôt dans l'embrasure d'une croisée et me dit, en me montrant Emmanuel et Nathalie qui passaient loin de nous en se donnant le bras :

— Eh bien, ma chère enfant, ma pauvre petite Marie, avez-vous bien prié Dieu pour eux à la chapelle? Avez-vous pu leur dire que vous souhaitiez les voir heureux?

— Oui, mademoiselle, en vérité; et non-seulement je le désire, mais je l'espère, ai-je répondu d'une voix ferme, parce que je sentais que rien en moi ne protestait contre la sincérité de mes paroles, ni ma conscience, ni ma volonté, ni mes traits, ni mon cœur.

Mlle Élise a alors pris mon front entre ses deux mains et m'a embrassée bien fort, et il m'a semblé qu'une larme tombée de ses yeux était venue mouiller ma joue. Cette bonne et franche amitié m'a fait du bien au cœur. Je me suis sentie soudain plus gaie, plus jeune, plus légère. J'ai commencé à sourire, à causer; j'ai accepté sans trop de peine les quelques invitations qui m'ont été adressées. M. Ferdinand Demontreux, ainsi qu'il avait été convenu, a été mon premier dan-

seur. Je me suis sentie, cette fois, très à l'aise avec lui ; son visage régulier et presque jeune a, comme celui de sa sœur, une grande expression de bonté et de simplicité, qui, dès l'abord, inspire la sympathie et la confiance. De plus, je dois convenir que, pour un savant, il ne danse point mal du tout et qu'il a en outre une conversation des plus charmantes ; des plus charmantes pour moi surtout, car j'ai été fort surprise de l'entendre, dès la seconde figure du quadrille, me demander des nouvelles de ma petite protégée Fanchette Baucheux, me parler des belles greffes de rosiers que j'ai faites dans le jardin de sa sœur Élise, s'enquérir des progrès des bambins du village, auxquels je fais répéter leur catéchisme en attendant la leçon du curé. Je n'ai pu m'empêcher de témoigner mon étonnement à M. Demontreux.

— Eh quoi ! monsieur, lui ai-je dit, d'où connaissez-vous tous ces détails pour vous insignifiants, et comment trouvez-vous le temps d'y penser, surchargé que vous êtes d'occupations bien autrement sérieuses?

— N'avez-vous jamais senti, mademoiselle, m'a-t-il répondu en attachant sur moi son regard sympathique et souriant, qu'il y a en nous non-seulement les pensées de l'esprit, mais encore les pensées du cœur?... Ce sont celles-ci qui délassent des autres, qui entretiennent l'âme fraîche, vivace et longtemps jeune. Croyez-moi, quand on se sent parfois las et découragé en se heurtant aux faiblesses de l'humanité ou aux aridités de la science, cela fait du bien de se rappeler que tout n'est pas concentré pour nous dans ce monde

de troubles et de rumeurs, de mystères et de ténèbres; qu'on a de chers amis, une petite maison tranquille, un coin de verdure à l'ombre, une bonne sœur au pays. Voilà mon oasis à moi, et, par le cœur, j'y fais de fréquents voyages.... Or, en vertu de ce proverbe d'après lequel les amis de nos amis sont nos amis, et des lettres de ma sœur qui contiennent de nombreux détails sur sa chère et aimable compagne, il m'est souvent arrivé de vous voir par la pensée, vous et Élise, et de vous suivre au bois, à l'école ou dans notre petit enclos. Voilà comment il se fait que je m'intéresse réellement à la bonne venue du *Géant-des-batailles*, aux progrès des petits communiants et à la conversion de Fanchette.

Voici aussi comment mon étonnement a cessé, mais pour faire place à un étonnement d'un autre genre. Ces savants, que je croyais si froids, si secs, si gourmés, peuvent donc s'intéresser à tout, aimer les fleurs et les enfants, descendre des hauteurs du savoir jusque dans nos sentiers modestes? Je ne sais pas s'ils sont tous ainsi. En tous cas, c'est une noble science que celle de M. Ferdinand Demontreux. Chez lui, elle a éclairé l'esprit sans dessécher le cœur; une intelligence brillante et élevée s'allie à une âme naïve et tendre. M. Ferdinand n'est pas seulement un homme de talent, mais plus et mieux encore : un homme de cœur, un sincère ami, un bon frère. Dieu devait bien cette compensation à cette bonne et tendre Élise, à laquelle les mérites et les succès du petit frère, jadis si tendrement bercé, font aujourd'hui une maternité si glorieuse et si douce.

L'aimable simplicité et la bienveillante attention de M. Ferdinand m'ont flattée si agréablement que je me suis sentie dès lors fort à mon aise avec lui et que je suis entrée aussitôt sur le terrain des confidences. Confidences, je me hâte de le dire, qui n'avaient rien de bien intime ni de bien compromettant, puisqu'elles concernaient principalement la maladie de la mère Jeanne, les progrès du petit Matthieu et l'âpreté des vents du nord qui ont flétri prématurément mes boutons de rose. Mlle Demontreux est venue nous rejoindre lorsque la danse a cessé; elle avait sa bonne part de confidences à faire aussi, et nous avons causé ensemble, comme trois amis, dans l'intervalle des quadrilles. La soirée, grâce à ces deux bons cœurs, a passé pour moi bien plus rapidement que je ne l'avais pensé, et a été aussi bien moins fatigante, bien moins triste. Après le souper, où Mme Letellier s'est montrée triomphante, resplendissante, souriante, mère au comble de ses vœux et admirable maîtresse de maison; où mon oncle, rajeuni par la joie, a porté en grande cérémonie la santé des fiancés, mes amis de la petite maison se sont retirés, mais les danses ont continué encore.

Le jour commençait à poindre lorsqu'elles ont entièrement cessé. La fête avait complétement réussi; la joie avait été générale et vivement partagée, et pourtant, je ne sais pourquoi, j'ai trouvé en ce moment un aspect triste, presque funèbre, au grand salon du château. Les dernières voitures, en s'éloignant sous les chênes de l'avenue, faisaient entendre un sourd murmure que le bruit d'un orage qui s'élevait commençait

à étouffer. De larges gouttes de pluie frappaient aux vitres; un vent froid et âpre secouait les tentures de soie, effeuillait les guirlandes enlacées aux piliers, aux balcons, et nous faisait frissonner. Le château tout à l'heure était encore tellement plein de bruits, de sons, de rires, de clameurs, que le silence maintenant nous semblait plus profond et plus intense. Au loin, les hurlements d'un chien se faisaient parfois entendre, rauques et prolongés, au milieu de ce lourd silence : c'était le pauvre mâtin du vieux berger Gérôme qui, dans une chambre de la ferme, agonisait cette même nuit. Autour de nous, tous les meubles étaient en désordre; une poussière fine et grise ternissait les cadres dorés, les miroirs étincelants, les tapis soyeux, les massifs de fleurs; on eût dit un suaire de cendres jeté par une main invisible sur toutes ces splendeurs et toutes ces vanités. La flamme mourante des bougies semait ses clartés pâles sur les tentures rouges qui paraissaient devenir sombres, sur les lambeaux de rubans, de gaze, de guirlandes, sur les pétales de fleurs flétries, derniers vestiges des joies du bal que nous foulions sous nos pieds en marchant. Nous nous sommes tous regardés en silence alors; nous étions affreusement pâles. Heureusement, mon oncle n'était pas là; il s'était retiré un peu avant la fin.

—Cet insupportable chien! a dit Mme Letellier.

— Quel terrible orage! s'est écriée Nathalie.

Emmanuel n'a rien dit, seulement il m'a semblé qu'il était encore plus pâle que nous toutes, et je l'ai vu essuyer en silence son front couvert de sueur. Pour

moi, je me suis hâtée de m'éloigner ; quelque chose là-bas, je ne sais pourquoi, me donnait froid et peur. Je me suis retrouvée avec une joie véritable dans ma petite chambre claire, bien close et bien chauffée. De là, on n'entendait plus le pauvre Turc gémir, et j'ai fini par oublier l'orage en priant Dieu. C'est ce qui fait que mes frissons, mes terreurs, ont passé, et que je me suis réveillée tout à l'heure joyeuse, tranquille, voyant un beau ciel bleu sourire à la grande plaine et un rayon de soleil d'or danser sur mes rideaux. Que tout cela soit pour eux aussi, mon Dieu : le soleil, le ciel bleu, l'espérance ! Eux qui vont passer leur vie à deux ont besoin de beaucoup de paix, de beaucoup de joie, de beaucoup d'amour. Je vous le demande pour eux, sincèrement, ardemment, à genoux. Et pour moi, qui suis seule et ai besoin de peu, je ne vous demande rien, sinon que vous me conduisiez et que ma mère me bénisse !

Depuis cette journée de fête, nous sommes tout occupés au château. Mon oncle ayant fixé à trois mois l'époque du mariage, il en résulte bien des conseils de famille, bien des projets et des préparatifs. D'abord il est nécessaire de faire des réparations à l'aile droite, où, à son retour d'Italie, habitera le jeune ménage. C'est Mme Letellier principalement qui se charge de donner ses plans, de surveiller les ouvriers, de conseiller l'architecte. Il est tout naturel, en effet, qu'elle organise, règle et rajeunisse, selon ses désirs, cette vieille et imposante demeure de mes ancêtres, qui doit devenir un jour la propriété de sa fille. Mon oncle n'y voit point

de mal, il en paraît satisfait, au contraire. La gentillesse et les succès de Nathalie l'ont véritablement charmé et presque rajeuni ; il se réjouit à l'idée de placer son tortil de baron sur le front d'une aussi charmante belle-fille, de penser que le nom de Ferrières, dignement et brillamment porté, figurera encore, grâce à la belle baronne Nathalie, dans les cercles du grand monde et les bals de la cour, où depuis si longtemps il était inconnu et presque entièrement oublié.

Aux préparatifs du logis se joignent les préparatifs du trousseau. Mme Letellier et Nathalie l'ont commandé, dans un court voyage qu'elles ont fait à Paris. Maintenant, elles sont de retour près de nous ; mais Emmanuel est parti à son tour pour choisir les chevaux, acheter la voiture. Combien de choses sont nécessaires à un aussi brillant mariage ! Et comme au milieu de ces mille détails, de ces projets toujours renaissants, de ces innombrables splendeurs, on a peu le temps de goûter les dernières joies de la vie qui finit, de penser aux devoirs sérieux, aux écueils inconnus de la vie qui commence ! Ceci m'attristerait ; je voudrais, en un pareil moment, être plus à moi-même, plus à mon bonheur, à mes résolutions, plus aussi à mes souvenirs. Mais Nathalie ne semble point s'en affliger du tout ; elle paraît, au contraire, tout à fait dans son élément, au milieu de ses fleurs, de ses bouquets, de ses modes de Paris, de ses écrins et de ses dentelles. Il faut qu'Emmanuel, bon gré, mal gré, s'associe à ses préoccupations, à son incessante activité. Elle ne l'aborde guère sans avoir une gravure ou un échantillon à la

main, et sans lui dire, d'une inflexion de voix câline et avec des gestes tout à fait mignons : — « Que dites-vous de cette tenture? » ou : — « Comment trouvez-vous ces bronzes, ce tapis, ces dentelles? » Mon oncle lui-même donne parfois son avis en fait de décor et de parures. Mais cet avis est bref d'ordinaire, ce qui ne l'empêche pas d'être expressif et surtout bienveillant. « Prenez tout ce qui est joli, mon enfant, et surtout tout ce qui est frais, jeune, blanc et rose. La couleur rose, c'est maintenant la couleur du temps, nom d'un sabord ! et nous mettrons tant de gaieté et de beauté, tant de roses ici, que nous en écarterons pour longtemps les tristesses et les contre-temps, les ombres et les soucis, voire même, je l'espère bien, les douleurs et les rhumatismes. »

Je suis heureuse de le voir si confiant, si content, ce bon oncle, et je me dis en même temps, avec une certaine tristesse, qu'il n'aurait pas été aussi joyeux si c'était moi qui avais épousé mon cousin Emmanuel. Aurais-je pu apporter dans la famille une fortune brillante, des écrins de perles et de diamants, et tant de beauté, de grâce et d'éclat? Aurais-je pu figurer à la cour et porter aisément, dignement mon tortil de baronne? Oh! non assurément, tout cela n'est pas à moi, tout cela me ferait peur. Je ne suis qu'une pauvre, et simple, et timide jeune fille; je ne connais pas le prix de la fortune et des grandeurs, je ne sais vivre que de tendresse... Eh bien, la tendresse me reste après tout; on ne me mettra pas au premier rang, on ne me couronnera pas de perles, de brillants et de fleurs; mais

ou m'aimera dans mon silence, dans mon humilité, dans mon ombre. Ce sera assez pour moi, et ce sera encore quelque chose de doux pour eux.

Ainsi, je cherche à me confier à l'avenir, à mon sort, à espérer beaucoup de paix et un peu de bonheur pour ma vie. Toutes les tentatives que je fais ne me réussissent pourtant pas également, car, je dois l'avouer, je suis inquiète pour Fanchette. Depuis quelques jours, la conduite de la fillette s'est modifiée sensiblement, sans que la cause de ce changement me soit connue. Depuis qu'elle est plus tranquille, plus heureuse et plus gaie, elle chante tout le jour d'ordinaire, comme une alouette qui a longtemps pâti et qui voit revenir le soleil. Mais depuis quelques jours pas une note, pas un refrain, pas un éclat de rire n'est sorti de ses lèvres. Ses yeux sont toujours baissés, sa bouche toujours close; elle tressaille quand je lui parle, comme si ma voix lui faisait peur. S'est-elle rendue coupable, à mon insu, de quelque offense grave dont le souvenir l'humilie et l'afflige? Est-ce le mal des bois et de la solitude qui la reprend, et n'ose-t-elle point me faire part du désir qu'elle a de me quitter? Je ne sais qu'imaginer, et je ne vois jusqu'à présent aucune base à l'une ou l'autre de mes conjectures. Ce qui m'étonne surtout, c'est que Fanchette est subitement devenue sombre, taciturne et triste. Ce matin elle était encore tout empressée, toute causante et joyeuse. Dans l'après-midi, j'eus à l'envoyer en course dans une petite ferme située de l'autre côté de la forêt. Fanchette revint fort tard, et elle était alors pâle, agitée, tremblante. Je lui deman-

dai la cause de ce retard et de son trouble ; elle me répondit en balbutiant qu'elle s'était égarée et qu'elle avait eu peur en traversant le bois. J'ai conçu quelques doutes, il faut l'avouer, sur l'exactitude de cette réponse. Il est difficile d'admettre que Fanchette ait pu s'égarer, elle qui connaît depuis son enfance les moindres replis des bois et des vallées des environs. Et de quoi pourrait-elle avoir peur, elle qui pendant de longues années a vécu dans l'ombre des bois et dans leur profonde solitude ? Mais j'ai pensé que la vue de cette partie de la forêt avait réveillé chez l'enfant quelques souvenirs pénibles ; qu'elle avait dû traverser peut-être la clairière fatale où son père a été arrêté, où son frère est mort, et que ces funèbres impressions avaient ainsi laissé leurs traces sur ses traits et dans son langage. Mais ce qui à présent m'inquiète, c'est que, depuis lors, la gaieté de Fanchette ne revient pas. Elle paraît aussi beaucoup moins assidue au travail qu'elle ne l'était d'abord. Deux fois déjà, lorsque je la croyais occupée dans la lingerie, en bas, je l'ai vue soudain rentrer par la petite porte du parc, et elle m'a dit alors revenir du village. J'ai fait quelques observations modérées, je ne veux pas encore gronder beaucoup ; mais j'avoue que la disposition actuelle de Fanchette m'afflige. La route du bien, qui est aussi la route du bonheur, est-elle donc si rude et si fatigante pour qu'on s'y lasse et l'abandonne lorsqu'on a fait à peine les premiers pas ?

Mes pressentiments et mes inquiétudes n'étaient point sans raison. Qu'est devenue la pauvre Fanchette ? Pour-

quoi est-elle partie? Il y a là un mystère que je ne puis percer et qui me paraît être gros de douleurs et de terreurs inconnues. Je devinais bien que le chagrin subit de l'enfant était le résultat d'une catastrophe imprévue, et devait avoir quelque chose de navrant et de fatal; mais quel peut être le motif qui a ainsi soudainement changé les résolutions et détruit l'avenir de la pauvre petite fille?

Hier matin, j'avais à peine fini d'écrire, lorsque Fanchette est entrée dans ma chambre. J'ai cru d'abord qu'elle y venait pour s'acquitter de quelque détail de son emploi, et je ne faisais guère attention à elle. Tout à coup j'ai senti le frôlement de sa jupe de bure à mes pieds et ses lèvres sur ma main.

— Qu'as-tu, Fanchette? me suis-je écriée alors en cherchant à la relever.

Sa tête brune s'est tournée vers moi, et j'ai vu ses yeux gonflés, rougis et pleins de larmes.

—Mademoiselle, a-t-elle balbutié, je... viens... vous remercier... vous dire adieu... Je dois... partir... Je ne puis plus rester ici... mais je dois vous en demander pardon... comme à ma bonne protectrice, comme à mon bon ange.

— Fanchette, tu perds l'esprit, lui ai-je répondu. Pourquoi partirais-tu d'ici, où tu es bien, n'est-ce pas, où l'on t'aime? Tu es triste depuis quelques jours, c'est vrai; mais cela pourra passer, si tu donnes ton cœur à Dieu, si tu mets ta confiance en moi et de l'ardeur à l'ouvrage... Et d'abord, où irais-tu, toi orpheline, qui n'as rien, qui n'es rien?

— Mademoiselle, je ne sais pas... Je ne peux rien vous dire... Mais il y a quelque chose qui m'appelle, quelque chose qui me pousse... Je ne peux plus rester ici, je viens vous en demander pardon.

— Vous me direz au moins la raison de cet étrange caprice, me suis-je écriée presque irritée. Vous ne dépendez pas ici de moi seule, et je dois faire agréer votre résolution folle à la femme de charge d'abord, puis à Mme Letellier.

Fanchette a pâli violemment à ces mots ; puis elle a repris, en secouant tristement la tête :

— Non, mademoiselle, non ; je ne puis rien dire... pas même à vous, bonne demoiselle Marie ; à plus forte raison, pas à Mlle Rose ni à Mme Letellier. Si l'on a un peu de pitié pour moi, qu'on ne me demande rien, qu'on me laisse partir seule et misérable comme je suis venue.

— Ceci est impossible, ai-je dit. Vous devez d'abord donner du temps pour qu'on ait le loisir de vous remplacer par une autre servante. De plus, une démarche aussi inattendue est de nature à faire concevoir, je vous l'avoue, de graves soupçons sur votre conduite et votre fidélité. Ne vous étonnez donc pas si Mme Letellier, si mon oncle lui-même, vous interroge peut-être, et vous oblige à...

— Je n'ai rien à avouer, je n'avouerai rien, ni à vous, ni à eux, s'écria l'enfant en séchant ses pleurs et en relevant fièrement la tête. Je ne suis pas coupable, je ne l'ai pas été... Je ne suis que bien affligée... bien malheureuse... plus malheureuse que je ne l'ai

jamais été, mademoiselle Marie, car on va me croire lâche et méchante, me juger ingrate, et Dieu sait pourtant que je ne le suis pas.

— Eh bien, si réellement vous ne l'êtes pas, ma chère enfant, répondis-je, ne persistez pas dans votre projet insensé, ou tout au moins ne vous décidez pas si brusquement, réfléchissez encore... Si vous avez des chagrins que je ne puisse pas connaître, adressez-vous à de plus sages que moi, à Mlle Demontreux, à M. le curé, votre confesseur... Enfin, attendez quelques jours ; si, plus tard, je vous vois toujours bien convaincue, je préviendrai Mme Letellier, conformément à vos désirs. Mais songez bien que les résolutions prises à la hâte sont rarement sages, mon enfant, et que le plus souvent on en souffre et on les regrette.

Fanchette, à ces paroles, a soupiré tout bas, et secoué la tête bien tristement ; mais elle n'a rien répondu, et, bientôt après, est doucement sortie de la chambre. Pendant le reste du jour, je l'ai entrevue deux ou trois fois ; elle m'a paru plus calme, et j'ai cru qu'elle commençait à se tranquilliser... Mais ce matin, à mon réveil, j'ai bien reconnu mon erreur. Mlle Rose s'est précipitée dans ma chambre, d'un pas brusque et d'un air effaré, me demandant si je savais ce qu'était devenue Fanchette ; elle n'était pas dans sa chambre, et même selon toute probabilité, ne devait pas y avoir passé la nuit, car son lit n'était pas défait ; son tablier de service, et les clefs du fruitier qu'on lui confiait ordinairement, étaient restés accrochés à leur place. Cette nouvelle, à laquelle j'étais loin de m'attendre, m'a

causé, je ne sais pourquoi, une véritable terreur. Je me suis rendue aussitôt à la chambre de la malheureuse enfant; j'ai vu que, par une délicatesse que bien des gens de la maison n'auraient point attendue d'elle, Fanchette n'avait rien emporté des vêtements, des chaussures, du linge, qui lui avaient été donnés à son entrée au château. Elle s'était éloignée telle qu'elle nous était venue jadis, avec ses sabots et ses pauvres hardes usées. Ce trait de probité a intéressé mon oncle lui-même en faveur de l'enfant. Quoiqu'il n'eût jamais témoigné de sympathies bien vives pour Fanchette, il l'a fait chercher partout, dans le parc, au village, à la cabane ruinée, dans le bois, protestant que, si elle ne s'était enfuie que par un coup de sa mauvaise tête, ou un caprice d'enfant, pour l'engager à revenir au lieu de la gronder il doublerait ses gages. Mais ces efforts de mon oncle, dont je lui ai su gré, n'ont produit aucun résultat. On n'a pas même trouvé de traces du passage de la pauvre enfant, et nous en sommes réduits aux plus bizarres, aux plus tristes conjectures. Mme Letellier prétend que Fanchette, qui a toujours eu des instincts capricieux et nomades, a suivi sans doute une bande de musiciens ambulants qu'on a vus, l'autre jour, campés à la lisière de la forêt. Emmanuel, qui précisément est revenu aujourd'hui, a cherché à me consoler, car je suis bien inquiète et bien triste, en assurant qu'il ne croit pas à autre chose qu'à une fantaisie passagère de la part de Fanchette; que la fille des bois sentait le besoin d'un peu de liberté et de solitude, et qu'elle reparaîtra probablement après avoir

erré quelques jours : « La petite sotte! s'est écriée Nathalie. Pourquoi s'est-elle avisée de partir en ce moment? Je lui aurais fait faire un si joli costume pour ma noce! » Je n'ai pas osé dire à ma future cousine que Fanchette paraissait avoir un chagrin très-vif et très-grave, qui n'aurait point été consolé peut-être par la promesse et l'espoir d'un bel habit. Nathalie, insouciante et heureuse, n'a jamais appris encore ce que c'est que le chagrin ; elle n'en connaît pas les effets désastreux, les lentes et cuisantes morsures. Dieu veuille les lui épargner toujours, lui laisser du moins longtemps sa joie, sa jeunesse, sa souriante et charmante légèreté !

... Mon Dieu, était-ce un pressentiment qui m'inspirait lorsque j'écrivais, l'autre jour, les lignes qui précèdent?... A présent Nathalie, la pauvre fiancée, est en pleurs et en deuil, comme nous le sommes tous... Oh ! que le jour de l'épreuve et du brisement de cœur est venu soudainement, rapidement pour elle!... Et mon oncle! Et mon oncle, pauvre oncle, pauvre père!... Le spectacle de sa douleur suffirait à m'ôter les forces, à abattre tout mon courage... Et j'ai encore ma douleur à moi, ma douleur silencieuse, cruelle, navrante, à combattre, à taire, à supporter ! Non, ce n'est pas aujourd'hui que j'aurai le pouvoir de revenir sur ces instants de deuil, sur tant de scènes déchirantes. Depuis hier soir, je n'avais pas eu même la force de pleurer ; mais, en ce moment, mes larmes recommencent à couler, et elles tombent amères, pressées, brûlantes,

sur la page. Mais elles ne me soulagent pas ; au contraire, elles me font mal, elles me font peur... Partout je crois voir des traces de sang, de ce sang vermeil que j'ai vu jaillir, couler, du sang de celui qui m'était, malgré tout, si tendre et si dévoué ; que je me plaisais à appeler mon frère... Non, c'est fini... je n'ai plus la force ni la volonté d'écrire... D'ailleurs, j'aurai tout le temps désormais de songer au passé, d'en retracer les ombres sur les pages ; de faire revivre, dans ma mémoire, le jeune, le cher mort que tous nous avons tant aimé. A présent, je l'honorerai plus, je me consolerai mieux, en priant pour lui d'abord, et en cherchant à consoler son père.

Quinze jours se sont passés depuis l'instant où, au milieu de notre consternation profonde, des sanglots d'un père abattu et foudroyé par la douleur, le corps de celui que nous pleurons, de l'espoir de sa race, du dernier de son nom, a été déposé dans le sépulcre des barons de Ferrières. Depuis que la mort est entrée dans la maison, nous sommes presque seuls ici : Mme Letellier et sa fille sont parties pour Paris ; mon oncle, après s'être débattu quelques jours entre la vie et la mort, est actuellement épuisé, à peine convalescent, et ne reçoit personne. Dieu m'a miraculeusement conservé la santé et les forces ; je ne puis m'éloigner de la chambre de deuil, du lit de douleur qu'à de rares intervalles, dans les instants, tels que celui-ci, où mon oncle parvient enfin à sommeiller. Pourtant je ne faiblis point ; c'est peut-être parce que je me suis soumise et n'ai

point murmuré. Et puis, n'avais-je pas fait, dès longtemps, l'apprentissage des larmes?

Oh! que nous étions donc loin, le jour même du désastre, de nous attendre à l'affreuse catastrophe qui devait le terminer! Nous tous, et les deux fiancés surtout, nous étions si gais, si contents, si tranquilles! Au fond du cœur, j'étais cependant un peu triste, la disparition de Fanchette continuait à m'inquiéter. Pouvais-je prévoir alors que la fuite de l'enfant se rattachait d'une manière si intime, si navrante, à l'épouvantable coup qui allait nous frapper? Mais mon oncle, Mme Letellier et Nathalie surtout, étaient d'une humeur véritablement radieuse et triomphante. Deux superbes chevaux de selle, que mon cousin avait achetés à Paris, venaient d'arriver à la Trèche. Nathalie, après en avoir admiré la pureté de race, la fierté, la fougue et l'élégance, déclara, vers la fin de l'après-midi, qu'elle voulait les essayer. Emmanuel paraissait mal à l'aise et souffrant ce jour-là, et moi, à la place de Nathalie, je n'eusse voulu pour rien au monde l'entraîner à la promenade en de pareilles dispositions. Mais la gentille fiancée pria, sourit, menaça de faire la moue; mon oncle et Mme Letellier appuyèrent sa requête. Tout fut dit; bientôt après nous nous élancions au galop dans la campagne; Emmanuel et Nathalie m'avaient priée de les accompagner. Le vieux Martin nous suivait à quelque distance; nous traversâmes la plaine encore fleurie, nous entrâmes dans la forêt. Quelques chants d'oiseaux, quelques cris d'insectes, quelques murmures des branches, troublaient seuls,

au loin, le grand et doux silence des bois dorés. Nous aussi, le plus souvent, nous allions en silence, regardant, admirant, songeant, nous abreuvant de calme, de fraîcheur. Même dans la joie, on a tant besoin de recueillement intime, et, aux approches de l'automne, il y a de si doux parfums dans l'air. Tout à coup, à mon grand déplaisir, le vieux Martin éleva la voix au milieu de ce silence, et ce fut pour nous engager à ne point dépasser, dans notre promenade, la lisière de la forêt.

— Des bûcherons avaient aperçu, la veille, nous dit-il, au plus épais du bois, deux ou trois hommes de mauvaise mine qui s'étaient cachés en les voyant, et qu'ils n'avaient pas été tentés d'aller saluer de près. Si nous étions seuls, M. le baron et moi, continua Martin en se redressant, nous n'aurions pas peur même d'une demi-douzaine de ces drôles. Mais si, maintenant, nous venions à les trouver, une pareille rencontre pourrait affliger ces demoiselles, et le mieux serait d'éviter un pareil inconvénient.

J'étais prête à me rendre au prudent conseil du vieux garde, et Emmanuel, qui paraissait très-fatigué ce jour-là, était également disposé à céder, lorsque Nathalie s'écria, de sa voix fraîche et railleuse :

— Allons, maître Martin, nous prenez-vous pour des perdrix, et croyez-vous que nous aurons peur d'un ou deux pauvres paysans qui seront venus ici pour tendre des lacs ou tirer un lièvre ? Il n'y a rien de tel que d'être chasseur pour devenir poltron ; on voit partout des suspects, des délits, de la contrebande. Mais

je tiens à prouver que je prends cœur aux intérêts de mon futur domaine, et je veux veiller, de mes propres yeux, à la conservation du gibier.

En disant ces mots et en éclatant de rire, l'étourdie brandit sa cravache et partit en avant. Nous nous élançâmes après elle, et Martin nous suivit, en grommelant et bien à contre cœur.

Notre promenade se prolongea ainsi, et paraissait, du reste, devoir s'achever sans encombre.

Le crépuscule tombait, rapide et pâle, sous les vertes voûtes de la forêt, lorsque nous commençâmes, d'un commun accord, notre mouvement de retraite. Nathalie et Emmanuel marchaient en avant et causaient, je me le rappelle, des beaux projets formés par la première, qui voulait faire construire un chalet suisse au plus épais du bois, lorsque Martin et moi, nous crûmes entendre par derrière, à quelque distance de nous, un bruit de pas à demi étouffé par l'épais tapis de feuilles. Je jetai un regard inquiet sur mon vieux compagnon, qui, me faisant signe de garder le silence, quitta le sentier que nous suivions, et s'engagea dans une allée voisine, d'où le bruit semblait venir. Je hâtai le pas de mon cheval pour aller me mettre sous la protection de mon cousin, lorsque devant moi retentit un léger cri, cri de surprise et d'effroi, poussé par Nathalie. Je m'élançai, j'arrivai, je ne sais comment, auprès d'elle. Deux hommes en haillons dont je ne pouvais distinguer qu'imparfaitement les traits et la taille, tenaient la bride de son cheval et celle du cheval d'Emmanuel.

— Que demandez-vous? dit celui-ci d'une voix calme

et brève. Vous pensiez sans doute, vagabonds, n'avoir à faire qu'à des femmes, mais il y a un homme ici, et, par le ciel, vous nous laisserez passer. Si vous n'êtes pas des malfaiteurs et des bandits de la pire espèce, si vous demandez du travail, un abri, ou du pain, venez paisiblement, en plein jour, au château de Ferrières, et...

— Au château de Ferrières? interrompit l'un de ces hommes d'une voix sinistre et railleuse, lâchant la bride du cheval de Nathalie et se rapprochant de mon cousin, comme pour l'interroger ; au château de Ferrières? Et qui êtes-vous donc, mon beau monsieur, pour nous promettre ainsi secours, aumône et pitance?

— Un gentilhomme dont on ne peut mettre en doute la parole d'honneur, dit Nathalie, qui désirait se montrer intrépide en présence d'Emmanuel et commençait à reprendre un peu de sang-froid et d'audace; M. Emmanuel de Ferrières, le fils du baron lui-même, qui a la bonté de s'intéresser à votre position et à vos demandes, mais qui, si vous ne vous retirez sur l'heure, aura le plaisir de vous cravacher.

Je n'oublierai jamais le cri que poussa cet homme à cette réponse, à cette menace. Il y avait à la fois du désespoir, du triomphe, une rage féroce, un orgueilleux défi, un râle de colère et un soupir de joie, dans l'exclamation qu'il fit entendre, et qui résonna, avec un écho funèbre, sous les arbres de la forêt.

— Le fils du baron! répéta-t-il, serrant les poings et secouant sa chevelure grise. C'est lui que je ren-

contre sur mon chemin, ici, à cette place où *l'autre* est mort?... Il y a vraiment un hasard pour les misérables, pour les pères!... Et c'est vous qui vous proposez de me cravacher tout à l'heure, mon beau jeune seigneur, mon joli petit baronnet?

— Je me le proposais, en effet, mais je ne me refuserai pas plus longtemps ce plaisir, s'écria mon cousin, hors de lui, levant vivement sa cravache.

Le malfaiteur recula de quelques pas, et je l'entendis s'écrier :

— Enfin! le moment est venu... La main me démange depuis longtemps... Ah! je suis venu la chercher de bien loin; je l'ai couvée là-bas, rêvée tout le long du chemin; mais je la tiens enfin, ma consolation, ma vengeance!

Je le vis étendre la main; un éclair rouge sillonna les grandes ombres du massif. Je m'élançai à terre, les mains étendues en criant : « Par pitié! » Puis, j'entendis une détonation sourde, un cri, un faible gémissement... Je me retournai; je tombai à genoux, foudroyée par la terreur. Mon cousin avait porté la main à son côté, et chancelait sur sa selle...

Je ne puis plus me rappeler ce qui se passa en ce moment. Je sais seulement qu'au bout de quelques secondes d'égarement et d'horreur je me retrouvai encore à genoux à terre, soutenant entre mes bras la tête pâle de mon cousin renversé sur le gazon, et appuyant machinalement un pan de ma robe déjà rougie sur la blessure de sa poitrine d'où le sang s'échappait, tiède et vermeil. Nathalie, livide comme une morte et pétrifiée

par la terreur, était encore à cheval, égarée, immobile; le vieux Martin, auprès de moi, se tordait les mains de désespoir et poussait des cris lamentables. Les deux hommes avaient disparu; je crois avoir entendu vaguement l'un d'eux dire à son compagnon : « Quel diable t'a poussé à aller si loin ?... Il a son affaire à présent, et nous devons nous esquiver bien vite. » A quoi le meurtrier avait répondu, en fuyant : « Tu ne sais pas pourquoi je l'ai fait, Barbat; mais j'y pensais depuis longtemps... Au sortir d'où tu sais, j'ai jeûné pendant bien des jours pour pouvoir acheter une arme. »

Et puis des moments terribles, des moments bien amers et bien longs se sont encore passés... D'abord, je suis restée seule avec le pauvre blessé, seule avec la fiancée en larmes, dans cette belle et calme forêt verte, dans ce doux et religieux silence du soir. Martin avait couru chercher des secours à l'habitation la plus voisine. Des paysans sont venus, apportant un brancard... Jusqu'au château, je l'ai suivi, ne pouvant plus voir son visage pâle, qu'un drap blanc cachait à mes yeux, mais tenant toujours sa main, sa main flottante, et déjà presque glacée. Pendant ce temps, M. le curé, averti, avait été prévenir le pauvre père; des exprès, lancés au galop sur toutes les routes, volaient à la recherche de médecins. Une heure plus tard, un chirurgien est arrivé, et n'a plus laissé d'espérances. La balle avait perforé l'un des poumons; sans l'effusion de sang extérieure, qui avait été considérable, Emmanuel aurait déjà cessé de souffrir. Mais, d'un moment à l'autre,

une suffocation pouvait venir, et alors... tout serait fini. Le docteur croyait cependant pouvoir nous répondre de quelques heures encore. Un autre vint ensuite, et confirma l'arrêt qu'avait porté le premier.

Quelques heures, mon Dieu ! Voilà donc tout ce qui restait de vie à ce fils chéri, objet de tant de soins et d'espérances, à ce beau jeune fiancé que nous avions vu si plein de force et de jeunesse le matin, et qui, avant nous tous, allait partir pour pénétrer le grand mystère caché de l'autre côté de la tombe !... Du moins, si son Dieu pouvait venir à lui, comme un consolateur, comme un père, lui envoyant sa lumière pour éclairer le ténébreux passage, lui tendant les bras pour l'endormir, lui promettant, comme à l'un de ses élus, au delà de cette souffrance passagère, une vie, une jeunesse et un bonheur sans fin ! Mais les instants passaient, la vie et le sang du blessé, coulant toujours, s'en allaient ensemble, et la connaissance, la parole, le regard, ne revenaient point. C'était un spectacle à briser le cœur ; nous aurions tant voulu le voir nous regarder, l'entendre nous parler, et surtout parler à Dieu avant de mourir !

Dans la nuit, vers onze heures, je me trouvai quelques moments seule auprès de lui. Nathalie, après son retour au château, avait été prise d'une violente attaque de nerfs, et Mme Letellier avait tout quitté pour soigner sa fille. Mon oncle venait de défaillir auprès du lit de son fils pour la troisième fois, et avait dû être transporté hors de la chambre. J'étais là, désolée, immobile, regardant, avec un accablement profond et

une douleur sans bornes, cette noble et pâle figure qui bientôt allait disparaître pour toujours. Les yeux étaient clos, les lèvres froides, les mains rigides, le souffle allait s'éteignant. Je pressais mes mains sur mon cœur et je balbutiai : « Mon Dieu, mon Dieu, je ne pourrai donc rien faire pour lui ! » Puis, j'essuyai mes yeux en larmes ; je m'en vins, tremblante et navrée, m'agenouiller auprès du lit funèbre, attachant des regards pleins de prière sur le crucifix d'ivoire, mon seul appui, mon seul compagnon dans cette veillée fatale, qui, avec moi, semblait souffrir et veiller près de lui.

« Mon Dieu, — murmurai-je, — vous savez que j'ai aimé, d'un amour humble et pur, ce cher mourant qui est là, et en qui j'avais cru voir l'ami et le compagnon de ma jeunesse... Mais mon espérance était vaine, et j'ai dû sacrifier ce naïf et timide amour au repos de mon bienfaiteur, au bonheur de son père... C'était une cause juste et sainte, mais ce n'était, après tout, qu'une cause terrestre, ô mon Dieu... Permettez-moi, à présent, devant vous, de renouveler courageusement, joyeusement, toute la grandeur et la douleur de mon sacrifice, pour obtenir de vous une faveur bien plus haute, un don bien plus inappréciable. Si mes larmes vous ont touché, si ma résignation vous a plu, si mon renoncement à tout ce qui m'était cher vous a paru méritoire, faites, Seigneur, qu'Emmanuel, avant de nous quitter, puisse se réconcilier avec vous, vous prier et vous bénir. Alors notre douleur sera moins déchirante et moins amère, et nos

larmes couleront avec une certaine douceur, car ne sera-ce pas pour le rendre éternellement heureux que vous aurez voulu nous le prendre? »

Quand j'eus ainsi prié, j'attendis quelques instants pleurant tout bas, étouffant le bruit de mes sanglots pour écouter, et cachant ma tête dans mes mains, comme si le pauvre blessé eût pu voir mes larmes. Soudain un léger mouvement se fit auprès de moi, une main froide et défaillante se posa sur ma tête; je levai les yeux. Emmanuel s'était tourné vers moi, il avait repris connaissance, il allait me parler; je le voyais à l'expression de son regard et aux mouvements de ses lèvres.

— Marie!... murmura-t-il faiblement, après quelques instants d'efforts, — Marie... ai-je bien entendu?... Est-ce bien vrai que vous m'aimiez?... Ne l'avez-vous pas dit là tout à l'heure?

Je me mis à trembler alors et j'hésitai, ne sachant que répondre.

— Parlez vite, cousine, reprit le pauvre blessé avec un accent empreint d'une grande tristesse. On ne dit que la vérité aux morts..... ou à ceux qui vont mourir... Ne me suis-je donc pas trompé?... Avez-vous parlé de moi à Dieu comme de votre ami, tout à l'heure?

— Oui, Emmanuel, lui dis-je en prenant sa main froide et en la serrant entre les miennes.

— Alors... pourquoi m'avez-vous refusé?... Parce que vous étiez pauvre?... Oh! malheureux que nous sommes, si vous aviez décidé autrement, peut-être ne

serais-je pas ici?... Je mourrai avec des regrets maintenant; la vie aurait été pour nous si douce et si belle... Je ne vous verrai plus, et vous, vous me pleurerez longtemps, je le vois, je le sais... Puis-je faire quelque chose pour adoucir votre douleur? Dites-moi ce qui pourra vous consoler, Marie?

— L'espoir de vous retrouver un jour, près de Dieu, votre soutien, votre père, auquel j'ai demandé pour vous ses grâces, et votre salut, répondis-je en étouffant mes pleurs.

— Je vous comprends, me répliqua-t-il avec une gravité douce. Que monsieur le curé vienne, s'il est ici, ou qu'on l'aille chercher.

J'appelai un domestique, qui s'éloigna aussitôt, chargé de mon message. Le prêtre était, en ce moment, dans la chambre de mon oncle, et ne pouvait tarder à venir. Sur un signe de mon cousin, je me rapprochai de lui.

— Marie, balbutia-t-il d'une voix plus faible encore, j'ai un legs à vous faire, et, au nom de votre affection pour moi, je vous supplie de l'accepter... Cette fortune... qui nous a séparés... vous le savez,... la fortune de ma mère... vous n'avez pas voulu l'accepter avec ma main; il faut que vous la receviez... maintenant qu'elle vous viendra toute seule. Je le dirai... à monsieur le curé maintenant... et à mon père tout à l'heure... Nathalie n'a pas besoin de cela, elle est riche, elle... et bientôt, j'en suis sûr... elle sera mariée... Mais mon père peut mourir bientôt, lui aussi... et alors, il ne vous resterait rien, ni

personne... Il faut qu'alors vous soyez en possession de cette fatale fortune dont je voulais vous faire jouir...

Ces paroles d'Emmanuel faillirent me briser le cœur. Je fus sur le point de lui répondre que je ne voulais garder de lui que le souvenir de sa généreuse affection, qui m'était bien plus précieux que toutes les richesses de la terre. Soudain une idée me vint, je me rappelai les embarras de fortune de mon oncle, la catastrophe probable dont m'avait parlé Mme Letellier. Une voix secrète me dit en ce moment : « Accepte cette fortune pour la lui conserver. » Je cachai alors en silence ma figure dans mes mains, et je tâchai de me résigner à cet autre sacrifice.

M. le curé entrait en ce moment. Je m'éloignai; puis je revins, soutenant mon oncle défaillant et désolé. Emmanuel, très-affaibli, fit ses dernières recommandations à son père, puis cessa de parler ; seulement l'expression de son regard, toujours calme, toujours tendre, attaché alternativement sur nous et sur le crucifix que lui présentait le prêtre, nous prouvait qu'il mourait résigné, tranquille, nous plaignant, nous aimant toujours et nous laissant, après lui, l'espérance. Un instant avant la fin, il parut se ranimer et fit un effort pour prononcer quelques mots : « Qu'on pardonne à mon assassin, murmura-t-il faiblement, qu'on le laisse s'échapper... Je ne sais même pas pourquoi il a pris ma vie. » Puis, après une courte interruption, il a ajouté, avec plus de peine encore : « Pauvre père, que Dieu... vous console et vous bénisse... Et vous aussi, Marie... et Nathalie... Au revoir, vous

tous que j'ai aimés. » Il n'a rien dit de plus, mais, jusqu'au dernier moment, le mouvement de ses lèvres et l'expression de ses yeux nous ont prouvé qu'il priait encore. Lorsque ses yeux se sont clos, lorsque ses lèvres sont demeurées immobiles, c'est que sa dernière souffrance avait cessé, et qu'il ne respirait plus...

Je n'aurais pas la force de retracer ce triste moment; nos pleurs, nos sanglots, le désespoir du pauvre père. Après de ferventes prières et quelques instants de repos, je me suis sentie en état de veiller, jusqu'à la fin, auprès du corps de celui qui nous coûte tant de larmes. Le lendemain de la funeste tragédie, j'étais encore dans la chambre mortuaire pleurant en compagnie de Mlle Demontreux, auprès du lit de parade si triste et si imposant sous ses longues draperies blanches éclairées par la flamme vacillante des cierges, lorsque Mlle Rose est entrée sur la pointe du pied, les yeux gonflés de larmes, me priant tout bas de sortir un instant parce que la petite Fanchette était revenue, et demandait à me parler. Il m'en coûtait de m'éloigner pour un seul instant de ce lit de mort que je m'étais promis de ne point quitter. Mais à peine avais-je fait quelques pas dans le corridor, que j'ai pressenti quelque horrible découverte, quelque récit fatal, rien qu'en apercevant la figure bouleversée de la malheureuse Fanchette. Elle s'est jetée à mes pieds, frissonnant, sanglotant, serrant convulsivement mes deux mains qu'elle portait à ses lèvres.

— Pardonnez-*lui*, pardonnez-moi, mademoiselle, criait-elle en sanglotant. Il me l'a dit aujourd'hui;

il l'a tué.... Oh! malheur, malheur! M. Emmanuel est mort.... Et c'est *lui* qui a fait cela, *lui* qu'on cherchera pour le punir. Oh! je voudrais, moi, être punie, être morte à sa place!

— Je ne te comprends pas, Fanchette, ai-je dit en comprimant mes larmes. Tu sais, je le vois, le malheur qui nous frappe, mais connais-tu donc celui qui l'a causé?

— Si je le connais? a-t-elle répondu en frissonnant. C'est....

Ici elle s'est relevée, et, approchant de mon oreille ses lèvres pâlies, elle a murmuré tout bas, avec un accent de douleur et d'horreur que je ne pourrai jamais oublier :

— Mademoiselle, ne me repoussez pas, ne me maudissez pas; c'est.... c'est mon père!

J'ai poussé alors un cri involontaire, un cri d'étonnement, de douleur, et peut-être aussi de pitié. Mais je n'ai pas repoussé Fanchette, j'ai tout compris. Seulement j'ai pensé m'évanouir, et je me suis assise un instant, sans quitter toutefois la main de la petite.

— Il était donc revenu?... Et tu le savais, toi? lui dis-je.

— Oui, mademoiselle; pardonnez-moi si je ne vous l'ai pas dit tout de suite.... Mais est-ce que je pensais, moi, qu'il revenait ici pour faire un pareil malheur?... Un jour,... il y a trois semaines de cela en revenant de Mailly, j'avais été accostée dans le bois, auprès de notre ancienne maison, par un homme en haillons, vieux, pâle, maigre et fatigué, qui m'avait arrêtée et tout de suite après serrée dans ses bras, en disant :

« Fanchette, ma fille! » Il m'avait raconté alors qu'il s'était sauvé du bagne qui est loin, bien loin d'ici, et qu'il était revenu au pays, en se traînant, en se cachant, parce qu'il voulait me revoir d'abord; et puis aussi parce qu'il avait quelque chose à y faire.... Je l'avais cru, moi, et je l'avais embrassé, car c'est toujours bon de retrouver et de consoler un pauvre père qui vous a cherché et qui pleure.... Il m'avait demandé ensuite comment je gagnais ma vie, et je lui avais répondu que je servais au château. Là-dessus il s'était grandement irrité, et il m'avait ordonné de quitter mon service tout de suite, en disant que j'étais une sans-cœur de servir ceux qui avaient causé la ruine et la mort de mes parents.... Ah! mon père avait bien tort; mais, voyez-vous, il ne vous connaît pas, mademoiselle. Il ne connaissait pas ce pauvre M. Emmanuel, non plus, et il l'a tué pourtant.... Il me l'a dit ce matin, dans un bois où il m'avait emmenée, bien loin d'ici. Je lui demandais pourquoi nous nous cachions, et il m'a répondu : « C'est que, là-bas, il ne fait pas bon pour moi, maintenant; j'ai tué le fils, pour faire souffrir le père. » J'ai jeté un grand cri alors : « Père, ai-je dit, je ne vous comprends pas bien.... dites-moi bien vite que cela n'est pas vrai.... Seriez-vous assez méchant pour perdre votre âme ainsi, en tuant un innocent, en assassinant un homme. — Ton frère Jean était innocent aussi, et ils l'ont assassiné, m'a-t-il répondu d'une voix sombre. Et puis ils ont cru que cela pouvait se passer ainsi avec Pierre Baucheux, qu'ils étaient libres de lui ôter son pain, de lui tuer son enfant. Mais

ils se sont trompés, les messieurs, les barons. Pierre Baucheux est revenu : il se souvient et se venge. A présent le beau jeune monsieur est mort, et le vieux maudit est désolé.... Sais-tu bien, Fanchette, que je l'ai rencontré juste à la même place où est tombé ton frère ! » Oh ! mademoiselle, j'ai à peine pu entendre jusqu'au bout ces paroles d'horreur. Je n'aurais pas souffert davantage, assurément, si mon père m'avait tuée moi-même. Bientôt après m'avoir parlé ainsi, comme il était très-las, il s'est endormi, dans notre cachette. Alors une si grande horreur m'a saisie, que j'ai senti qu'il me serait impossible de rester désormais avec lui. Quand je l'avais vu bien malheureux, et tout seul, j'avais tout quitté pour le suivre. Mais à présent il me semblait qu'il avait du sang aux mains, et que l'ombre de M. Emmanuel le chercherait partout et me chercherait aussi.... Je ne sais pas pourquoi je suis revenue, mademoiselle, mais j'avais besoin de vous revoir, de vous demander pardon, de me jeter aux pieds de M. le baron, pour qu'il me punisse s'il le veut, si cela peut adoucir sa peine....

J'ai absolument défendu à Fanchette d'accomplir cette imprudente résolution. Sa vue et sa confession auraient, en ce moment, produit une impression infiniment trop violente sur le cœur du pauvre père. Je n'ai pas même voulu la garder au château pour le présent, afin d'éviter à mon oncle toute rencontre pénible. Mlle Demontreux, cette bonne et secourable amie, a bien voulu me venir en aide, dans mon embarras, en prenant chez elle Fanchette, qu'elle a eu grand'peine

à calmer, à consoler un peu. La pauvre petite déraisonnait parfois complétement; pour expier le crime de son père, elle voulait aller se livrer à la justice. Bientôt après une tragique nouvelle nous est parvenue, et, par la permission de Dieu peut-être, a prévenu de nouvelles scènes de douleur. Pierre Baucheux, traqué activement par la police et la gendarmerie, s'est noyé en cherchant à traverser à la nage une large rivière, pour échapper aux agents qui l'avaient aperçu sur l'autre bord. Nous n'aurons donc point à subir les horreurs du procès, les détails navrants, les dépositions funèbres. Pauvre Emmanuel, noble ami, tu dormiras en paix dans ta tombe sanglante; selon ton cher désir, nul sang n'aura été versé pour racheter le tien: ton nom vénéré ne sera prononcé qu'à ce foyer désert que tu aimais tant, dans les longs entretiens de ceux qui t'ont perdu et qui te pleurent. Ce doux voile de paix jeté sur ta chère mémoire, ce culte de silence et d'amour que nous te rendrons dans notre âme, n'est-il pas le seul digne d'un cœur tel que l'était le tien?

Deux mois se sont écoulés sans que j'aie rien écrit. Qu'aurai-je eu, en effet, à confier à ces pages? Plus que la solitude autour de nous, le deuil en nous; dans notre maison et notre vie, l'uniformité de la douleur. Mme Letellier et Nathalie nous écrivent rarement; mon oncle souffre toujours beaucoup et ne reçoit personne. Je dois excepter cependant M. le curé, Mlle Demontreux et son frère; mais ces bons amis-là ne peuvent compter pour *quelqu'un*. Quelques lectures, quelques

promenades, de fréquentes visites à la chapelle où nous allons souvent parler à celui que nous pleurons, occupent nos longs loisirs et remplissent nos tristes journées. Je remarque, depuis quelque temps, avec un véritable bonheur, que mon oncle, qui d'abord avait porté sa douleur paternelle comme un gentilhomme, comme un soldat, mais non comme un chrétien, paraît trouver plus d'intérêt et de soulagement dans les entretiens pieux, dans les espérances religieuses. Je n'ose attribuer ce résultat inespéré et consolant à mes prières, à ma persévérance, à toutes les ruses ferventes que je n'ai cessé d'employer, pour tâcher de consoler mon pauvre oncle en l'engageant à mettre le fardeau de sa douleur aux pieds de la croix de son Dieu. Je pense plutôt que la présence, les éloquentes exhortations et les exemples de M. Ferdinand Demontreux, ont eu, sur ce pauvre cœur de vieillard, si fier encore et pourtant si navré, une réelle, une bienfaisante influence. Je n'avais point encore vu M. Demontreux, de près, pour ainsi dire ; il me semble qu'on ne voit les hommes et le monde que de fort loin, lorsqu'on les aperçoit d'abord dans l'horizon rose et doré de la salle de bal. Mais, actuellement, depuis le commencement des vacances, chaque jour je vois le frère de ma bonne Élise, chaque jour je l'étudie, et je ne puis m'empêcher d'en venir à l'admirer. Mon Dieu ! que c'est beau, un savant chrétien, un savant utile et modeste ! Voilà ce que je me suis dit dès le commencement, en deux ou trois occasions, et ce que je me dis maintenant presque chaque jour. Ne croirait-on pas d'abord que la

science et la gloire accordées à un élu doivent lui inspirer moins d'humilité fervente à l'égard de Dieu, moins de tendre indulgence et de compatissante charité envers les hommes ? Je m'étais fait du moins cette idée injuste et fausse ; mais combien j'ai été détrompée en étudiant les principes et la conduite de M. Demontreux ! Je me demande ce que diraient ses élèves, ces grands jeunes gens si pénétrés d'estime pour eux-mêmes et de fierté de leur propre savoir, s'ils voyaient cet éminent professeur de la faculté de Paris arroser, avec sa sœur, les plates-bandes de son jardin, faire apprendre le catéchisme aux plus sots bambins du village, se dévouer chaque soir à faire la partie de whist d'un pauvre vieillard désolé, marcher en pleine rue les mains jointes, la tête découverte, tenant l'un des cordons du dais, ainsi qu'il l'a fait l'autre jour, à la procession, lors de la fête du village. Oh ! comme ils riraient alors, ces jeunes gens, qui ne se gênent et ne s'inclinent plus devant personne, pas même devant Dieu ! Qu'ils se croiraient alors bien plus fiers, bien plus grands, bien plus forts que leurs maîtres ! Je ne crois pas pourtant que la plus subtile des jouissances de leur orgueil, la plus fière manifestation de leur force et de leur audace, puissent leur procurer une joie aussi intime et aussi douce que celle dont paraît animé ce bon M. Ferdinand lorsqu'il est parvenu à faire saisir quelque utile et sublime vérité à une petite intelligence d'abord rebelle, ou, après de longs efforts, à ramener un sourire sur les lèvres du pauvre vieillard désolé.

J'ai peut-être parlé trop longuement du frère de ma

bonne Élise ; mais c'est que, par sa prévenance envers mon oncle et sa vaillante bonté, il a acquis des droits sérieux à ma reconnaissance, et que, d'ailleurs, dans notre solitude, nous avons si peu d'amis. Du reste, les vacances finissent dans huit jours ; il va retourner à Paris. Il a promis de revenir pour quelques jours à Noël, ce qui lui arrive rarement. La chère Élise en est bien contente ; moi, j'en serai contente aussi, si je vois mon bon oncle, grâce à lui, plus tranquille, plus résigné, et plus chrétien surtout, car ce don de la foi, qui multiplie et épure toutes les vertus, les couronne aussi et les récompense toutes.

Quelques semaines se sont passées encore, et nous sommes ici toujours tristes, toujours seuls. Il aurait peut-être mieux valu pour mon oncle abandonner ce grand château désert, qui lui retrace sans cesse de si douloureux souvenirs, s'éloigner, voyager, aller renouer d'anciennes relations à Paris, s'étourdir un peu, au milieu des devoirs et des occupations du monde. Mais il n'a pas voulu y consentir : il s'enferme et s'isole ici, loin de tous, avec moi, dans ce naufrage de ses espérances et de ses plus chers désirs, comme il se serait isolé si, aux jours de sa vie aventureuse, la tempête dispersant ses compagnons et brisant son vaisseau, il fût resté, calme et fier, sur la dernière planche de son navire.

Pour moi, je suis bien loin de me plaindre de cette solitude à laquelle je suis accoutumée. Dans le monde, je n'ai rien à espérer, et, ici, j'ai tant à me souvenir !

Ma vie est consacrée à d'utiles travaux, à des occupations modestes, qui la remplissent, l'animent, et ne me laissent rien à désirer. A présent, en effet, je n'ai plus rien à demander à l'avenir, et c'est seulement quand je me tourne vers le passé que je faiblis, je regrette et je pleure.... Mais l'exemple et les conseils de ma bonne amie me fortifient et me relèvent ; selon sa recommandation, je ne permets pas à mon cœur de se plaindre et de me troubler. Dans ces cas-là, je recherche vite une nouvelle besogne, je fais ma prière plus longue, et, pour m'éviter la tentation d'écrire, je cache, loin de mes yeux, ma plume et mon papier. Il ne fait pas bon, en effet, parler de soi quand on est triste. On perd son courage et son temps, et il vaut mieux alors parler à Dieu ou à une amie.

Aujourd'hui, par conséquent, je n'écrirais pas, si je n'avais à mentionner un fait peu important peut-être, et qui ne concerne nullement mon humble personne. Ce matin, mon oncle a eu la visite de M. Brunet, son homme d'affaires. Ce n'est pas là ce qui m'étonnerait, car il l'a reçu plusieurs fois depuis le triste événement. Mais, à la suite de l'entretien, qui a été long, mon oncle, si indifférent toujours en tout ce qui concerne les affaires, m'a paru saisi d'une vive agitation. Après avoir réfléchi quelque temps en donnant des signes d'inquiétude visible, il a écrit avec précipitation une lettre assez longue et a chargé son domestique de monter à cheval pour la porter sur-le-champ au bureau de poste voisin. Assurément, toutes ces circonstances ne sont pas très-effrayantes jusqu'ici. Néanmoins, je l'avoue,

ce brusque changement, dans la conduite de mon oncle, m'étonne et m'inquiète. Je n'ai naturellement pas osé le questionner ; ce qui m'aurait soulagée peut-être, en me rassurant. Hélas ! ce pauvre vieillard, déjà si cruellement éprouvé, devrait-il avoir encore quelques peines, quelques épreuves nouvelles? Est-ce qu'Emmanuel ne prie pas là-haut, auprès de Dieu, pour que notre douleur s'apaise, et pour que son père, au moins, soit consolé?

Oui, Emmanuel priait bien certainement, ainsi que je l'écrivais l'autre jour ; et la consolation, c'est à moi qu'en mourant il l'avait confiée. Oh! comme je le remercie maintenant, comme je le bénis, cet ami de ma jeunesse ! Combien je lui suis reconnaissante pour ce legs précieux fait au lit de la mort ! Grâce à lui, je pourrai épargner à mon oncle, à mon protecteur, au seul ami qui me reste, une ruine qui l'aurait flétri, une douleur qui l'aurait tué. La mort de notre pauvre Emmanuel m'a enrichie ; c'était si triste à penser, et maintenant cette fortune du fils va sauver le père.... Mon Dieu ! vous l'avez voulu, vous l'avez fait ; la profondeur de vos desseins ne peut être toujours comprise, mais votre sainte Providence doit toujours être vénérée et votre saint nom béni.

Comme je l'avais bien prévu, c'était une circonstance douloureuse qui avait causé l'émotion et les inquiétudes de mon oncle, l'autre jour. Ce matin, nous étions à déjeûner lorsque le domestique, revenant de la poste, a apporté une lettre.

— Est-ce de Paris? s'est écrié mon oncle en le voyant entrer.

— Oui, monsieur le baron.

— Allons, donne vite.

Le domestique, pour remettre le message, s'est penché auprès de moi, au-dessus de la table, et j'ai cru, sur l'enveloppe satinée, reconnaître le cachet de cire rose de Mme Letellier.

Mon oncle a saisi la lettre en tremblant; il en a rapidement parcouru les premières lignes; puis je l'ai vu s'appuyer au dossier de son fauteuil et pâlir. Oh! que la pâleur d'un vieillard est douloureuse et lugubre à contempler! Ce n'est pas une de ces promptes et passagères défaillances de la jeunesse qui, même au milieu des plus poignantes émotions, laissent toujours un peu de flamme au cœur et un peu de rose aux joues. C'est un affaissement mortel, un anéantissement profond et terrible qui étend sur les traits glacés la lividité du cadavre, comme si, autour du visage chéri, on voyait déjà se dérouler les plis blancs du linceul.

— Qu'avez-vous, mon oncle? Êtes-vous malade? me suis-je écriée en m'élançant vers lui.

— Non, m'a-t-il répondu d'une voix rauque et brisée, en faisant un signe de la main comme pour m'éloigner de son fauteuil.

Je suis revenue m'asseoir en tremblant, le considérant avec une pitié mêlée de crainte. Au bout d'un instant, il s'est montré plus fort que je ne le pensais; il s'est levé et a fait quelques tours par la chambre, comme s'il voulait se roidir contre la douleur. Dans un

de ces moments, rencontrant mon regard anxieusement attaché sur le sien, il m'a fait signe de me lever. Je suis venue alors me placer devant lui, et il m'a regardée fixement, tenant son noble front penché vers la terre et serrant mes mains dans les siennes.

— Ma bonne Marie, a-t-il balbutié avec un accent de profonde douleur, j'ai cru m'apercevoir que tu as du courage.

— Dieu m'en donne lorsque j'en ai besoin, cher oncle, ai-je répondu.

— Eh bien, pauvre enfant, prie-le de t'en donner.... maintenant qu'il t'en faudra encore.... Oui, tu es bonne et tu m'aimes, moi, pauvre vieillard, pauvre abandonné.... Il te faudra du courage pour me quitter, pour quitter cette maison, pour te retrouver orpheline et seule, dans ce monde que tu connais si peu, et qui est si froid et si dur pour les affligés, pour les orphelins et pour les femmes!

— Comment!... vous quitter!... Moi, mon oncle?... Oh! vous ai-je offensé, sans le savoir? Ne m'aimeriez-vous plus?... m'écriai-je, saisie d'une douleur bien vive.

— Mon enfant, comment ne t'aimerais-je pas, toi, ma compagne, ma consolation, ma fille? Mais ce n'est pas seulement le mécontentement et la désaffection qui séparent, il y a d'autres causes aussi.... par exemple, la pauvreté.... balbutia le vieillard en baissant la voix et les yeux.

— La pauvreté!... je ne comprends pas bien, murmurai-je.

— Moi, reprit-il avec un sourire amer, je ne comprenais pas non plus. Mais Brunet m'a tout expliqué l'autre jour, et Mme Letellier, ma très-chère belle-sœur, achève maintenant l'explication, qui est désormais complète.... Je suis à peu près ruiné, mon enfant, ou, ce qui est pis, j'ai des dettes. Un baron de Ferrières a des dettes, des dettes criardes, mille tempêtes! a-t-il crié en frappant la grande table de chêne de son poing fermé; et, pour parvenir à les payer, il faut qu'il soit exproprié, dépossédé, je ne sais quoi, chassé, en un mot, du patrimoine de ses ancêtres. Je savais bien, en effet, qu'il y avait des hypothèques; j'avais dit à Brunet, lorsqu'il criait misère, de s'arranger ainsi. Mais, quand ma belle-sœur était là, et aussi mon pauvre enfant, que Dieu bénisse! je ne m'occupais pas de ces choses-là, moi, et avec le temps les affaires auraient pu s'arranger. Emmanuel se serait marié convenablement, il aurait surveillé son bien. Il était si intelligent, mon cher, mon noble fils, et avec cela si honorable, si loyal, si dévoué à son vieux père.... Maintenant il n'est plus là, et, avec lui, j'ai tout perdu, il ne me reste rien.... Je ne laisserai pas crier les créanciers. Je veux bien qu'on vive de ma fortune, mais je ne veux pas qu'on touche à mon honneur.... Je leur laisserai tout, jusqu'au lit où je voulais fermer les yeux, jusqu'à la tombe où à présent *il* repose. Et puis, je m'en irai, avec les restes de ma pension, languir et mourir dans quelque coin, vieux canot échoué, triste carcasse inutile.... Voilà pourquoi il faudra nous quitter, Marie.... Emmanuel, et son

père l'en remercie, a fait ce que j'aurais dû faire : il a songé à toi, mon enfant. La dot de ma pauvre Jeanne, qu'il t'a laissée, te fera une situation sûre et honorable. J'en rends grâces à Dieu, vois-tu, car la misère, l'abandon, sont terribles, sont mortels pour une faible enfant, sans amis et sans défense.

Comme mon oncle devait souffrir, tandis qu'il me tenait ce discours heurté, interrompu! Ses yeux troublés se relevaient parfois, puis se détournaient brusquement; des rougeurs passagères montaient à ses joues ridées, puis les laissaient plus pâles et plus creuses encore; il allait et venait dans la salle, s'arrêtant quelquefois pour jeter un regard sur ces vieux murs qu'il pensait quitter, sur ce grand parc dont les longues allées s'ouvraient devant les hautes fenêtres, puis reprenait promptement sa marche afin de dissimuler son émotion et sa douleur. Quand il eut achevé, j'allai lui prendre la main, et je le regardai avec des larmes dans les yeux, appuyant ma tête sur son épaule frémissante.

— Mon oncle, ai-je dit, Emmanuel, notre cher Emmanuel, a songé à nous deux.... Je n'ai accepté son legs que parce que je pensais pouvoir vous être utile un jour.... Lui, il pensait comme moi; c'est un dépôt qu'il m'a confié, et confié pour vous, permettez-moi de vous le rendre.

— Comment? tu voudrais.... m'aider à ce prix.... te dépouiller en ma faveur? Non, non, cela ne se peut; je ne le souffrirais pas, ma fille. Crois que, dans ma ruine, je suis heureux encore de te voir, toi du moins,

préservée du naufrage.... Et comment pourrais-tu admettre que je voulusse t'y entraîner?

— Mon oncle, je suis obstinée parfois, ai-je dit, et j'ai pris une ferme, une solennelle résolution. Nous nous sauverons, ou nous sombrerons ensemble. Moi, qui vous reste toute seule, je ne puis pas vous abandonner, songez-y donc. Et vous abandonner quand l'orage vient, quand la douleur vous frappe?... Mon oncle, dites-moi, ne serait-ce pas là une chose lâche et coupable, et ne suis-je pas une fille de votre race, une de Ferrières moi aussi?

Ces mots, que mon cœur m'inspirait, ont semblé, par cela même, aller au cœur du vieillard; quelques larmes lui sont venues aux yeux, tandis qu'il me prenait les mains et me regardait avec un tendre et fier sourire :

— Que veux-tu donc faire, ma fille? m'a-t-il doucement répondu.

— Je veux que les créanciers soient apaisés, je veux leur laisser tout, pourvu qu'ils vous laissent votre château, votre domaine, et qu'en même temps ils vous laissent à moi, ai-je ajouté en l'embrassant. Je n'ai pas besoin, moi, d'indépendance et de richesse; mais j'ai besoin de vous, de votre protection, de votre affection. Aussi, mon bon oncle, mon oncle vénéré, voici ce que je vous dis, si vous voulez bien me permettre de vous le dire. Partout où vous irez, j'irai, votre toit sera le mien, et votre destinée sera la mienne. Oh! je n'aurais jamais osé vous parler ainsi au temps où vous étiez tranquille, content et riche; mais vous êtes bien

mieux à moi maintenant que le malheur vous frappe, et je puis tout vous promettre, tout vous dire à présent.

Mon oncle, à ces mots, m'a serré la main sans pouvoir parler. Son cœur débordait, et même au milieu de ses inquiétudes et de sa douleur s'élevait en lui une grande joie, une joie secrète. Il est venu se rasseoir dans son grand fauteuil, m'a fait prendre place auprès de lui, m'a parlé ensuite d'une voix plus calme et plus douce, tenant toujours ma main dans sa main.

— Ainsi tu veux me donner tout ton avoir, chère fille, a-t-il repris; mais, d'abord, tu ne le pourrais pas légalement : tu n'es pas majeure. Et moi, qui suis ton tuteur, je te conserve cet héritage, je n'ai ni le droit ni la volonté de disposer de la moindre partie de tes biens.

— Je ne le savais pas; je ne connais encore rien, ni des lois, ni du monde, ai-je répondu d'abord un peu tristement. Mais il doit y avoir des moyens; nous en trouverons, vous le verrez. J'en parlerai à Brunet, à M. le curé, à M. et Mlle Demontreux, qui sont tous plus savants que moi.... C'est-à-dire, ai-je ajouté en rougissant, j'en parlerai si vous me permettez de demander conseil à tout ce monde.

— Tu peux en parler, pauvre enfant, répliqua-t-il avec douleur. Est-ce qu'on ne connaît pas déjà partout mes imprudences, et ne connaîtra-t-on pas bientôt ma ruine?... Tiens, cette personne qui est aussi de ma famille, cette *sœur* à laquelle je m'étais adressé, suffira à elle seule pour publier partout la nouvelle du châtiment et de la honte qui me frappent...

Oh ! malheureux que je suis ! mon premier châtiment, ma première honte, c'est de l'avoir implorée!

— Mme Letellier?... Vous vous êtes adressé à elle, mon oncle? interrompis-je en rougissant.

— Que veux-tu, mon enfant? Quand Brunet est venu me dire, l'autre jour, que tous les moyens d'emprunt étaient épuisés, que des dates fatales approchaient et que je me trouvais sur le penchant de la ruine, mon esprit s'est troublé, le cœur m'a failli.... Ce n'est pas étonnant, je suis maintenant bien vieux, bien faible, et tout seul. Et j'avais toujours vécu sans compter, comme il me semblait qu'un marin, qu'un gentilhomme doit vivre.... J'ai vu tout d'un coup que j'avais mal agi, et j'ai pensé que ma belle-sœur, qui m'avait souvent donné de bons conseils et qui avait pensé à unir sa fille à mon cher enfant, ne refuserait pas de me rendre un important service. Je lui ai demandé de me prêter une somme assez considérable pour pouvoir satisfaire les créanciers les plus pressants. Je lui en garantissais la totalité sur ce domaine, qui serait resté entre mes mains, et dont la construction d'un chemin de fer très-proche doublera la valeur par la suite.... Eh bien, elle m'a refusé. Cette lettre, que tu vois, me le dit. Il n'est pas étonnant qu'elle-même ait besoin d'argent en ce moment : elle marie sa fille, ajouta mon oncle avec un amer sourire, jetant un regard navré sur un beau portrait d'Emmanuel placé en face de lui, puis se détournant pour cacher ses pleurs.

— Comment?... Nathalie se marie?... Si tôt! ne pus-je m'empêcher d'ajouter, saisie que j'étais d'un

étonnement profond et d'une émotion indicible.

— Ma chère enfant, a répliqué mon oncle avec une inflexion de voix ironique, le monde n'est pas fait pour qu'on y garde fidélité aux morts. Il n'y a que les malheureux, les abandonnés tels que nous, qui conservent leur tendresse et leur souvenir aux pauvres chers amis qu'ils pleurent. Le marquis de Fleuranges s'est présenté : c'est un fort beau parti, m'écrit ma chère belle-sœur. Il est donc tout naturel qu'elle veuille l'assurer à sa fille.

— Mais Nathalie ! mais Nathalie ! me suis-je écriée, fondant en pleurs, dominée par une émotion à laquelle je n'ai pu résister, tant elle était venue vive et soudaine.

— Nathalie, mon enfant, et je ne puis l'en blâmer, ne pense point enterrer son brillant avenir et sa jeune vie sous l'étroite pierre d'une tombe. Son fiancé est mort, donc il l'a laissée libre de songer à un autre mariage.... Seulement elle aurait pu le pleurer plus longtemps, porter un plus long deuil, ajouta le vieillard désolé en baissant les yeux et la voix. Mais, a-t-il repris avec un peu plus de calme, il n'y a que les vieillards qui puissent se souvenir toujours, et encore ce *toujours* n'est pas long, puisqu'ils voient arriver si tôt la fin de leur mémoire avec celle de leurs douleurs et de leur vie. Mais, à votre âge, la mémoire ne peut pas même durer autant que la jeunesse ; la douleur se fond et s'envole comme un brouillard du matin.... Toi aussi, tu oublieras, ma petite Marie ; mais, comme tu es plus isolée, et aussi plus

douce et plus tendre, l'oubli ne viendra point si facilement ni si tôt, et tu ne cesseras de penser à l'ami mort et de verser des larmes que quand le vieil homme qui te parle aura déjà cessé de souffrir.

La conversation ayant ainsi été amenée sur ce terrain, nous n'avons plus parlé d'affaires. Bientôt après, je suis remontée dans ma chambre, et j'y ai pleuré longtemps, toute seule.

Emmanuel, noble et malheureux ami, avez-vous mérité d'être oublié si vite? N'est-ce point pour vous une insulte et un outrage que de voir celle que vous aviez choisie accepter sitôt d'autres devoirs, une autre destinée et une autre affection? Hélas! combien les morts eux-mêmes ont à pardonner et à souffrir, et quel serait le sort des étourdis, des coupables, qui restent ici-bas si ceux qu'ils ont perdus, en héritant de la gloire et de la béatitude de Dieu, n'acquéraient pas en même temps un peu de son indulgence et de sa mansuétude divines?... Et moi, pauvre cousin, chère ombre, vous oublierai-je? Mon oncle m'a bien dit que l'oubli des morts est la loi fatale, la loi humaine, que Dieu lui-même a établie peut-être afin que nous ne soyons point trop profondément, trop longtemps malheureux. Mais je ne le crois point; j'aurais, en ce moment, trop de douleur et de honte à le croire. C'est en pensant à vous au contraire, mon bon et noble ami, que je m'efforce de faire ce que vous auriez fait; que je me dévoue à tenir, s'il se peut, votre place; que j'emploierai, s'il le faut, ma jeunesse et ma vie à soutenir, à consoler, celui qui vous a tant aimé, qui, avec vous,

a tout perdu, et qui maintenant vous regrette et vous pleure avec moi...

Tout est heureusement fini; les affaires se sont arrangées. Arrangées je ne sais trop comment, car je ne puis me reconnaître dans tout ce grimoire d'hypothèques, de fidéi-commis et de ventes par référés. Tout ce que je sais, c'est que l'abandon de la dot de Mme de Ferrières, mère d'Emmanuel, y compris le produit de la vente de quelques champs assez éloignés du château, ont suffi pour satisfaire les besoins d'urgence. En échange de ce qu'il s'obstine à appeler mon généreux abandon, mon oncle m'a forcée à accepter un acte en bonne forme par lequel il me reconnaît propriétaire d'une somme de cent mille francs à prélever après sa mort sur le reste de ses biens, sans préjudice des droits que je partagerai avec ses autres parents ayant titre à l'héritage. Voici l'unique et, je l'espère bien, la seule fois que je me surprends à traiter des détails d'affaires; je me promets bien de n'y plus revenir. J'ai tant d'autres choses à noter : des résolutions si favorables, des projets si délicieux. C'est qu'il y a eu un grand conseil tenu à La Trèche, et composé de mon oncle, de M. le curé, de Mlle Demontreux, de M. Ferdinand, qui est revenu ici pour les vacances de Noël, et enfin de mon humble personne. Vers le milieu de la délibération, mon oncle, qui était remarquablement triste, est devenu plus triste encore, au moment où l'on a prononcé, par hasard, le nom de l'un de ses anciens visiteurs et compagnons de jeu, transformé

en créancier principal, et en créancier impitoyable.

— Ni lui, ni les autres, ne reviendront plus ici, a-t-il murmuré en jetant un regard de douleur sur les murs du grand salon déjà sombre et presque vide. Ah! ces faux amis, comme ils m'ont trompé, comme ils m'ont rendu malheureux! Maintenant, la douleur a tout renouvelé, tout purifié; mais elle a tout enlevé aussi, et n'a rien laissé à la place. Nous allons être tranquilles maintenant, mais nous serons bien seuls.... Pauvres solitaires, sombres et isolés, que ferons-nous à présent, dis-moi, ma petite Marie?

A cette question de mon oncle, une idée m'est venue. C'est-à-dire, non, je la caressais et la mûrissais depuis longtemps; mais le courage de l'exprimer m'est venu tout à coup, quoique j'eusse une certaine frayeur de donner ainsi mon avis en présence de tous ces graves personnages. Après avoir hésité un peu, j'ai commencé pourtant, non sans rougir et balbutier beaucoup.

— Mon oncle, ai-je dit, malgré le secours et l'excellente société de nos bons amis, nous pourrons bien parfois, en effet, nous ennuyer un peu dans ce grand château si vide à présent et si triste. Aussi il faudrait tâcher d'en sortir parfois, et de s'y occuper beaucoup.

— Comment? tu penserais à recevoir, à rendre des visites?

— Non, cher oncle, Dieu nous en préserve; pas d'autres visites que celles de ces chers et fidèles amis. Mais.... puisque les circonstances actuelles nous imposent le devoir de l'économie, ne pourrions-nous pas, dites-moi, supprimer quelques subalternes, inspecter

votre domaine par nos propres yeux, prendre sur nous mille soins importants qui ont jusqu'à présent été confiés à d'autres. Votre santé est meilleure à présent, cher oncle, et je suis certaine que l'exercice à cheval ou en voiture, pour l'inspection de vos champs et de vos vignes, vous ferait le plus grand bien. Pour moi.... il faut que je vous dise mon rève en vérité.... je serais si fière, si joyeuse de me voir fermière ! Faire soigner les vaches, rentrer les gerbes, payer les moissonneurs, écrémer le lait, envoyer les sacs au marché, ç'a toujours été mon rêve, ma marotte, ma fantaisie.... Et le jardin donc ? Croyez-vous que je n'aurais pas autant de succès en plantant des choux que j'en ai eu en greffant des roses?... Il est vrai que nous ne serions plus, vous et moi, châtelains ni châtelaines ; mais, vous le savez comme moi, cher oncle, le travail est bon pour tous, surtout pour les affligés.

J'ai terminé ici ma péroraison, avec un très-vif effroi, car l'assemblée m'écoutait au milieu d'un profond silence. Mon oncle, tout rêveur et secouant la tête, se taisait aussi ; cependant, après un moment, il a ainsi répondu, en poussant un soupir :

— Admirez-moi cette singulière enfant !... Elle a réponse à tout, et, à tout aussi, elle pense trouver un remède. Ce qui me plaît surtout, c'est la simplicité et en même temps la noblesse de ton idée, mon cher petit médecin. L'histoire du passé et celle de tes aïeux t'ont appris qu'un gentilhomme pauvre, comme moi, doit défricher son champ de la pointe de son épée. Un marin laboureur ! la transformation est nouvelle peut-

être, elle est difficile aussi pour un vieillard. On n'a plus de cervelle, on n'a plus de jambes, et puis c'est bien téméraire de mettre à la voile au milieu du mauvais temps....

— Oh! voisin, ne soyez pas si timide, s'est hâtée d'interrompre Mlle Demontreux. Ce n'est pas vous à qui l'intelligence et l'activité feront jamais défaut, lorsque vous vous serez voué au succès d'une entreprise. Et, sous plus d'un rapport, la petite a raison. A votre place je congédierais Brunet. Il me semble que tous ses comptes n'ont pas été fort clairs, et l'on sait, de reste, que messieurs les intendants sont toujours tentés de pêcher en eau trouble. Jérôme Fassin, le fils du fermier des Trois-Voies, est un garçon si laborieux et si intelligent; il pourrait vous remplacer dans les besognes trop fatigantes ou fastidieuses.

— Et quel bien vous feriez autour de vous par votre exemple, par l'influence de votre courage et de vos vertus, monsieur le baron! a ajouté le curé, qui me jeta en même temps un regard d'approbation. Vous savez quelle peine j'ai à retenir mes pauvres paroissiens sous leur chaume natal, dans leurs obscures vallées; tous veulent se précipiter dans les grandes villes, abandonner les champs, la terre, cette mère toujours féconde et protectrice, et qu'ils ne peuvent faire fructifier que par leur activité, leur labeur, leur persévérance et leur moralité chrétienne.... Le plus souvent, à cet égard, je prêche dans le désert; mais de quel poids deviendraient mes paroles si l'influence d'un grand et noble exemple était là pour les fortifier!...

En travaillant avec eux, avec moi, vous les aideriez, eux, à gagner leur pain, et vous m'aideriez, moi, à sauver leurs âmes.

— Vous vous rendrez utile, vous ferez bien des heureux, a ajouté M. Ferdinand. Et croyez bien, mon vieil ami, que je connais toute la profondeur de votre isolement fatal, de votre douleur sans bornes. Mais il est impossible que vous ne deveniez pas un jour plus paisible, plus heureux et en partie consolé, en vous trouvant aimé des autres, béni de Dieu et satisfait de vous-même.

Mon oncle, après avoir gardé un instant le silence, a répondu en secouant tristement la tête :

— Puisque tous vous le croyez bon et utile, je m'occuperai, j'agirai, je tâcherai de guérir. Mais, mon Dieu ! pourquoi donc travaillerai-je maintenant ? a-t-il ajouté d'un ton bas et ému où se révélait toute l'intensité de sa douleur paternelle.

J'ai été prendre alors sa main tremblante, et je l'ai respectueusement baisée.

— Pour Dieu et pour le bien de tous, lui ai-je dit timidement. Et puis, pour votre propre satisfaction, pour votre propre honneur aussi, car les devoirs d'un gentilhomme ne finissent qu'avec sa vie.

Il m'a serrée dans ses bras à ces mots, et, sur mon front qui rougissait d'émotion et de joie, j'ai senti tomber une larme. Le conseil s'est séparé bientôt, après maints arrangements et quelques discussions de détails. Dès le lendemain, nous avons commencé les travaux et les réformes. Mon oncle a congédié une

bonne partie du personnel dirigeant; mais il a conservé Martin, le vieux garde-chasse dont, par suite du triste événement, il pourrait difficilement se séparer, et qui, du reste, possède des connaissances pratiques très-étendues dont nous profiterons pour l'exploitation du domaine. Mon oncle se charge de l'inspection des champs, des travaux, des forêts; seulement, comme il continue à ressentir une profonde horreur pour les détails d'*affaires*, il faudra bien que ce soit moi qui m'occupe des achats, des ventes, des marchés. Assurément j'aurai, à ce sujet, grand besoin des conseils et de l'expérience de Mlle Demontreux, de Jérôme et du vieux Martin. Avec leur aide cependant, celle de Dieu et beaucoup de bonne volonté, je ne désespère pas de parvenir un jour à conclure des marchés fort brillants et fort sages, soit qu'il s'agisse de sacs d'avoine, de mesures de seigle ou de futailles de vin. Je dirigerai en outre les servantes, qui s'occupent des étables, de la cuisine et de la laiterie; je serai levée dès l'aurore, et ma première visite sera pour nos belles vaches tigrées. Je porterai un gros trousseau de clefs à ma ceinture, et. l'hiver, j'aurai recours à une bonne paire de sabots du crû pour m'aventurer dans les environs de la mare aux canards; grâce à ces mille détails je n'aurai pas le temps de m'ennuyer, mais probablement je n'aurai pas non plus celui d'écrire. Ce n'est cependant pas un adieu que je dis à mon journal; mais c'est, vraisemblablement, un bien long, un bien tendre au revoir. Avant de prendre congé de lui, je veux y rendre compte d'un incident qui nous a tous vivement touchés, et qui

a comblé quelques-unes de mes chères espérances.

La pauvre Fanchette, qui n'osait plus se présenter aux regards de mon oncle depuis l'événement fatal, a été accueillie par lui, à la prière de Mlle Demontreux, sa protectrice. La fillette est si adroite, si intelligente et si vive, qu'elle nous sera très-utile dans notre nouvelle position. Ma bonne et chère Élise a fait à mon oncle une peinture vraie et émouvante de la pénible situation de l'enfant, de sa honte, de son désespoir.

— Qu'elle revienne chez nous, a-t-il dit après quelques instants de rêverie profonde; elle ne doit pas avoir à rougir, parce que nous avons à pleurer.

Naturellement, nous nous sommes hâtées de profiter de la permission, et, le soir même, Fanchette est revenue. Elle était bien émue et tremblante, et, lorsqu'elle s'est jetée en pleurant aux pieds de mon oncle, elle sanglotait si fort, que j'ai cru qu'elle allait défaillir. Mon oncle l'a relevée avec bonté, quoiqu'il tremblât bien fort lui-même : « N'aie pas peur, lui a-t-il dit, et ne rougis pas, car tu es innocente. Et tâche de prendre patience et courage pour l'avenir, car il faut que nous tâchions tous les deux de pardonner et d'oublier : moi, pauvre père sans enfant, et toi, pauvre enfant sans père. »

Depuis lors Fanchette est installée au milieu de nous et fait activement, courageusement, son service. En ce moment, elle vient m'appeler pour compter et livrer les œufs qu'on va vendre à la ville. C'est la première fois que je quitte, pour ma besogne de fermière, ma plume et mon occupation de songeuse; mais

ce ne sera pas la dernière, je l'espère encore. En attendant, mon journal, une seconde fois au revoir !

Quelle chose singulière, et assurément imprévue ! Si j'en juge par la date tracée snr cette dernière page, voilà plus de six mois que je n'ai rien écrit. Je comptais bien faire, à mes intéressants Mémoires, de fréquentes infidélités ; mais aurais-je pu penser que ce silence fût si long, si complet, et l'abandon si visible ? N'est-ce pas plaisant en vérité? mon papier est déjà jauni, prenant les teintes respectables d'un vieux parchemin de famille, le bec manque au bout de la plume rouillée ; l'encre est desséchée dans l'encrier vide. Il me faut, pour continuer à remplir ces pages, transporter mon journal et moi-même dans le cabinet de mon oncle où rien, du moins, ne manque, car j'écris bien souvent, mais où je n'écris que des choses graves, précises, sensées, telles que les comptes de la ferme et du ménage, les reçus, les bons et les certificats des paysans. Être restée six mois sans écrire autre chose que cela, bon Dieu ! Voilà ce que c'est d'avoir eu successivement le labourage, les semailles, maints marchés, et, à présent, la fenaison et la moisson. Deux ou trois lettres, adressées dans cet intervalle à mes bonnes mères du couvent, ont suffi pour remplir les rares loisirs que me laissaient mes occupations à la maison et au village. Il est triste assurément de laisser ainsi rouiller la plume et sécher l'encre ; mais l'on s'en console du reste en se disant que, pendant ce temps, la cuisine et le ménage ont assez bien marché.

Je suis presque certaine qu'aujourd'hui encore, au milieu de mes inquiétudes pour la rentrée des foins, mon journal aurait été oublié si je n'avais eu à mentionner un fait important, une visite inattendue. Nathalie, qui est maintenant marquise de Fleuranges, est venue nous voir hier. Son mari a des propriétés dans ce département, et ils sont venus y faire un séjour momentané, au retour de leur voyage de noces, qui les a conduits en Italie. Elle nous est arrivée à l'improviste, jolie, fraîche, souriante et avenante comme toujours, mais avec une légère nuance d'ennui et de langueur qui la rendait encore plus gracieuse et plus intéressante. Je n'oublierai jamais, par exemple, le regard effaré qu'elle m'a jeté et l'éclat de rire argentin dont elle a accompagné ce regard, lorsqu'elle m'a rencontrée, en bas du perron, sortant de la cuisine, un grand tablier blanc devant moi, — car je venais, sauf respect, d'emporter du beurre, — et portant à la main mon gros trousseau de clefs, insigne de mon commandement. Moi-même, à sa vue, j'ai ressenti d'abord un peu de confusion et d'embarras; mais quand, par respect pour le costume de foulard blanc et la calèche à deux chevaux de Nathalie, j'ai eu détaché mon tablier, déposé mes clefs et essuyé mes mains, je me suis trouvée tout à fait à l'aise et entièrement réjouie. Mon oncle a reçu cette autre nièce avec une réelle bienveillance, mais, en même temps, avec une profonde gravité. Nous avons beau nous dire, lui et moi, que le passé est loin, que les larmes ne coulent pas toujours ; il semble que nous nous sentions blessés aux yeux et au cœur lorsque

nous voyions entrer Nathalie tout insoucieuse et gaie, toute blanche et toute rose, dans ce château où dort celui qu'elle a aimé et dont nous portons le deuil éternel. Après une assez longue conversation avec mon oncle, elle s'est tournée vers moi, et nous avons été toutes deux, nous donnant le bras comme autrefois, faire le tour des parterres.

D'abord, j'ai gardé le silence un moment, il y avait sur le joli visage de Nathalie une expression confuse de raillerie et de gravité, d'étonnement malin combattu par le savoir-vivre, que je distinguais fort bien et qui m'arrêtait dès le début. Mais ma folâtre compagne ne m'a pas laissée longtemps en suspens, et elle s'est écriée soudain, avec un joyeux éclat de rire :

— Je n'y tiens plus, ma toute bonne, il faut que je me résigne à te féliciter. Je savais bien, par ma mère, qu'il y avait du nouveau chez vous ; que, depuis l'accident arrivé au pauvre cousin (ici elle cessa de sourire naturellement et même donna un pli sérieux à ses fines lèvres roses, mais pas un soupir, pas un tremblement dans la voix, pas une larme timide sous la paupière ; Emmanuel, pauvre ami, que vous avez été vite et complétement oublié !) — je savais bien, dis-je, que vous étiez tous tournés au solide et au grave. Mais le spectacle qui m'est offert, à mon arrivée ici, dépasse toutes mes prévisions et me jette dans un étonnement indicible. Trouver mon oncle en veste de toile, en bottes fortes, revenant de faire les foins, comme il dit, et s'apprêtant à aller les voir rentrer en grange ; te rencontrer, toi si gracieuse, si noble, si

comme il faut, installée dans la cuisine, les yeux sur la huche, la pensée au lardoir probablement et, pour couronner le tout, les mains dans le beurre; voilà, ma chère enfant, ce que je n'aurais jamais pu concevoir, ni rêver, et j'ai beau vous aimer beaucoup et vous estimer autant, je sens qu'à cette mascarade je perds mon sérieux, je n'y tiens plus, j'étouffe ; il faut que j'éclate.

Et, ce disant, Nathalie éclata une seconde fois, en effet, de son joyeux rire frais et vibrant qui, en prolongeant ses échos sous la voûte des grands tilleuls, alla réveiller dans le lointain une fauvette endormie.

Ses rires, auxquels je m'attendais, ne me déconcertèrent point; mais, dans ce qu'elle venait de dire, un mot m'avait frappé, et je ne pus m'empêcher de le relever vivement.

— Une mascarade? repris-je. En vérité, Nathalie, si, comme tu le dis, tu nous aimes et nous estimes, tu ne te serviras pas de ce mot pour désigner notre costume habituel. Il n'est pas fort élégant, j'en conviens, mais il est parfaitement approprié à nos occupations, à nos besoins, et.... à nos goûts, ajouterai-je.

Elle cessa de rire ici, et, me prenant par les deux mains, me regarda fixement au visage :

— Allons, ma bonne Marie, reprit-elle de sa petite voix calme et douce, c'est donc tout à fait sérieux, cette pastorale que vous jouez ici?

— C'est tout à fait sérieux.

— Mais c'est prodigieusement absurde; ne le comprends-tu pas?

— Absurde, pourquoi? Je ne m'en suis jamais aperçue encore.

— Il faut donc que je te mette les points sur les *i*, sainte rusticité... Peu importerait, après tout, que mon oncle, changeant de fantaisie, allât surveiller ses vignes et soigner ses fourrages, au lieu, ainsi qu'il le faisait jadis, de revoir ses cartes marines et de jouer au lansquenet avec ses amis. Fantaisie pour fantaisie, la dernière serait certainement plus sage, plus profitable et meilleure. Mais toi, ma belle, est-ce que quand on a ton âge, ton nom, ta grâce et ta beauté, on peut décemment se dévouer à élever des poulets, à cultiver du chanvre et à battre du beurre?... Tu ne comprends donc pas qu'agir ainsi, c'est mettre de côté toutes prétentions à l'attention publique, à l'élégance; que c'est s'affubler, avant vingt ans, du grand bonnet de la ménagère; que c'est, en un mot, se suicider, se perdre, s'enterrer toute vive, ma pauvre enfant!

— Va pour « s'enterrer; » le mot est bien trouvé et joli, repondis-je en souriant à mon tour. Mais pourtant je trouve que mon sépulcre n'est point à dédaigner; il est si vaste, si lumineux, si verdoyant, si beau; regarde-le, avec ses grands tilleuls en fleurs et son beau ciel clair où passe une volée de colombes blanches.... Et puis, chère Nathalie, n'aurai-je pas, dans ma tombe, une consolation? Si par hasard on parle encore de moi, dans ce monde dont j'ai disparu, ne seras-tu pas là, toi qui n'oublies pas les morts, pour prononcer mon oraison funèbre?

Je me suis ici arrêtée, peut-être un peu trop tard.

A mes paroles, dans lesquelles j'avais laissé parler mon cœur, commençait à se mêler une certaine amertume.

Mais je doute que Nathalie se soit aperçue de l'épigramme ; seulement elle m'a répondu avec un petit air fâché.

—Mais, ma chère, je ne te comprends pas du tout.... Au moment où je te parle sérieusement, voici que tu plaisantes et que tu poétises.

— Comment aurais-je pu prendre tes paroles au sérieux? Est-ce vraiment se suicider, se perdre, s'enterrer, que de faire son devoir où on l'a rencontré, dans l'obscurité si tu veux, dans la tristesse et la solitude? Y songes-tu, Nathalie? que deviendrait ce vieillard, auquel je dois tout, si je le laissais seul dans sa douleur, dans sa détresse? N'est-ce pas au contraire à moi, qui suis jeune et forte, de lui frayer la voie, de l'y guider doucement en lui donnant la main, de l'y encourager par mon secours, par mon exemple, par mes caresses et mon sourire? Songe donc qu'ici c'est de lui qu'il s'agit, avant tout, et où serait-il mieux qu'au sein du domaine qui lui appartient, et dans la maison de ses ancêtres?

— Écoute, tu ne me feras jamais croire que tu ne penses pas aussi un peu à toi, ma chère, répliqua Nathalie, les joues rougissantes, le regard animé. Il est bien naturel que tu tiennes à établir tes droits de propriété à ce château qui, sans toi, aurait maintenant un autre maître. Mais, ma chère Marie, en fait d'intérêts, songe donc d'abord à ceux de ta beauté. Le métier que

tu fais, mon enfant, est de ceux qui ne se dissimulent point, et qui tout d'abord se révèlent. A moi de t'en avouer les fâcheux effets puisque, probablement, tu n'as plus le temps de consulter ton miroir... Eh bien, ma chère, ta taille a épaissi, ton teint s'est hâlé, ta démarche est moins légère, tes mains rougissent. Que feras-tu, dis-moi, dans sept à huit ans d'ici, quand tu auras le château à toi, peut-être, mais quand tu seras devenue fermière tout à fait, et par-dessus le marché, j'en jurerais bien, marguillière de la Vierge et... vieille fille?

Les premiers mots de Nathalie m'avaient affligée, presque blessée, amèrement et profondément; heureusement, la conclusion de son discours me fit sourire. Quoi! mon ancienne compagne était déjà assez tristement versée dans les choses de la vie, assez peu au courant des choses du cœur, pour attribuer à des motifs d'intérêt personnel, de cupidité honteuse, la résolution que j'avais prise de ne point abandonner mon oncle et de faire passer son bien-être avant tout, surtout avant le mien? Mais la suite de l'exhortation provenait évidemment d'une cervelle si légère, qu'il devenait difficile de prendre les petites méchancetés de Nathalie tout à fait au sérieux.

— Ce que je ferai, ce que je dirai alors? ai-je répondu, malgré moi un peu songeuse. Il me semble qu'alors, comme aujourd'hui, je ne penserai guère à l'avenir.... Mais, en revanche, je me rappellerai le passé, et j'y verrai tant de choses, tant de choses douces, vues de loin! Des devoirs accomplis, des peines

patiemment supportées, et de beaux jours aussi : des jours de travail, de paix, d'affections bénies... Et dans ce temps-là comme aujourd'hui, il y aura encore des gerbes dans les champs, des colombes dans le pigeonnier, des fleurs dans le parterre, des malades et des enfants au village ; et, comme tu le dis, dans la petite chapelle, une bonne sainte Vierge à prier... Ce sera assez pour moi, je ne demande rien de plus. Tous ces modestes biens que, selon toi, je me ménage pour l'avenir, je pourrais les retrouver ailleurs encore. Voici pourquoi je ne désire et ne regrette rien, et je ne m'inquiète guère de voir mon teint se hâler et ma taille épaissir.

— Je n'ai que des éloges à donner à une aussi stoïque philosophie, répliqua Nathalie avec un sourire railleur. Je l'admire sincèrement, quoique je ne la comprenne pas. C'est qu'aussi je ne la partage point, parole d'honneur! S'il me fallait subir quinze jours durant la vie que vous menez ici, il ne resterait plus rien de moi, je deviendrais momie, fossile.

— C'est qu'aussi tu es accoutumée à tant t'amuser, lui répondis-je tout à fait calmée.

— Oh ! oui ! tu le crois... Comme si c'était déjà si amusant, le monde?

— Est-ce qu'il t'ennuie déjà? Ce serait si tôt.

— Non... il ne m'ennuie... pas toujours... Il y a de beaux instants de fièvre, d'excitation, au contraire. Lorsqu'il faut combiner une toilette à effet, par exemple, ou préparer une fête à laquelle on veut avoir des *illustrations*, comme des princes étrangers, une chan-

teuse, une ambassadrice, un artiste hors ligne... Oh ! comme l'on vit alors, comme on lutte et l'on combat, pour l'honneur et le triomphe ! Et je ne sais comment cela se fait, le triomphe n'est jamais pur, et puis... parfois l'on ne réussit pas : l'on a le désappointement, la honte...

— Les joies du monde sont rarement vraies et douces, je le sais ; mais tu as au moins celles du foyer. M. de Fleuranges jouit ici de la plus haute réputation, et je suis sûre qu'il t'adore.

— Ah ! cela commence à se passer, a répondu Nathalie avec un sourire railleur. Enfin, c'est convenu, je le sais, mon mari est un homme du meilleur monde, excellent, spirituel, charmant ; seulement, je ne sais pas pourquoi, il n'a pas voulu consentir à me mener en Espagne.

— En Espagne, bon Dieu ! Pourquoi donc aller chercher le bonheur si loin ? me suis-je écriée en riant.

— Mais, ma chère, parce que certainement je ne le trouverai pas ici... Crois-tu que j'ai, comme toi, envie de m'enterrer dans cet affreux département ? Et puis nous sommes allés déjà en Italie en automne, et j'adore les pays du sud. Enfin je suis venue ici, et j'y resterai en boudant, parce que je sais qu'il est de bonne politique de faire une petite concession, au commencement du ménage ; mais je n'ai pas mis pour cela ma volonté et mes rêves de côté. Oh ! mes rêves, mes projets ! J'en ai de si beaux... L'hiver, nous serons à Paris, c'est convenu ; dans notre hôtel où nous donnerons des fêtes ; mais au printemps, on en sera si las ! On partira, on

fera des voyages. L'année prochaine j'irai à Séville, je ne m'en dédis pas, et ensuite je reviendrai pour la saison à Biarritz.

— Et l'été suivant ?

— Je ferai une tournée en Suisse, sur le Rhin et à Ostende.

— Et plus tard encore ?

— Plus tard?... Ah ! il y aura encore Vichy, Plombières, Trouville. Après cela, je pourrai passer une saison à Bade et aux bains de Bohême, pour varier un peu ma société... C'est dommage ! le même monde se rencontre à peu près partout ; c'est bien fade.

— Je le pense aussi, Nathalie ; et puis, pardonne-moi de te le dire, il me semble que l'on doit se lasser et vieillir bien vite en se dissipant ainsi, en se fatiguant et voyageant. Si tu tâchais de....

— Vieillir ! fi ! quel horrible mot tu viens de prononcer ! s'écria ici la jolie marquise de Fleuranges en ouvrant tout grands ses yeux bleus avec un regard d'effroi et en secouant nerveusement ses boucles blondes. Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que vieillir, pour nous ?... Mais c'est tout bonnement cesser d'être, ne plus compter, se voir passer, vivante, à l'état de souvenir, d'image, d'ombre.... Br !!! c'est affreux, cela serre le cœur et donne le frisson ; aussi n'en parlons plus et pensons-y moins encore.... Vraiment, je n'irai pas voir aujourd'hui Mlle d'A..., à laquelle j'avais promis une visite. Son frère est arrivé, c'est un connaisseur, et je suis sûre qu'il rirait de moi, car je serais hideuse.... Ton joli mot de tout à l'heure me fera

broyer du noir toute la journée, ma chère. Mais aussi qui donc parle de vieillir quand on n'a pas vingt ans?

Ma franchise imprudente avait, en effet, gâté l'humeur de Nathalie, qui est partie bientôt plus froide et plus sérieuse qu'elle ne l'était d'abord. Je comprends en partie l'effet que doit produire cette grande ombre de la vieillesse s'abattant sur une existence vide et dissipée telle que l'est la sienne. C'est la fin de la joie, c'est le terme de la voie fleurie, de la vie dorée, c'est l'expiation du bonheur. Oh! que je me trouve donc heureuse de n'avoir rien à regretter, rien à perdre en vieillissant! Les amis que j'aurai ne m'aimeront pas moins; les devoirs qui me resteront ne me sembleront pas moins sacrés; les espérances que la foi me donne deviendront au contraire mieux fondées, plus certaines et plus pures. Le but sera plus proche, et peut-être alors aussi, la moisson sera plus féconde; la gerbe que j'aurai à présenter là-haut aura grossi entre mes mains. N'est-ce pas là tout ce qu'il me faut, tout ce que Dieu donne à ses élus? le travail, l'amitié, la paix, le repos de la conscience. Peut-être trouve-t-on tout cela dans le monde, mais on le trouve mieux encore et plus facilement ici. Aussi j'aime mon pauvre petit coin obscur et inconnu; je m'y suis fait mon nid, je m'y trouve bien, et j'y reste.

Et l'on voulait pourtant m'arracher de ce bon et paisible nid dont je parlais ici, il y a quelques semaines!... Naturellement j'ai dit non, un non très-

net et très-ferme. Ai-je bien fait de refuser? Je me le demande parfois maintenant, et je ne sais trop que répondre quand je pense à moi seule. Mais, comme je suis sûre d'avoir bien fait aussitôt que je pense à mon oncle, je me trouve par cela même complétement rassurée, très-satisfaite de mon refus en même temps que très-flattée de la proposition. Ce qui fait que je puis revenir avec une tranquillité parfaite et un véritable contentement sur les circonstances déjà passées.

M. Ferdinand Demontreux était, cette fois, revenu aux vacances plus tôt que de coutume. Je croirais volontiers qu'il avait à peine attendu qu'à Paris le dernier laurier fût tressé et le dernier pupitre clos, pour déposer sa toge à la hâte, et courir, joyeux comme un écolier en liberté, vers la gare du chemin de fer du Centre. Mais, lorsqu'il est arrivé ici, tout empressé, tout rayonnant, il ne nous a pas trouvés précisément de belle humeur. Par suite d'une saison pluvieuse et froide, nos récoltes avaient manqué, et c'est une déroute complète, une réelle calamité pour des agriculteurs comme nous, qui sommes pleins d'ardeur et de bonne volonté, et qui avons besoin d'une grande économie. Pour moi, j'aurais vraiment supporté ce contre-temps avec une résignation assez sereine; mais mon oncle était profondément, douloureusement affligé.

— C'est pour toi que je me tourmente, mon enfant, me répétait-il tristement, baissant ses yeux noirs assombris et secouant sa tête blanche. Si cela doit durer encore deux ou trois ans, je ne pourrai pas

amortir les hypothèques, pas même payer les intérêts... Alors, s'il me faut mettre le cap pour le port de là-haut, ta dot sera en danger, car, je te connais, tu la sacrifieras... Voilà ce qui me fait souhaiter une longue vie... et du beau temps, ma petite Marie.

Il était arrivé plusieurs fois à mon oncle d'exprimer ainsi ses inquiétudes en présence de M. Ferdinand, et je ne pouvais comprendre pourquoi celui-ci, qui compatit si vivement d'ordinaire aux embarras et aux peines de ses amis, témoignait généralement, en semblable circonstance, une insouciance, une philosophie, je dirais presque une joie qu'il était impossible d'expliquer. Il n'était pas rare alors de le voir se frotter les mains en se promenant dans le salon en silence, tandis qu'un sourire mystérieux s'épanouissait sur son noble et bon visage.

— Allons, voisin, murmurait-il, que l'on prenne le temps comme il vient et les dots telles qu'elles sont; voilà le moyen de ne pas s'affliger inutilement et de mener, par cela même, une bonne et longue vie. Pourquoi vous tourmenter de ce qui est si loin, de ce qui est si sûr, et surtout du sort de Mlle Marie? Qu'elle ait quelques sacs de blé de moins dans son grenier, ou quelques titres de moins dans sa petite main blanche, cela ne l'empêchera pas d'être et de rester ce qu'elle est vraiment : un trésor.

— Oui, un trésor pour nous, qui la connaissons, répliquait le vieillard toujours triste. Mais pour d'autres...

— Oh ! voisin, laissons-là les autres... Si les autres

n'ont pas de goût ni d'yeux, je les plains; mais je crois, du reste, que les gens ne sont pas aussi dénués de bon sens que vous le supposez... Et comme Mlle Marie n'a pas vingt ans, et qu'elle est votre nièce, c'est-à-dire du bois dont on fait les marquises, je crois qu'après tout vous pouvez voir tomber la pluie, même en août, sans avoir aucune raison de vous désespérer.

J'ajouterai ici que je n'aurais attaché aucune importance à ces conversations où M. Ferdinand, en dépit des assertions formelles de ma cousine, me faisait passer si généreusement à l'état de trésor, si je n'avais remarqué, bien plus encore que ses paroles, l'air de joie étrange et un peu troublée dont elles étaient accompagnées, et le sourire à la fois timide et mystérieux qui les accompagnait ordinairement.

Mais ma chère vieille amie Élise n'a pas tardé, avec cette droiture qui est sa qualité dominante, et qui m'a été plusieurs fois d'un secours précieux, à me donner l'explication du problème qui tourmente actuellement ce grand mathématicien, et que ni lui, ni moi, tout seuls, n'aurions résolu.

— Mon frère est en effet distrait, préoccupé depuis quelque temps, m'a-t-elle répondu un jour à quelques observations que je lui faisais à ce sujet. Ce n'est pas étonnant, il a un motif de réflexions très-réel, très-grave; il songe à se marier.

— Ah! ai-je répondu simplement, ne m'étonnant que bien peu, car je savais qu'à Paris M. Demontreux, à cause de sa simplicité même autant que de sa haute réputation, était également bien accueilli dans le

monde savant et dans le monde aristocratique, et qu'il n'aurait dépendu que de lui de conclure un mariage avantageux, brillant même.

— Mais pourquoi donc vient-il ici ? ai-je repris en souriant, après un moment de silence. C'est l'absence, la séparation, qui le préoccupe ainsi sans doute. Ou bien pense-t-il qu'il soit plus habile, plus sage, de se faire regretter et attendre par son aimable fiancée?

— Je vois que vous ne me comprenez pas du tout, ma chère Marie, répondit Mlle Élise d'un air sérieux et presque affligé. Mon pauvre Ferdinand croyait cependant que vous auriez pu pressentir, deviner quelque chose... Bref, où pourrait-il aller pour rencontrer une amie, pour se choisir une épouse, puisque c'est vous qu'il préfère, et que vous êtes ici?

Il me serait impossible de peindre la stupéfaction, et presque la frayeur que j'ai ressentie à ces paroles imprévues. Ma réponse étourdie, incohérente, l'a prouvé assez du reste.

— Moi... moi... c'est de moi qu'il s'agit? me suis-je écriée vivement, toute surprise et ébahie que j'étais. M. Ferdinand... En vérité, je ne l'aurais jamais cru possible...

— Je comprends en partie que cet aveu vous étonne; mais est-ce qu'il vous afflige?... Il m'importerait de le savoir, car mon frère ne veut rien confier à votre oncle avant que vous ayez été consultée tout d'abord.

Ma bonne vieille amie avait, en me parlant ainsi, un air si sérieux, et presque si triste, que je me suis sentie rappelée tout à coup au sang-froid et à la gravité.

— La seule chose qui m'afflige, ai-je répondu en cherchant à me remettre un peu, c'est que je crains, bonne et chère amie, de vous attrister par ma réponse.

— Il ne s'agit pas de moi ici, mais de lui et de vous... Ainsi, mon enfant, vous ne voulez pas devenir ma sœur?

— Ma bonne amie... en vérité... je n'ai jamais songé... c'est-à-dire je ne songe plus au mariage.

— Ceci est possible, pour le présent. Mais vous avez devant vous une vie longue et belle; qui vous dit que vous n'y songerez pas un jour, mon enfant?

— Ce qui me le dit, répétai-je tout émue, sentant mon cœur battre et les larmes monter à mes yeux... C'est... mon destin... l'histoire du passé... les souvenirs... Oh! non, non, m'écriai-je tout à coup en fondant en pleurs malgré moi, je... je n'oublierai pas, comme Nathalie.

— Je m'étais attendue à cette réponse, ma chère Marie, a répliqué Mlle Demontreux avec une expression de tristesse douce et calme, et certainement, je le sais, vous n'oublierez pas aussi vite que Mme de Fleuranges; mais vous oublierez comme elle, mon enfant.

Je voulus protester, elle m'interrompit par un geste quasi-maternel, en posant sa main sur la mienne avec un triste sourire.

— Marie, ma chère fille, m'a-t-elle dit, il serait coupable et impie, à votre âge, de se dire que l'avenir est clos, que la vie est brisée, parce qu'en la commençant on a éprouvé une déception cruelle et rencontré une profonde douleur. Dans notre pauvre monde fragile

rien ne peut être éternel, pas même les larmes. La douleur vient, brûle et blesse, et puis le temps vient aussi et passe dessus. Ceux qui ont été blessés guérissent, et ceux qui ont pleuré sourient. Pour vous, jadis, un espoir est mort, mais que de devoirs sont restés !... Vous n'avez pas pu être une heureuse fiancée; mais vous avez été une amie dévouée, une fille aimante et courageuse... Quelques années passent encore, et vous serez épouse un jour : épouse tendre et loyale, mais heureuse et bénie... Je ne dis pas ceci pour mon pauvre frère, que vous n'aimerez peut-être jamais, je le crains; mais pour vous-même, qui êtes femme, qui êtes orpheline, qui êtes seule, que Dieu n'a pas appelée à l'aimer et le servir uniquement dans sa sainte maison, et qui avez besoin, par conséquent, d'une protection pour votre faiblesse, d'un compagnon pour votre vie... Que voulez-vous, la vérité est là; il faut bien que je vous le dise... Telle est notre destinée commune à toutes, à celles qui n'ont jamais souffert comme à celles qui ont pleuré.

— Mais vous, vous, bonne amie, vous ne vous êtes pas mariée, repris-je en lui pressant les mains, et vous n'en avez pas moins été bonne, utile, vaillante et heureuse?

— Que mon sort était différent du vôtre ! s'écria-t-elle alors avec une expression de joie intime, d'orgueil et d'amour triomphant qui illumina d'un rayon de beauté son visage ridé, frêle et pâle, et mit dans son regard un éclat, une splendeur que je n'oublierai jamais. — Oh ! je ne vous parlerais pas ainsi si vous

n'étiez pas seule au monde!... Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir un petit enfant à nourrir, à conduire, à soigner, à aimer... Mon cher petit Ferdinand!... Qu'avais-je besoin de famille, moi? Puisque je l'avais, j'étais mère. N'y avait-il pas assez de son petit cœur pour remplir le mien, de sa mignonne enfance et de sa belle jeunesse pour me faire un avenir; de ses caresses et de son amour pour embellir et couronner ma vie?... Grâce à lui, rien de ce qui est doux et cher ne m'a jamais manqué... j'ai eu tout ce que rêvent et désirent les femmes : espoirs, tendresse, dévouement, triomphes; et les beaux songes du berceau et les doux souvenirs du vieil âge... Il est vrai que maintenant, comme mère aussi, je vais souffrir, car mon Ferdinand sera malheureux si vous ne l'aimez pas, Marie...

— M. Demontreux, interrompis-je, est l'homme au monde pour lequel j'ai certainement le plus d'estime, de confiance et de respect, mais...

— Vous croyez dire peu de chose, et ce peu de chose est beaucoup, est tout peut-être, interrompit-elle à son tour avec un sourire plus joyeux. Mais il me reste à combattre le terrible *mais* dont vous avez eu soin d'accompagner votre déclaration consolante.

— Mais je n'ai jamais vu en lui qu'une bien bonne connaissance, un excellent ami, et non un futur épouseur, ajoutai-je.

— Cette première objection n'est pas bien terrible; ce n'est qu'un point de vue à changer, voilà tout... Eh bien, ma chère enfant, dites-moi, croyez-vous que

vous ne pourriez jamais, jamais, vous habituer à prendre l'autre bout de la lorgnette?

— Je ne sais, et, de plus, ai-je répondu plus gravement, je ne consentirai jamais à abandonner mon oncle dans sa vieillesse et son adversité.

— Voici une objection très-réelle, très-digne et très-sérieuse... Nous avons une réponse à y faire cependant : une réponse triste, mais décisive. Vous êtes jeune, Marie, et votre pauvre oncle est bien vieux, bien faible, bien affligé... Dieu peut vous le reprendre d'un moment à l'autre, au plus tard dans quelques années. Ferdinand vous attendra loyalement et patiemment.

— Eh quoi! m'écriai-je tout en pleurs, la mort de ce vieillard si malheureux et tant chéri serait le signal de mon mariage? M. Demontreux verrait ses forces fléchir et ses yeux se fermer en pensant que quelques jours, quelques souffrances de plus, vont me rendre libre, et que je viendrai alors prendre ma place dans sa maison?

— Marie, m'a répondu ma chère Élise avec une triste gravité, mon frère n'oubliera jamais, même sous l'influence de ses plus chères affections, ses sentiments de chrétien, d'ami et d'honnête homme. Il mettra son bonheur maintenant à vous voir contente et paisible sous la protection de l'oncle auquel vous vous devez; mais, plus tard, si vous le lui permettez, il mettrait également son bonheur à vous consoler quand vous serez triste, à vous protéger quand vous serez seule. A présent il ne vous demande rien : pas même une promesse, et à peine un espoir.

— M. Ferdinand est bien généreux, bien bon, je le sais, et ne m'en étonne point... Mais je dois être tout du moins loyale avec lui. Mon oncle le lui disait l'autre jour : le legs que m'a fait Emmanuel est fort en danger si les circonstances ne nous favorisent pas. Je sacrifierais tout pour que les dettes de mon oncle fussent payées, pour que l'ombre d'un blâme ne s'attachât point à son nom, et, quand j'aurai tout sacrifié, il ne me restera rien : je serai pauvre...

— Ah ! ma bonne amie, reprit-elle avec un de ses bons sourires, croyez-vous que nous sommes des gens auxquels la pauvreté fasse peur? Mais nous l'avons eue longtemps pour voisine, pour compagne, je dirais presque pour amie. Mon bon cher Ferdinand a fait ce que vous voulez faire. Il a consacré tout entiers les fruits de ses premiers travaux, le prix de ses premiers ouvrages, à acquitter un devoir sacré, à payer d'anciennes dettes de mon père, qui nous avaient pesé si longtemps sur le cœur ! Pour en arriver là, il a fallu nous habituer à vivre prudemment, simplement : notre petit coin n'est qu'une chaumière, et non un château; aussi nous n'avons jamais souhaité voir entrer de grosses dots dans la famille... Mais nous aimerions y voir venir et fleurir la vertu, la bonté, la grâce d'une jeune femme aimable et bien chérie : c'est pour cela que nous avons pensé, que nous penserons toujours à vous, Marie, ma chère enfant.

En parlant ainsi, elle m'a embrassée, elle m'a serré la main ; puis elle est partie, et m'a laissée bien préoccupée, bien songeuse. A chaque instant, je sens que

mes perplexités augmentent. En achevant de transcrire cette conversation, je me trouve encore plus irrésolue, moins certaine d'avoir bien agi que je l'étais tout d'abord... Il faut que je m'en remette à la volonté de Dieu, et au temps qui arrange si bien ou dérange toutes choses. Une chose du reste ressort pour moi clairement des paroles de ma bonne Élise : c'est que je dois éviter de trop m'appesantir sur les douleurs et les déceptions du passé, que je dois me maintenir paisible, joyeuse et vaillante, pour les devoirs de l'avenir, quel qu'il soit, que la Providence m'a réservé. Un bon conseil doit nécessairement aboutir à une bonne résolution ; je m'engage donc désormais à m'occuper le moins possible de moi-même, à négliger à dessein mon journal, que je ne puis entr'ouvrir et feuilleter, sans que les souvenirs du passé s'éveillent et montent jusqu'à moi, comme les derniers parfums qui s'exhalent d'anciennes parures longtemps oubliées. Je ne consacrerai plus ces pages à y retracer mes impressions, mes observations, mes réminiscences ; les incidents de notre vie commune y seront désormais seuls notés, et nous vivons si paisiblement qu'il y en aura bien peu ! Je crois que Mlle Demontreux sera satisfaite de ma résolution ; elle a parfois raillé doucement ce qu'elle appelle mon penchant littéraire, et un jour où je lui demandais si, dans sa jeunesse, elle avait tenu un journal, elle m'a répondu, en riant bien fort, qu'elle avait toujours été bien trop occupée pour cela, car son cher petit Ferdinand lui donnait assez de travail, lorsqu'il fallait lui apprendre l'alphabet et lui repriser ses chaussettes.

Pendant près de six mois, j'ai religieusement tenu ma promesse : je n'ai rien écrit, j'ai travaillé beaucoup, et j'ai beaucoup réfléchi, mais point rêvé. Ces jours derniers cependant, j'ai été surprise par un petit incident qui ne m'est pas tout à fait particulier, et qui mérite peut-être que je le consigne ici, à cause du prodigieux étonnement qu'il me cause.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de notre charmante Nathalie, maintenant marquise de Fleuranges. Ce fait ne m'aurait point étonné assurément, car Nathalie est bien trop du monde, et du meilleur monde, pour se montrer impolie et totalement oublieuse envers ses amis... vivants, qui n'ont jamais eu avec elle que des relations agréables et n'en conservent que de bons souvenirs. Elle m'écrit donc encore parfois, quand il pleut, quand elle n'a personne dans son salon, quand elle boude ou s'ennuie. Je puis m'attendre à trouver, dans ses lettres, de la grâce et de l'esprit toujours, souvent de l'intérêt, rarement de la tendresse; mais je ne me serais jamais attendue à ce que j'y ai trouvé l'autre jour... De pressantes supplications, la demande formelle d'un prêt tout amical, d'une *petite* somme de cinq à six mille francs, qui doit la sauver, dit-elle. Elle a quelques dettes : des notes de modistes accumulées, des bijoux remontés, augmentés, que sais-je? Avec cela, les revenus de sa dot sont engagés d'avance; son mari ignore tout : « il est maussade et peu généreux, — me dit-elle, — et je ne voudrais pas lui donner de plausibles raisons de froncer le sourcil, hérisser sa moustache, et tenir, avec plus de rigueur encore, les

clefs du trésor public. Et comme c'est toi, ma chère enfant, qui conclus au nom de mon oncle les ventes et les marchés ; comme, grâce à ta prudence et à ton habileté, tu dois remuer maintenant les louis à la pelle ; comme, j'en suis certaine, tu ne te permets pas d'autre luxe qu'une robe de jaconas à Pâques et une robe de mérinos à Noël, tu pourras sans doute venir en aide à une pauvre petite marquise qui a eu, toute la soirée, les yeux rouges, parce que ses coffres sont à sec, et parce que les fournisseurs de Paris, qui sont si polis et si engageants, vous font des notes à vous arracher à la fois la bourse et la vie. Maman est en voyage, et ne reviendra que dans trois mois d'ici ; j'ai mis déjà, du reste, sa libéralité à l'épreuve pour une charmante *poney-chaise* et son attelage que je me suis donné en extra... C'est si mignon, ma chère, et si pimpant... Et je conduis tout cela au bois, moi-même ! Ainsi, bonne chère fermière de mon oncle et de mon cœur, rends-moi ce petit service. Vous n'avez pas besoin, vous, de diamants, de tuniques de chantilly et de poney-chaise à la campagne ; vous êtes bien heureux !... Je n'ai pas besoin de te dire que, dans quatre mois, époque à laquelle je touche mon semestre, le tout te sera remboursé intégralement. »

Cette demande si surprenante m'a mise dans un grand embarras. Ou plutôt non ; je n'avais pas l'embarras du choix, puisque tous mes comptes sont présentés à mon oncle, et passent sous ses yeux ; puisque Nathalie me recommandait le secret, et puisque nous étions loin d'avoir cinq à six mille francs dans nos coffres. Je

n'avais donc que l'embarras du refus, mais celui-ci n'était pas peu de chose, en vérité. J'ai écrit à Nathalie tout franchement, comme je pouvais et devais le faire, en lui avouant que nous ne possédions pas, malgré nos labeurs et notre économie, la somme qu'il lui fallait et que j'aurais été bien heureuse de pouvoir lui avancer. Je lui ai expliqué que tous nos revenus sont aussitôt employés à payer les intérêts des hypothèques ou diminuer d'autant le chiffre de la dette générale, et je lui ai dit, enfin, que j'avais en tout une petite, très-petite somme de huit cents francs, fruit de mes économies sur mes quinze cents francs de rentes ; je les ai mis bien volontiers à sa disposition. Quelle lettre j'ai reçue d'elle en réponse !... brève et incisive, dédaigneuse et mordante ! Elle a prodigieusement ri, dit-elle, à cette offre, toute provinciale, de huit pauvres cents francs. Il faut n'avoir aucune idée de la vie en général, et de la vie élégante en particulier, pour offrir à une femme à la mode es ressources d'un pareil budget, qui ne lui suffirait même pas pour payer le compte de sa lingère. En outre elle se plaint avec amertume de se voir réduite aux plus pénibles expédients et de ne pouvoir, au moment du péril, compter, ni sur un mari complaisant, ni sur une secourable amie.

Pauvre Nathalie! quelle situation et quelle vie étrange ! Se trouver ainsi, au milieu de toute cette fortune et de toute cette splendeur, inquiète, humiliée, gênée et misérable ! Elle est assurément, malgré tout son luxe, ou plutôt à cause de tout son luxe, plus pauvre encore que nous, qui ne brillons guère à la vérité,

mais qui avons besoin de peu. Jadis, quand mon oncle avait encore ses hautes relations et ses belles apparences de fortune, il était inquiet, gêné et misérable aussi. Aujourd'hui, il vit tranquille et presque content dans notre paix et notre simplicité. Je me garderais bien de le troubler en lui parlant de tout ceci, même si Nathalie ne m'avait pas recommandé le silence. Ce serait réveiller en lui peut-être des impressions, des réflexions amères, lui faire faire un triste retour sur le passé; et depuis quelque temps il paraît, malgré mes soins, arriver à un état de faiblesse qui m'inquiète. Le docteur Servin m'a cependant rassurée l'autre jour; mais il m'a recommandé en même temps de veiller à ce que notre cher patient n'éprouvât aucune violente émotion et ne s'imposât pas de trop rudes fatigues. En conséquence, j'ai trouvé moyen d'envoyer souvent Martin surveiller les travailleurs, pour remplacer mon oncle, et je garderai pour moi seule la confidence de Nathalie, ses reproches et mon désappointement.

Ah! que j'étais loin, il y a quatre mois, de penser à ce triste jour, à ce jour désolé de la dernière séparation, de l'adieu suprême!... Il devait venir pourtant, et il est venu si inopinément, si vite!... Il y a déjà trois jours que mon pauvre oncle ne souffre plus... J'ai pu rester près de lui jusqu'au dernier moment, écouter ses derniers conseils, essuyer ses dernières larmes, car il pleurait en me quittant, mais il disait que ces larmes étaient des larmes de reconnaissance et de tendresse... A présent il est délivré, il est couronné, il est glorieux;

il se repose et se réjouit auprès d'Emmanuel, j'en suis sûre, car il est mort résigné et pieux comme lui. Il s'est séparé de tous ses amis et de toutes les choses d'ici-bas comme peut le faire un vrai chrétien et un gentilhomme. Il a donné ses derniers conseils et fait ses adieux aux gens de la maison agenouillés auprès de son lit ; il a béni, en particulier, la pauvre petite Fanchette, pour prouver que sa résignation aux arrêts du ciel était humble et entière, et que tout sentiment de haine et de rancune était éteint dans son cœur. Puis il s'est entretenu avec moi, toute seule, avant de donner ses dernières pensées à Dieu : « Je te laisse seule, pauvre enfant, m'a-t-il dit ; c'est là ma grande peine, mon unique regret... Je mourrais content, Marie, si je savais qu'après ma mort tu seras aimée, protégée... »

Je pleurais tout bas sans lui répondre ; alors il a ajouté plus bas, en me serrant la main :

— Nous avons, toi et moi, un ami qui t'admire, qui t'aime : Ferdinand Demontreux. Épouse-le, ma fille, si tu crois pouvoir un jour l'aimer. Si tu savais comme je le souhaite !... Il est si généreux, si bon... et... mon pauvre Emmanuel, à son lit de mort, m'en avait parlé, Marie : « C'est lui, lui seul, de tous les hommes que je connais, que je crois digne de ma cousine... Père, faites qu'elle le connaisse, qu'elle l'apprécie ; faites qu'ils soient heureux ! » Voilà ce qu'il m'a dit, dans ses dernières paroles, presque avec son dernier souffle, mon noble fils, mon pauvre enfant !... Moi, je n'ai peut-être pas bien rempli ma mission ; il m'en aurait trop coûté de te donner à un autre,

de me séparer de toi... j'ai eu tort, je n'étais qu'un vieil égoïste!... Maintenant... je vais aller retrouver Emmanuel, et il me demandera si je t'ai laissée heureuse... tranquille du moins... Dis-moi, ma pauvre enfant, ce que j'aurai à lui répondre.

— Dites-lui... que ses vœux seront exaucés... plus tard;... que je serai, un jour, la femme de M. Ferdinand, la sœur de ma bonne Élise, ai-je murmuré au milieu de mes larmes, en me penchant sur le front de mon oncle et en lui pressant la main.

Une vive expression de joie a passé alors sur son visage.

— Je m'en vais donc content et tranquille, a-t-il balbutié faiblement. Emmanuel, mon pauvre enfant... sera content aussi... C'est le beau temps, maintenant... pour toujours... Il fait clair là-haut, et tiède, et bon pour se reposer... l'ancre est au port... plus de tempêtes!... Au revoir, ma fille... je vais retrouver mon enfant; il y a un Dieu pour les pères!...

En parlant ainsi, le regard du mourant s'est troublé, sa voix s'est éteinte. Une de ses mains s'est étendue et reposée sur le crucifix que je lui présentais, et l'a lentement, doucement, incliné sur ses lèvres. Ensuite il n'a pas dit un mot, pas fait un geste, et, une demi-heure plus tard, je lui fermais les yeux.

Ainsi, pour la seconde fois depuis mon arrivée ici, j'ai vu se couvrir de deuil ces murs à l'ombre desquels a longtemps vécu ma famille. Je ne les verrai plus jamais sous cette sombre parure; je vais les quitter pour toujours; un parent éloigné doit maintenant ha-

biter ce château. Comme, d'après le vœu formel de mon oncle, j'avais le droit de faire valoir mes titres de propriété, j'en ai profité pour demander à entrer en possession d'une petite partie du parc qui avoisine le jardin de Mlle Demontreux, et dans laquelle est placée la chapelle destinée aux sépultures de famille. Cette concession ne peut m'être refusée, et ainsi je conserverai, des chers amis de ma jeunesse, tout ce qu'ils ont pu me laisser de plus précieux : leurs tombeaux. Ma mère bien-aimée aura sa place aussi dans cette voûte de famille... C'était un de mes rêves, au temps où je pensais devenir châtelaine de la Trèche. Un des rêves de ce temps-là, au moins, sera réalisé : l'un des plus chers, des plus fervents, et de ce temps-là encore bien des souvenirs chers et doux me seront restés, si même il ne m'est pas resté de réalités ni d'espérances.

Grâce à l'abandon que je fais de la plus grande partie du legs d'Emmanuel, les dettes de mon oncle se trouveront entièrement acquittées. Il ne me reste plus maintenant, dans cette grande maison en deuil, qu'à faire mes préparatifs de départ. J'ai prévenu ma bonne Élise que je vais passer un an à mon cher couvent de B... Si, au bout de ce temps, M. Ferdinand persiste dans ses intentions, malgré mon départ, malgré ma ruine, sa sœur viendra un jour me chercher au parloir, et tout sera dit. Sinon, je ne m'étonnerai point et ne m'affligerai point; les murs de cet asile béni m'abriteront encore, ou je rentrerai, s'il le faut, dans le monde, seule encore, mais confiante dans la protection de Dieu, et forte de l'expérience et des enseignements

du passé. Je ne puis pas écrire plus longtemps ; M. le curé vient me dire adieu ; Fanchette Baucheux pleure à mes pieds, en protestant qu'elle ne pourra pas me quitter. Mlle Demontreux, qui vient d'entrer dans ma chambre, est seule à rire de tout ce désespoir, en assurant qu'elle me ramènera un jour, et que nous serons encore tous heureux ensemble. Nous verrons bien, dans un an, si elle ne se trompe pas ; en attendant, mon cœur se serre et les larmes me viennent aux yeux, car je vais avoir à dire adieu aux tombes aimées, à la vieille maison, aux amis, à la forêt fatale, au doux village...

Elle ne s'était point trompée vraiment, la bonne et confiante Élise ! Elle a paru inopinément, il y a huit jours, après une année d'absence dans le parloir du couvent de B..., m'annonçant que M. Ferdinand me rappelait ma promesse (si toutefois je n'avais point modifié mes intentions), que sa petite maison s'était faite belle et gaie pour me recevoir, et que, par conséquent, j'eusse à me hâter de faire mes malles. J'ai soupiré, j'ai obéi, l'âme résignée et le cœur battant ; j'ai suivi ma nouvelle, ma bonne, ma vieille sœur... Il y a trois jours que j'habite sa chère petite maison, qui va devenir la mienne. Comme on a paré, décoré, fleuri ce petit coin, qui m'accueille avec un si doux air de fête ! Des tapis aux couleurs éclatantes, de fraîches tentures aux fenêtres, des oiseaux chanteurs acclimatés dans le jardin, et partout des roses ! Car nous sommes en juin, et la saison est si riante, si belle, comme si la nature vou-

lait célébrer, elle aussi, une fête de jeunesse et de printemps.

Moi, je serai mariée dans deux jours, et ma jeunesse va finir. Je ne la regretterai point; elle a eu trop de jours troublés, et si peu de jours paisibles, de jours purs. Mais je l'oublierai bientôt, je crois; je l'oublie déjà, et je songe avant tout à la vie qui va suivre; aux trésors d'affection et d'espérance qui, malgré tout, m'ont été laissés; aux devoirs sérieux que j'ai acceptés et qui suffiront à remplir, à protéger, à embellir ma vie. J'aurai bientôt, et pour toujours, une bonne sœur, qui sera presque une mère, un protecteur dont le talent me rendra fière et dont la tendresse me rendra heureuse. Qu'ai-je à désirer de plus? Il y a tant d'autres pauvres cœurs, jeunes et faibles comme le mien, qui n'ont jamais rencontré tant de joie, tant de consolations et tant d'amour.

Et il y en a d'autres auxquels le sort a beaucoup donné, mais qui n'ont pas su apprivoiser et retenir le bonheur, et que le bonheur délaisse. J'ai reçu, ce matin, une lettre de Mme de Fleuranges; elle me félicite, un peu ironiquement, de mon prochain mariage que je lui avais annoncé : « J'espère, ma chère enfant, pour ton bonheur, me dit-elle entre autres choses, que ton mari, le savant, sera plus indulgent et plus généreux que mon mari, le gentilhomme. M. de Fleuranges ne s'avise-t-il pas de jeter les hauts cris et de me prodiguer sa morale, parce que, lorsqu'il le faut, je fais remonter mes diamants; parce que j'en ajoute de neufs pour faire valoir les vieux, et parce que j'ai usé vingt robes sur la plage de Trouville? Ce qu'il y a

de sûr, tout du moins, c'est qu'il ne fait pas de morale en action, s'il en est prodigue en paroles, car il sacrifierait volontiers le luxe du salon à celui de l'écurie ; car il cherche à rattraper à la Bourse ce qu'il perd à Chantilly, et, car — je le sais parfaitement — il joue au lansquenet, tous les soirs, à son cercle. Aussi, naturellement, je me sers de ces armes contre lui ; j'ai toujours réponse à tout. Quand il fulmine contre les notes de mon bijoutier, je lui demande s'il a payé ses différences ; quand il me reproche le luxe de mes coiffures, je m'enquiers de ce qu'ont coûté les *boxes* neuves de ses deux coureurs bai-brun ; je lui réponds *turf*, quand il me parle de toilette. De cette façon, nous vivons habituellement dans un état aigre-doux, qui menace de tourner définitivement à l'aigre. Aussi il s'occupe et s'amuse de son côté, et moi, du mien ; il a ses projets, son budget, ses cercles, et ta pauvre amie de même. Si l'on n'avait pas les salons pour s'en dédommager, la vie de ménage serait absurde. Toi qui n'as jamais compris la vie des salons, tu vas tâcher de te faire, j'en suis sûre, un petit bonheur bien tranquille, bien bourgeois, dans un petit intérieur bien simple, bien tendre. Cela ne doit pas beaucoup divertir, bien sûr, mais il y a un avantage : on dit que cela conserve. Et la vie du monde fatigue si vite, ma chère ; voilà son côté sombre. Moi-même, j'ai tant dansé cet hiver, que j'ai maintenant, souvent, d'affreuses migraines, et, ô horreur ! mes cheveux, dont j'étais si fière, mes cheveux commencent à tomber... Que le sort te préserve d'une pareille douleur, mon enfant, et aussi de

bien d'autres inconvénients de la vie et du mariage. »

Et c'est là tout ! Cette intelligence fine et vive, ces beaux yeux si souriants, si malins, ne voient plus rien au delà d'un étroit horizon de fêtes, de bruit, de fleurs qui se fanent, de plaisirs et d'illusions qui s'enfuient ! Tous les côtés sérieux, et tendres, et consolants, de la vie de tous, et particulièrement de la vie des femmes, seront, pour Nathalie, toujours voilés, éternellement inconnus. Pauvre épouse-enfant, elle croit pouvoir glisser toujours entre tous les écueils et les douleurs du monde, dans sa parure de fête, le front couronné de fleurs, comme au temps où elle n'avait encore ni devoirs sacrés ni soucis sérieux, et où sa mère comblait tous ses vœux et essuyait toutes ses larmes... J'ai peur pour elle, surtout lorsqu'elle commencera à se lasser, à se désabuser, à vieillir. Je crains qu'elle ne soit malheureuse alors, qu'elle ne regrètte et ne désire ce pauvre bonheur tout simple et paisible qu'elle dédaigne aujourd'hui. Si je suis heureuse, et je l'espère autant que je le désire, je tâcherai de la persuader par notre exemple, de lui faire partager, s'il se peut, notre calme, nos goûts, nos joies tranquilles.

« Si je suis heureuse ! » ai-je écrit. M. Ferdinand, qui vient d'entrer, me gronde doucement pour m'être servi de cette expression, qui, selon lui, renferme un doute, et que je lui ai laissé entrevoir sur mon cahier. Il m'assure qu'il ne doute point, lui, si sa tendresse et son dévouement peuvent me satisfaire et me suffire... Mais il doute du bonheur de Nathalie ; il me parle d'elle avec hésitation, avec tristesse, comme d'une amie qui

s'égare, qui souffrira et qu'on ne peut pas sauver.

Nous allons descendre au jardin avec Élise, pour entendre, sous les lilas, vibrer les dernières notes de la cloche de l'Angelus. Dans deux jours, cette même cloche sonnera pour nous, nous appelant à notre serment, à nos devoirs, à notre nouvelle vie. Nous répondrons à son appel sans crainte, en sentant naître dans nos cœurs la confiance, le dévouement et la tendresse, et descendre sous notre humble toit le regard et la bénédiction de Dieu.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis bien longtemps, je rouvre mon cahier, pour y ajouter quelques mots de bonheur, les derniers, sans doute, que je pourrai jamais y écrire. Désormais, rien de ce qui est à moi ne m'appartiendra plus : ni mes jours, ni mes veilles, ni mon temps, ni mon cœur. Tout cela sera au cher petit enfant qui nous est né, et qui, tout près de moi, se repose et sourit. Tout mon avenir et mon bonheur sont en lui : une seule de ses caresses effacera tous mes souvenirs, me fera oublier toutes mes anciennes larmes. Si jamais j'écrivais encore, je ne pourrais plus parler que de mon enfant mignon, de sa beauté, de sa grâce, de son sourire. Ce serait une vaine distraction : j'aime mieux entendre constamment mon cœur chanter cet hymne secret des mères qui renferme toutes les joies et toutes les bénédictions, et puis, tenir mon petit bien-aimé dans mes bras tremblants qui le pressent, ou, quand il dormira,

m'asseoir auprès de son berceau en travaillant et en pensant à lui.

Comme Ferdinand est fier et joyeux aussi! Quelle source d'espoir et de félicité qui nous est commune, comme toutes les douces joies de notre vie! Aucun regret, aucun désir, aucune déception n'a jamais troublé la paix intime et la confiance profonde qui règnent entre nous. Nous nous unissons dans nos efforts, dans nos vœux, dans notre but et nos espérances : nous nous connaissons, nous nous comprenons, nous nous aimons ; en un mot, nous sommes heureux. La chère sœur Élise, à laquelle nous devons tant, lui et moi, est fière et contente de nous, nous conseille et nous aime. Il me semble qu'elle a rajeuni à force de bonheur : « Il faut bien être jeune et forte quand on est mère, » dit-elle. Car, elle aussi — et je n'en serai point jalouse — sera la protectrice et la mère de mon petit enfant.

Je voulais faire part de mon bonheur à Nathalie ; je ne l'ai pas pu. J'ai appris qu'elle a quitté Paris, son mari, son hôtel. Maintenant, on ne sait trop où elle est ; elle voyage, dit-on, avec sa mère. Ils ont voulu dissimuler ainsi une séparation à l'amiable qui était devenue nécessaire, parce que le luxe de leurs goûts, joint à la diversité de leurs caractères, avait fini par les rendre réellement malheureux. Pauvre chère Nathalie ! Que Dieu la prenne en pitié! Qu'elle puisse reconnaître son erreur et revenir au foyer, avant que la solitude, et la tristesse, et la vieillesse soient venues!

Je vais arrêter ici ces dernières lignes ; le petit berceau s'agite et mon enfant mignon va s'éveiller. Tout

occupée que je serai maintenant de vivre, de penser, d'agir et de prier pour lui, je n'aurai plus une pensée, pas même un regard, à donner à ces souvenirs de ma eunesse. Ma jeunesse?... n'est-elle pas finie, à présent que je suis mère? Oh! disons-lui un adieu souriant, un adieu tranquille. Que sont ses rêves vains, ses plaisirs troublés et ses espoirs fragiles, auprès du bonheur calme, des joies austères et des divines espérances que l'on trouve au foyer!

FIN

TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

DE LA

Librairie LECOFFRE FILS et Cie.

Nouveau Dictionnaire d'Histoire et de Géographie anciennes et modernes, par d'Ault-Dumesnil, Dubeux et l'abbé Crampon. 1 gros vol. grand in-8. 16, 00

Montalembert (Comte de). Œuvres. 9 vol. in-8. 67, 50
— Moines d'Occident. 5 vol. in-8. 36, 50
— Le même ouvrage. 5 vol. in-12. 20, 00
— Saint Columba. 1 vol. in-18 raisin. 2, 00

Nettement (Alfred). Histoire de la Restauration. 6 vol. parus. 43, 00
— Histoire de la Littérature française sous la Restauration. 2 vol. in-8. 10, 00
— Histoire de la Littérature française sous le Gouvernement de Juillet. 2 vol. in-8. 11, 00
— Poëtes et Artistes contemporains. 1 vol. in-8. 5, 50
— Roman contemporain. 1 vol. in-8. 5, 50
— Vie de Marie-Thérèse de France. 1 vol. in-8. 6, 00
— Vie de Mme de la Rochejaquelein. 1 vol. in-12. 2, 00
— Histoire de la Conquête d'Alger. 1 vol. in-12. 4, 00
— De la Seconde Éducation des filles. 1 vol. in-12. 3, 00
— Suger et son Temps. 1 vol. in-8. 5, 50
— — 1 vol. in-12. 2, 50
— Les Ruines. 1 vol. in-12. 2, 50

Ozanam (A.-F.). Œuvres complètes. 11 vol. in-8. 69, 00

Mastaï Ferretti (Mgr). Les Évangélistes Unis, traduc-

tion de M. l'abbé de Léséleuc, vicaire général de Quimper. 2 vol. in-8. 14, 00

Mislin (Mgr). Les Saints Lieux. 3 vol. gr. in-8. 20, 00

Hamon, curé de Saint-Sulpice. Vie de saint François de Sales. 2 vol. in-8. 12, 00

— Vie du Cardinal de Cheverus. In-8. 5, 00

— — In-12. 2, 25

— Traité de la Prédication. 1 vol. in-8. 5, 00

Périn (Ch.), professeur d'économie politique à l'Université catholique de Louvain. De la Richesse dans les sociétés chrétiennes. 2 vol. in-12. 8, 00

Gousset (S. Ém. le Cardinal). Théologie dogmatique. 2 vol. in-8. 14, 00

— Théologie morale. 2 vol. in-8. 12, 00

Gosselin. Instructions sur les Fêtes de l'Église. 3 vol. in-12. 8, 00

Blanc. Cours d'histoire ecclésiastique. 3 vol. in-12. 12,00

Martinet. Solutions de grands problèmes. 4 vol. in-12. 10, 00

— Institutiones theologicæ. 8 vol. in-8. 40, 00

Combalot (l'abbé). Culte de la Bienheureuse Vierge Marie. 2 vol. in-8. 12, 00

— — In-12. 8, 00

Parisis (Mgr). Cas de conscience. 1 vol. in-8. 2, 25

Plantier (Mgr). Règles de la vie sacerdotale. 2 vol. in-8. 10, 00

Gabourd (Amédée). Histoire de la Révolution et de l'Empire. 10 vol. in-8. 50, 00

Argentan (P. d'). Œuvres complètes. 6 vol. in-8. 18, 00

Baudrand (P.). Œuvres complètes. 16 vol. in-18. 11, 00

François de Sales (S.). Œuvres complètes. 5 vol. gr. in-8. 24, 00

Bouix (P. Marcel). Œuvres de sainte Térèse. 3 vol. in-12. 12, 00
— Lettres de sainte Térèse. 3 vol. in-8. 18, 00
— Vie de sainte Térèse, traduite du P. Ribera. 1 gros vol. in-8. 7, 50

Fleuriot (Mlle). Petite Belle. 1 vol. in-12. 2, 00
— Alix. 1 vol. in-12. 2, 00
— Deux Bijoux. 2, 00

Nouet (P.). Œuvres complètes 27 vol. in-12. 50, 00

Berthier (P.). Œuvres. 15 vol. in-12. 23, 00

Bourdaloue. Œuvres complètes. 18 vol in-12. 25, 00

Bressanvido. Instructions morales sur la doctrine chrétienne. 5 vol. in-8. 25, 00

Valroger (R. P. de). Introduction historique aux livres du Nouveau Testament. 2 vol. in-8. 12, 00

Raineri (Ange). Cours d'instructions familières. 4 vol. in-8. 18, 00

Colombière (la). Œuvres complètes. 7 vol. in-12. 9, 00

Ambroise (S.). Opera omnia. 4 vol. in-8. 12, 00

Bernard (S.). Opera genuina. 3 vol. in-8. 9, 00

Brydaine (P.). Sermons. 8 vol. in-12. 16, 00

Fénelon. Œuvres choisies. 5 vol. in-4. 25, 00

La Luzerne. OEuvres complètes. 10 vol. in-8. 22, 00

Loriot (P.). OEuvres complètes. 7 vol. in 8. 28, 00

Rodriguez. Pratique de la perfection chrétienne, traduction de Crouzet. 4 vol. in-12. 8, 00

Raze (P. de). Concordantiarum SS. Scripturæ Manuale. 1 vol. in-8. 9, 00

Flandin (Ch.). Principes et Philosophie de la chimie moderne. 1 vol. in-8. 7, 50

Billuart. Summa Sancti Thomæ. 10 vol. in-8. 40, 00

Tertullianus prædicans. 6 vol. in-4. 36, 00

Texier (P.). Œuvres complètes. 9 vol. in-8. 24, 00
— — 9 vol. in-12. 16, 00

Brandt (De). Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année, pour les personnes du monde. 5 v. in-12. 10, 00
— Méditations pour les religieuses vouées à l'enseignement. 5 vol. in-12. 10, 00

Segneri (P.). Sermons. 5 vol. in-12. 10, 00
— Manne de l'âme. 5 vol. in-12. 10, 00

Le Vavasseur. Cérémonial romain. 2 vol. in-12. 6, 00
— Fonctions pontificales. 2 vol. in-12. 5, 50

Lebrun. Explication des cérémonies et prières de la Messe. 4 vol. in-8. 16, 00

Scavini. Theologia moralis universa. 4 vol. in-12. 16, 00

Icard (l'abbé), directeur de Saint-Sulpice. Cours d'instructions religieuses. 4 vol. in-12. 9, 00
— Prælectiones juris canonici habitæ in seminario Sancti Sulpitii. 3 vol. in-12. 9, 00

Guilloré (P.). Œuvres complètes. 4 vol. in-8. 12, 00

Géographie générale, contenant **la Géographie physique, politique, administrative, industrielle et commerciale de chaque pays**, par M. L. Dussieux, professeur à l'École impériale militaire de Saint-Cyr. 1 vol. gr. in-8. 15, 00

Atlas général de Géographie physique, politique, historique et commerciale, par L. Dussieux, comprenant 170 cartes et 24 cartons coloriés avec soin (111 planches). 1 fort vol. in-4, demi-reliure. 35, 00

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

A LA MÊME LIBRAIRIE

ALIX, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

PETITE BELLE, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. 1 vol. in-12. . . 2 fr.

L'HONNÊTE FEMME, par M. LOUIS VEUILLOT. *Troisième édition.* 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

CORBIN ET D'AUBECOURT, par M. LOUIS VEUILLOT. 1 volume in-18. . . . . 1 fr. 25

LES CONTES DU BOCAGE, précédés d'un tableau historique des premières guerres de la Vendée; par M. ÉDOUARD OURLIAC. *Deuxième édition.* 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

SCÈNES NORVÉGIENNES, roman suédois de Mlle FRÉDÉRIQUE BREMER, traduit par JEAN COHEN. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

LES SIRES DE COUCY, par CARLE LEDHUY. *Seconde édition.* 1 vol. in-12, avec gravures. . . . . 1 fr. 20

HISTOIRES DE JEUNES FILLES, par Mlle de LORTAL, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation, etc. 1 vol. gr. in-8. . . . . 4 fr.

LA PIÉTÉ EN ACTION, ou les Vrais Amis ; par Madame MANCEAU. Édition illustrée de 12 gravures par AUGUSTE HIRCH. 1 vol. grand in-8. . . . . 8 fr.

LA MARQUISE DE VALCOUR, ou le Triomphe de l'Amour maternel ; par Madame TARBÉ DES SABLONS. *Deuxième édition,* 2 vol. in-18. . . . . 3 fr.

ONÉSIE, ou les **SOIRÉES DE L'ABBAYE,** suivie de Enguerrand ou le Duel ; par madame TARBÉ DES SABLONS. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr.

SIDONIE, ou l'Abus des talents ; par Madame TARBÉ DES SABLONS. 2 vol. in-12. . . . . 4 fr.

ZOÉ ou la **FEMME LÉGÈRE,** suivie du **CURÉ DE BERILÈS ;** par Madame TARBÉ DEE SABLONS. 1 vol in-12. . . . . 0 fr. 75

37 — PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.